

AGATHA CHRISTIE



Le Vallon

le Club des Masques



Agatha Christie

LE VALLON

(THE HOLLOW)

Traduction nouvelle
d'Alexis Champion



Librairie des Champs-Élysées

À Larry et Danae,

Avec toutes mes excuses pour avoir utilisé leur piscine dans
la scène du meurtre.

I

À très exactement 6 h 13 du matin par un beau vendredi de septembre, les grands yeux bleus de Lucy Angkatell s'ouvrirent sur une nouvelle journée et, sitôt d'attaque comme à l'accoutumée, l'aimable personne entreprit de se colleter sans plus tarder avec les problèmes enfantés par son incommensurable fécondité d'esprit. Éprouvant l'urgent besoin d'en parler – voire d'en débattre – et ayant pour ce faire jeté son dévolu sur sa jeune cousine, Midge Hardcastle, arrivée au *Vallon* la veille au soir, lady Angkatell se glissa prestement hors du lit, jeta un négligé sur des épaules qui n'avaient rien perdu de leur grâce et remonta le corridor en direction de la chambre de Midge. Dotée d'un cerveau où les pensées se bousculaient à une vitesse déconcertante et d'une imagination apte à lui fournir les répliques de son interlocutrice, elle avait déjà entamé le débat dans sa tête.

La conversation battait donc son plein quand elle entra en tempête chez sa cousine :

— ... c'est d'ailleurs pourquoi tu concéderas sans peine, ma chérie, que le week-end s'annonce assez compliqué !

— Humph ! Ouarf ? grognonna Midge, ainsi tirée en sursaut des limbes d'un sommeil réparateur.

Lady Angkatell alla à la fenêtre, ouvrit les volets et, remontant le store d'un coup sec, livra passage à la pâle lumière de l'aube automnale.

— Ah ! ces oiseaux ! s'écria-t-elle avec délices. Ils sont divins !

— Quoi ?

— En tout cas, le temps ne nous posera pas de problèmes. Il m'a l'air de s'être mis au beau. C'est déjà ça. Parce que cloîtrer entre quatre murs des personnalités aussi incompatibles, tu conviendras avec moi que ça décuplerait la difficulté. On pourrait recourir aux jeux de société, évidemment, mais tout

recommencerait comme l'année dernière où je ne me suis jamais pardonné ce que j'avais fait à cette pauvre Gerda. Je l'ai avoué à Henry après coup : j'aurais dû réfléchir – mais nous sommes bien obligés de l'inviter, ce serait d'une grossièreté folle que de demander à John de venir sans elle, seulement, ça ne facilite pas les choses... et le pire, c'est qu'elle est si brave fille... C'est tout de même insensé que quelqu'un d'aussi gentil soit à ce point dénué d'intelligence, et si c'est ce qu'on appelle la loi des compensations, je trouve ça d'une totale injustice.

— Mais de quoi parles-tu, Lucy ?

— Du week-end, ma chérie. Des invités qui arrivent demain. J'y ai pensé toute la nuit et je me suis fait un sang d'encre. Tu ne peux pas savoir à quel point ça me soulage de pouvoir t'en parler. Tu as l'esprit si clair, toi ! Tu es toujours si pleine de bon sens...

— Lucy, gronda Midge, tu sais l'heure qu'il est ?

— Pas au juste, ma chérie. Je ne le sais jamais.

— Il est 6 heures et quart. Du matin.

— Oui, ma chérie, dit Lucy sans l'ombre d'un remords.

Midge la foudroya du regard. Avec Lucy, on était toujours à deux doigts de mordre, de devenir enragé ! Ce qui me dépasse, se dit-elle, c'est comment tout un chacun arrive à la supporter.

Pourtant, la réponse, elle la connaissait. Lucy lui souriait, et par la simple magie de ce sourire, Midge retomba sous le charme envoûtant que sa cousine avait possédé toute sa vie et qui, à plus de soixante ans, continuait de subjuguier. C'était ce charme qui, de par le vaste monde, avait fait se plier à sa loi potentats étrangers, attachés militaires, ambassadeurs après qu'ils avaient, béats et fascinés, enduré parfois les pires avanies. Son ingénuité, son insouciance enfantine étaient désarmantes. Lucy n'avait qu'à ouvrir ses grands yeux bleus, esquisser un geste de regret de ses belles mains fines et murmurer : « Oh, je suis *tellement* navrée... » pour que toute trace d'animosité se dissipe comme par enchantement.

— Oh, ma chérie, murmura lady Angkatell, je suis *tellement* navrée. Tu aurais dû me le dire !

— Eh bien, je te le dis... mais c'est trop tard. Telle que tu me vois, je vais être incapable de me rendormir.

— Quelle horreur ! Mais tu me promets de m'aider, n'est-ce pas ?

— Pour le week-end ? Mais enfin, pourquoi ? Quel est le problème ?

Lady Angkatell s'assit au bord du lit. Pas du tout, jugea Midge, comme s'y serait assis le commun des mortels. Ç'avait quelque chose d'immatériel, on eût dit d'une fée qui aurait un instant suspendu là son vol.

Lady Angkatell ouvrit ses blanches mains dans un geste d'impuissance confondante :

— Ces gens qui vont venir ont tout faux — tout faux quand on les met *ensemble*, j'entends. Parce que, pris un par un, ils sont exquis.

— Qui est invité ?

D'un avant-bras ferme et bronzé, Midge repoussa les lourdes boucles noires qui lui cascadaient sur le front. Rien chez elle d'immatériel, ni quoi que ce soit qui évoquât les fées.

— Eh bien, John et Gerda. Ce qui est déjà tout un programme. John, lui, est adorable, c'est la séduction même. Seulement, cette pauvre Gerda... Mon Dieu, il faudra que nous nous mettions tous en quatre pour être gentils avec elle. *Très, très gentils*.

— Allons, n'exagère pas, elle n'est pas navrante à ce point-là, protesta Midge, mue par un obscur instinct de protection.

— Oh ! ma chérie, elle est à désespérer. Ces yeux qu'elle fait ! À croire qu'elle ne comprend jamais un traître mot de ce qu'on lui raconte.

— Elle ne comprend jamais un traître mot de ce que *toi*, tu lui racontes, rétorqua Midge. Mais qui songerait à le lui reprocher ? Ton cerveau bat tellement la campagne que, pour te suivre, nous sommes tous obligés de faire du trapèze volant et de nous raccrocher aux branches — quand branches il y a.

— Comme les singes, remarqua rêveusement lady Angkatell.

— Et qui ça, à part les Christow ? Henrietta, sans doute ?

Le visage de lady Angkatell s'éclaira :

— Oui. Et je lui fais confiance pour être notre ange tutélaire, comme toujours. Henrietta est la bonté même, la gentillesse incarnée. Elle nous sera d'une aide inappréciable avec cette

pauvre Gerda. Elle a été merveilleuse, l'année dernière. Je n'oublierai jamais la fois où on jouait aux charades, ou aux bouts rimés, ou à je ne sais plus trop quoi. On avait tous fini et on commençait à lire ce qu'on avait trouvé quand on s'est aperçu que la pauvre Gerda n'avait même pas encore commencé. Elle n'avait d'ailleurs pas l'air de savoir au juste à quoi on jouait. C'était affreux, non ?

— Qu'il y ait encore des gens qui acceptent de séjourner chez les Angkatell, voilà bien qui me dépasse, sourit Midge. Rends-toi compte de la torture intellectuelle que tu leur imposes avec ta manie des jeux de société, sans compter les efforts qu'il leur faut déployer rien que pour suivre ta conversation qui, reconnais-le, est assez spéciale dans son genre.

— Oui, ma chérie, nous devons être harassants... et, pour Gerda, c'est sans doute l'horreur. Je me dis d'ailleurs souvent que, si elle avait un tant soit peu de jugeote, elle se tiendrait à l'écart. Quoi qu'il en soit, nous en étions là, et la malheureuse avait l'air tellement égaré — tellement... euh... mortifié, tu vois ? Et John qui semblait à deux doigts d'exploser ! Je ne savais pas comment rattraper le désastre... et c'est à ce moment-là que j'ai vraiment béni Henrietta. Elle s'est tournée vers Gerda et lui a posé tout un tas de questions sur le pull-over qu'elle portait — une abomination d'un vert anémique, à faire sombrer n'importe qui dans la dépression la plus noire, le genre d'horreur dont on gratifie les ventes de charité — et aussitôt, Gerda s'est illuminée comme un sapin à Noël... Je parierais qu'elle l'avait tricoté elle-même... Et Henrietta lui a demandé le patron, et Gerda a eu l'air si heureux, si fier ! C'est ça, ce qu'il y a de merveilleux avec Henrietta. Elle est à tout moment capable d'accomplir ce type de prodige. Ce n'est pas compliqué, elle a le chic pour ça.

— Elle est tout sauf indifférente, fit lentement Midge.

— Oui, et elle a toujours à la bouche le mot qu'il faut.

— Attention, ça va plus loin que les mots. Est-ce que tu sais qu'Henrietta s'est vraiment tricoté le même pull-over ?

— Seigneur Dieu ! s'écria lady Angkatell épouvantée. Et elle l'a porté !

— Et elle l'a porté. Henrietta ne fait jamais rien à moitié.

— Et c'était à faire peur ?

— Non. Sur elle, c'était ravissant.

— Ça va de soi. C'est toute la différence entre Henrietta et Gerda. Tout ce que fait Henrietta, elle le fait à ravir et ça tourne inmanquablement bien. Elle est douée dans tous les domaines, pas seulement dans le sien. S'il est quelqu'un qui puisse sauver ce week-end du cataclysme, c'est bien elle. Elle sera gentille avec Gerda, elle amusera Henry, grâce à elle, John restera de bonne humeur, et je suis sûre qu'elle nous tirera une énorme épine du pied avec David.

— David Angkatell ?

— Oui. Il nous arrive d'Oxford... ou de Cambridge, je ne sais plus. Les garçons de son âge sont tellement compliqués, surtout quand ils donnent dans le genre intellectuel. Et David est follement intellectuel. Ce serait tellement mieux qu'ils mettent ça de côté, qu'ils attendent d'être vieux pour sombrer dans la cérébralité ! Mais non, il faut qu'ils vous regardent d'un œil torve tout en se rongant les ongles – sans compter qu'ils sont presque toujours couverts de boutons et qu'il leur arrive parfois même d'avoir une pomme d'Adam protubérante. Par-dessus le marché, ou bien ils n'ouvrent pas la bouche, ou alors ils braillent comme des putois et vous contredisent sans arrêt. Enfin, comme je le dis toujours, je m'en remets à Henrietta. Elle est le tact personnifié, elle pose toujours les questions qu'il faut et, comme elle est sculpteur, ils la respectent, d'autant qu'elle ne se contente pas de sculpter des animaux ou des têtes d'enfants mais qu'elle aurait plutôt tendance à donner dans le style avant-gardiste comme avec ce drôle de machin en métal et en plâtre qu'elle a exposé l'année dernière au salon des Modernes. Ça s'appelait *Pensée ascendante* ou quelque chose d'approchant. On aurait plutôt dit un escabeau de Heath Robinson. Exactement ce qu'il faut pour impressionner un gamin comme David... Pour ce qui est de moi, ça m'a paru complètement stupide.

— Chère Lucy !

— Mais elle fait aussi des petites choses exquises. Son *Frêne pleureur*, par exemple.

— Henrietta a un brin de vrai génie, si tu veux mon avis. Qui plus est, elle trouve le moyen d'être adorable.

Lady Angkatell se leva, retourna à la fenêtre et se mit à jouer distraitement avec le cordon du store.

— Pourquoi des glands ? Je me le demande, murmura-t-elle.

— Des glands ?

— Au bout des cordons. Comme les ananas sur les portails. Je veux dire, il doit y avoir une *raison*. Pourquoi pas des pommes de pin ou bien alors des poires ? Non, toujours des glands. Dans les définitions de mots croisés, ils disent « dans la pâtée du cochon ». Ç'a toujours été pour moi un mystère insondable.

— Cesse de divaguer, Lucy. Tu es venue me parler du week-end mais je ne vois pas ce qui te tracasse. Si tu évites les jeux de société, si tu essaies d'être cohérente quand tu parles à Gerda et si tu t'arranges pour qu'Henrietta apprivoise ton intellectuel de David, où est le problème ?

— Eh bien, d'abord, ma chérie, Edward sera là.

— Ah, Edward...

Midge resta silencieuse un moment. Puis elle demanda, sans élever la voix :

— Qu'est-ce qui t'a pris d'inviter Edward ?

— Je ne l'ai pas invité, Midge. Il s'est invité tout seul. Il a télégraphié pour demander si on pouvait le recevoir. Tu connais Edward. Sa sensibilité ! Si je lui avais câblé « Non », il ne se serait probablement jamais plus manifesté. Il est comme ça.

Midge hocha lentement la tête.

Oui, Edward était comme ça. L'espace d'un instant, son visage lui apparut, ce visage tant aimé. Un visage qui avait quelque chose du charme immatériel de Lucy – doux, timide, ironique...

— Cher Edward ! soupira Lucy en écho aux visions de Midge.

Puis elle s'emporta :

— Si seulement Henrietta se décidait à l'épouser ! Elle a pour lui une tendresse folle, si, si, je sais ce que je dis ! S'ils avaient pu se rencontrer ici sans les Christow... John Christow a toujours eu un effet déplorable sur Edward. Dès qu'on les réunit, John devient de plus en plus... et Edward de moins en moins... Tu vois ce que je veux dire ?

Midge acquiesça d'un signe de tête.

— D'un autre côté, je ne peux pas décommander les Christow parce que ce week-end est prévu depuis longtemps, mais je sens que ça va être tragique, avec David qui va tirer une tête longue comme ça en se rongant les ongles, Gerda qu'il faudra empêcher de se sentir exclue, John si positif et ce cher Edward si négatif...

— Les ingrédients du pudding ne sont pas prometteurs, murmura Midge.

Lucy lui sourit.

— Parfois, rêvassa-t-elle, les choses s'arrangent d'elles-mêmes comme par enchantement. J'ai invité Monsieur Crime à déjeuner dimanche. Ça fera diversion, tu ne crois pas ?

— Monsieur Crime ?

— Le crâne d'œuf. Il était venu résoudre je ne sais plus quelle énigme à Bagdad du temps qu'Henry y était haut commissaire. À moins que ce ne soit plus tard ? Je ne sais plus. Bref, nous l'avions eu à déjeuner avec d'autres fonctionnaires. Je vois encore son costume de toile blanc, sa fleur rose à la boutonnière et ses bottines noires à boutons. Je ne me rappelle pas grand-chose d'autre parce que savoir qui a tué qui ne m'a jamais intéressée. Quand les gens sont morts, je ne vois aucune raison d'aller chercher le comment du pourquoi. Tout ce remue-ménage pour si peu, je trouve ça bête.

— Il y a eu un meurtre dans les parages ?

— Bien sûr que non, ma chérie. Il habite une de ces drôles de bicoques modernes de Podder's Lane, pleines de poutres où on se cogne la tête, avec des sanitaires partout, une plomberie qui fonctionne et un jardin qui n'en est pas un. Les Londoniens raffolent de ce genre de cabanons. Je crois que l'autre appartient à une actrice. Ils n'y vivent pas toute l'année comme nous. Enfin, poursuivit lady Angkatell, errant dans la chambre avec l'air de se demander ce qu'elle y faisait, il faut croire qu'ils aiment ça. Midge, ma chérie, c'est trop gentil de ta part, tu ne peux pas savoir à quel point tu m'as aidée.

— Je n'en sais effectivement rien.

— Vraiment ? s'étonna lady Angkatell. Bon, rends-toi vite et ne te lève pas pour le petit déjeuner, et quand tu te lèveras, sois aussi grossière que tu voudras.

— Grossière ? Mais pourquoi ?... Ah ! je comprends, s'écria-t-elle en éclatant de rire. Quelle clairvoyance, Lucy ! Je crois que je vais te prendre au mot.

Lady Angkatell sortit en souriant. En passant devant la salle de bain, elle aperçut la bouilloire sur le réchaud et une idée lui vint.

Les gens aiment le thé et on n'appellerait pas Midge avant longtemps. Elle allait lui préparer un peu de thé. Elle mit la bouilloire à chauffer et poursuivit son chemin.

Elle essaya d'entrer dans la chambre de son mari, mais sir Henry Angkatell, en administrateur avisé, connaissait sa Lucy. Il l'aimait infiniment, mais il aimait par-dessus tout faire la grasse matinée. La porte était fermée à clef.

Lady Angkatell retourna chez elle. Elle aurait aimé demander conseil à Henry, mais cela attendrait. Elle resta un moment à la fenêtre, puis commença à bâiller. Elle se mit au lit, posa la tête sur l'oreiller et, en moins de deux minutes, s'endormit comme une enfant.

Dans la salle de bain, l'eau de la bouilloire se mit à frémir, puis à bouillir...

— Encore une bouilloire de fichue, Mr Gudgeon, constata Simmons, la femme de chambre.

Gudgeon, le maître d'hôtel, secoua sa tête chenue, prit la bouilloire à demi fondue des mains de Simmons, se rendit à l'office et tira une autre bouilloire du fond d'un placard où il en gardait une demi-douzaine en stock :

— Tenez, miss Simmons. Madame n'en saura jamais rien.

— Madame fait souvent ce genre de choses ? s'enquit Simmons.

Gudgeon soupira :

— Madame est tout à la fois un cœur d'or et la distraction personnifiée, si vous voyez ce que je veux dire. Toujours est-il que je me suis donné pour mission, dans cette maison, de veiller à ce que tout soit mis en œuvre pour qu'elle n'ait jamais ni tracas ni soucis.

II

Henrietta Savernake roula entre ses paumes une petite boule de glaise et la mit en place. D'une main experte, elle était en train de modeler une tête de jeune fille.

Le long lamento d'une voix passablement vulgaire lui cornait aux oreilles sans toutefois pénétrer son niveau de conscience :

— Et je le dis comme je le pense, miss Savernake, je crois que j'avais bien raison ! « Alors là, que je lui ai fait, si c'est *comme ça* que vous le prenez ! » Parce que je suis d'avis, miss Savernake, qu'une fille se doit à elle-même de remettre les gens à leur place, si vous voyez ce que je veux dire. « J'ai pas l'habitude, que je lui ai encore fait, qu'on me dise des choses comme ça, et tout ce que je peux dire, c'est que vous devez avoir l'esprit sacrément mal tourné ! » C'est pas question d'être désagréable, mais c'est que je pense vraiment que j'ai eu raison de mettre les points sur les *i* pas vous, miss Savernake ?

— Oh, bien sûr que si, approuva Henrietta avec dans la voix une conviction telle que n'importe qui la connaissant quelque peu en aurait aussitôt conclu qu'elle n'avait pas vraiment écouté la question.

— « Et si votre femme vous dit des choses comme ça, je lui ai fait, alors là, pour sûr que moi, j'y peux pas grand-chose ! » Je ne sais pas comment ça se fait, miss Savernake, mais comme qui dirait que j'ai des ennuis partout où je vais, et pourtant, je suis sûre que moi, j'y suis pour rien. Faut dire que les hommes sont chauds lapins, pas vrai ? ajouta-t-elle avec un petit gloussement plein de coquetterie.

— Terriblement ! répondit Henrietta, les yeux mi-clos.

« Adorable, pensait-elle. Adorable, ce méplat sous la paupière... et cet autre méplat qui le rejoint... Mais l'angle de la mâchoire, ça ne va pas... Il faut que je racle tout et que je recommence... Pas facile. »

Tout haut, elle ajouta, d'une voix chaude et compatissante :

— Ça a dû être *très* difficile pour vous.

— La jalousie, je trouve ça tellement injuste, miss Savernake, tellement *mesquin*, si vous voyez ce que je veux dire. C'est rien d'autre que de l'envie, si on va par là. Que de l'envie qu'elles éprouvent parce que quelqu'un est plus jeune et plus jolie qu'elles.

— Oui, bien entendu, murmura Henrietta d'un air absent, tout à son travail.

Elle avait depuis longtemps appris à cloisonner son esprit en compartiments étanches. Elle pouvait jouer au bridge, mener une conversation intelligente, écrire une lettre claire et bien construite sans y consacrer plus qu'une fraction de son attention. Totalement occupée à voir le visage de Nausicaa sortir de ses mains, le long monologue venimeux qui s'écoulait de cette ravissante bouche enfantine ne pénétrait pas très avant dans sa conscience. Entretenir la conversation ne lui coûtait guère. Elle avait l'habitude des modèles qui éprouvent le besoin de s'épancher. Pas tellement les professionnels. C'étaient les amateurs, les modèles occasionnels qui, pour compenser une immobilité forcée qui les mettait mal à l'aise, se lançaient dans des confidences à n'en plus finir. Une infime part d'elle-même écoutait et répondait tandis qu'en son for intérieur elle se disait : « Quelle petite créature minable, vulgaire et méchante... mais quels yeux... Quels jolis, jolis, jolis yeux... »

Tant qu'elle s'occupait des yeux, que cette gourde bavasse donc tout son saoul ! Elle lui demanderait de se taire quand elle en serait à la bouche. Bizarre quand même que des courbes aussi parfaites laissent échapper pareil filet de venin.

« Oh, bon sang de bonsoir ! se morigéna Henrietta, prise d'une soudaine fureur, je suis en train de gâcher toute l'arcade sourcilière ! Qu'est-ce qui cloche ? J'ai trop surchargé l'os... il ne doit pas être épais, mais au contraire anguleux... »

Elle recula pour comparer sa figure d'argile et son modèle de chair et d'os assis sur l'estrade.

Doris Saunders poursuivait :

— « Alors, que je lui ai dit comme ça, je ne vois pas pourquoi votre mari me ferait pas un cadeau si ça lui chante, et m'est avis, que je me suis pas privée de lui rajouter, que vous devriez pas

faire des insinuations de ce genre. » Faut dire que pour un beau bracelet, c'était un beau bracelet, miss Savernake, vraiment très joli... Si je vais chercher la petite bête, c'est sûr que je dois reconnaître que c'était pas trop dans ses moyens, le pauvre gars, mais je trouve que c'était gentil de sa part et j'allais quand même pas le rendre, non mais des fois !

— Non, non, murmura Henrietta.

— C'est pas comme s'il y avait quelque chose entre nous – quelque chose de *pas propre*, je veux dire –, il n'y avait rien dans ce goût-là du tout.

— Non, bien évidemment pas...

L'arcade sourcilière prenait forme. Pendant la demi-heure qui suivit, Henrietta travailla dans une sorte de transe. De l'argile lui barbouillait le front, se collait à ses cheveux quand elle y passait la main avec impatience. Ses yeux regardaient sans voir, avec une fixité féroce. Ça y était... Ça venait...

Dans quelques heures, c'en serait fini de son supplice, du supplice qu'elle avait enduré ces dix derniers jours.

Nausicaa... elle était devenue Nausicaa, elle s'était levée avec Nausicaa, elle avait pris ses petits déjeuners avec Nausicaa, elle était sortie avec Nausicaa. Elle avait arpenté les rues, survoltée, incapable de fixer son attention sur autre chose que le beau visage aveugle qu'elle voyait sans le voir, sans en distinguer clairement les traits, là, quelque part dans sa tête, entre l'œil et le cerveau. Elle avait convoqué des modèles, hésité sur des types grecs, jamais satisfaite...

Elle voulait elle ne savait quoi... Elle voulait quelque chose qui provoque en elle le déclic... quelque chose qui donnerait l'étincelle de vie à la vision qu'elle avait de l'œuvre partiellement achevée dans sa tête. Elle avait marché, marché jusqu'à épuisement, accueillant la fatigue avec soulagement, poussée, harcelée qu'elle était par le besoin impérieux de... de *voir*...

Elle avait déambulé en aveugle. Elle ne percevait rien de ce qui l'entourait. Elle était tendue dans un effort désespéré pour rapprocher d'elle ce visage si proche et qui sans cesse la fuyait. Elle se sentait malade, nauséuse, misérable...

Et puis, tout à coup, sa vision avait pris corps. D'un regard redevenu normal, elle avait vu... en face d'elle, dans l'autobus où

elle était montée distraitement, sans destination précise... elle avait vu... oui, *Nausicaa* ! Un visage d'enfant, des lèvres entrouvertes et des yeux... d'adorables yeux vides.

La fille avait sonné pour le prochain arrêt et était descendue. Henrietta l'avait suivie.

Elle se sentait calme, désormais, maîtresse d'elle-même, toute à son affaire. Ce qu'elle voulait, elle l'avait obtenu. Cette étrange recherche, qui la suppliciait, était terminée.

— Excusez-moi de vous adresser la parole. Je fais de la sculpture en professionnelle et, pour parler franc, votre visage est exactement celui que je cherchais.

Elle s'était montrée amicale, charmante, convaincante, comme elle savait le faire quand elle désirait quelque chose.

Doris Sanders s'était montrée tout à la fois sceptique, inquiète et flattée :

— Ben, je ne sais pas... Si c'est juste la *tête*... Faut dire que je n'ai jamais *fait* des choses pareilles !

Louables hésitations, délicat interrogatoire financier...

— Il va de soi que je tiens à ce que vous soyez rétribuée comme une professionnelle.

Et c'est ainsi que Nausicaa se trouvait là, sur l'estrade, enchantée à l'idée que ses attraits allaient être immortalisés (bien qu'elle n'appréciât que modérément les œuvres d'Henrietta qu'elle voyait dans l'atelier), et également enchantée de dévoiler sa personnalité à une auditrice qui lui témoignait tant de sympathie et de compréhension.

Elle avait posé ses lunettes sur la table à côté d'elle... des lunettes que par coquetterie elle portait le plus rarement possible, s'obligeant à chercher son chemin à tâtons puisqu'elle avait avoué à Henrietta qu'elle était si myope que, sans ses verres, elle n'y voyait pas à un mètre.

Henrietta avait hoché la tête avec sympathie. Elle avait maintenant l'explication physique de la beauté et de la vacuité de cet adorable regard.

Le temps passa. Soudain, Henrietta posa ses instruments et s'étira les bras :

— Voilà, j'ai fini. Vous n'êtes pas trop fatiguée ?

— Oh, non, merci, miss Savernake. Ça a été très instructif. Vous voulez dire que c'est vraiment fini... déjà ?

— Oh, pas exactement, répondit Henrietta en riant. Il faudra encore que j'y travaille. Mais je n'aurai plus besoin de vous. J'ai eu ce que je voulais j'ai construit les grandes lignes.

La jeune fille descendit lentement de l'estrade et chaussa ses lunettes. Son visage perdit aussitôt son expression de naïveté sans défense et de charmant abandon. Il ne lui restait plus qu'une joliesse assez commune.

Elle s'approcha d'Henrietta et contempla le buste d'argile.

— Oh ! fit-elle avec dans la voix toute la déception du monde. C'est pas tout à fait moi, non ?

Henrietta sourit :

— Non, ce n'est pas un portrait.

En fait, il n'y avait guère de ressemblance. Ce n'était que dans la disposition des yeux et la courbe des pommettes qu'Henrietta avait trouvé le *la* de sa conception de Nausicaa. Cela ne représentait pas Doris Saunders, mais une jeune aveugle bien faite pour inspirer un poème. Les lèvres s'entrouvraient comme celles de Doris, mais ce n'étaient pas celles de Doris. De ces lèvres-là sortirait un autre langage, qui exprimerait d'autres pensées...

Aucun trait n'était bien défini. Ce n'était pas une présence, c'était un rappel de Nausicaa...

— Bah ! déclara miss Saunders, sceptique, peut-être que ça aura meilleure allure quand vous vous serez un peu plus escrimée dessus... Z'avez vraiment plus besoin de moi ?

— Non, merci mille fois, répondit Henrietta. (Et que Dieu en soit loué ! se dit-elle en son for intérieur.) Vous avez été merveilleuse. Je vous suis très reconnaissante.

Elle se débarrassa de Doris avec doigté et se prépara un café. Elle était fatiguée, atrocement fatiguée. Mais heureuse... heureuse et en paix.

« Dieu merci, songea-t-elle, je vais redevenir un être humain. »

Et aussitôt, elle pensa à John.

« John... »

Le sang lui monta aux joues, son cœur se souleva soudain et son moral monta en flèche.

« Demain, je vais au *Vallon*... je vais voir John... »

Elle se blottit sur le canapé et dégusta son café noir bien chaud. Après en avoir bu trois tasses, elle se sentit revivre.

Quel plaisir c'était que de se sentir de nouveau humaine... et non plus une espèce d'objet. Quel plaisir c'était que de n'être plus agitée, misérable, tendue. Que de ne plus errer lamentablement dans les rues à la recherche d'on ne savait au juste quoi, que de ne plus être constamment irritée, impatiente, parce qu'en réalité on ne sait pas ce qu'on veut ! Maintenant, Dieu merci, elle n'avait plus qu'à travailler dur... Et ça, qui s'en plaindrait ?

Elle posa sa tasse vide et retourna auprès de Nausicaa. Elle l'examina avec attention et son front se plissa de mécontentement.

Ce n'était pas... ce n'était pas tout à fait...

Qu'est-ce qui n'allait pas ?

C'était ce regard aveugle.

Des yeux aveugles, c'est incomparablement plus beau que des yeux qui voient... Des yeux aveugles, ça vous déchire le cœur pour la seule raison que ça ne voit pas... Avait-elle réussi à saisir ça, oui ou non ?

Oui, mais elle avait également attrapé un autre détail... Une chose qu'elle n'avait pas voulue, à laquelle elle n'avait pas pensé... La construction était bonne, oui, sans aucun doute. Alors, d'où venait cette vague impression ?

L'impression de se trouver face à un esprit vulgaire et malveillant.

Elle n'avait pas écouté la jeune fille, pas vraiment... Et pourtant, ce qu'elle disait avait fait son chemin jusque dans l'argile.

Et elle ne pourrait pas... elle savait qu'elle ne pourrait plus l'en faire sortir...

Henrietta détourna vivement la tête. Son imagination lui jouait des tours, oui, c'était sûrement ça. Demain, elle la verrait d'un tout autre œil.

« C'est fou ce qu'on peut être influençable », se dit-elle, consternée.

Préoccupée, elle alla au fond de l'atelier contempler sa statue de l'*Adoratrice*.

Celle-ci, elle était bien... un beau morceau de bois de poirier, au grain parfait. Un trésor qu'elle avait conservé pendant de longues années.

Elle l'examina d'un œil critique. Oui, pas de doute, c'était bon. C'était ce qu'elle avait fait de mieux depuis longtemps. Une sculpture destinée à une exposition du Groupe international. Et qui en était digne.

Tout y était : l'humilité, le cou puissant, les épaules voûtées et la tête légèrement relevée, inexpressive à force d'adoration.

Oui, la soumission, l'adoration... et cette dévotion sans partage, qui se trouve déjà au-delà de l'idolâtrie...

Henrietta soupira. Si seulement John ne s'était pas mis en colère !

Cette colère l'avait surprise et lui avait dévoilé un aspect de son caractère qu'il ignorait sans doute lui-même.

— Tu ne peux pas exposer ça ! avait-il dit d'un ton catégorique.

— Si, j'en ai bien l'intention, avait-elle répondu sur le même ton.

Elle revint lentement à Nausicaa. Il n'y avait là rien qu'elle ne puisse corriger, se dit-elle. Elle la vaporisa d'eau et l'enveloppa dans un chiffon humide. Il faudrait que ça reste en l'état jusqu'à lundi ou mardi. Mais rien ne pressait, l'essentiel était là. Cela ne demanderait qu'un peu de patience.

Trois jours heureux l'attendaient, avec Lucy, Henry, Midge... et John !

Elle bâilla et s'étira comme un chat, avec délectation, avec abandon, soudain consciente de l'immensité de sa fatigue.

Elle prit un bain chaud et alla se coucher. Étendue sur le dos, elle regarda les étoiles par la fenêtre, puis la petite lampe qui restait allumée toute la nuit à l'intérieur d'un masque de verre, une des ses premières œuvres. Elle la trouvait d'ailleurs maintenant bien banale. Trop conventionnelle.

Heureusement qu'on fait des progrès ! se dit-elle.

Il était temps de dormir ! Le café très noir qu'elle avait bu ne la tiendrait pas éveillée, sauf si elle le souhaitait. Elle savait depuis longtemps comment s'y prendre pour se procurer l'oubli à volonté. Il suffisait de se laisser bercer par ses pensées, sans s'y arrêter... les laisser libres de filer à leur gré... ne pas se concentrer...

Dehors, le bruit d'un moteur qu'on emballe... des cris rauques et des rires qui la pénétraient dans une demi-conscience.

Cette voiture, c'était un tigre rugissant... jaune et noir... rayé comme sont striées les feuilles... les feuilles et l'ombre... une jungle étouffante... et la descente d'une rivière... une rivière tropicale qui coule vers la mer... la mer où un paquebot quitte la rive... des voix rauques crient au revoir... et John est sur le pont, à côté d'elle... John et elle... la mer bleue... et dans le salon-restaurant, elle est assise en face de John, elle lui sourit... comme au dîner à la *Maison Dorée*... pauvre John, si fâché !... dehors, dans la nuit... et la voiture, les vitesses qu'on passe en douceur... on file sur la route, hors de Londres... on grimpe vers Shovel Down... les arbres... le *Vallon*... Lucy... John... John... la maladie de Ridgeway... cher John...

Elle nageait maintenant en pleine inconscience, dans une bienheureuse béatitude...

Et, tout à coup, une sensation désagréable, un sentiment de culpabilité, obsédant, s'en vint la réveiller... Quelque chose qu'elle aurait dû faire, quelque chose qu'elle avait négligé.

Nausicaa ?

Lentement, à contrecœur, Henrietta se leva. Elle alluma l'électricité, s'approcha de la statue et ôta le chiffon qui l'enveloppait.

Elle prit une profonde inspiration.

Ce n'était pas Nausicaa... c'était Doris Saunders !

Elle en fut toute secouée. « Je peux corriger ça... je peux corriger ça », se répétait-elle.

« Non, c'est idiot. Tu sais très bien ce qui te reste à faire. »

Parce que si elle ne le faisait pas tout de suite, demain, elle n'en aurait plus le courage. C'était comme détruire sa propre chair... Ça faisait mal... oui, ça faisait très mal.

Peut-être était-ce ce que ressentent les chats quand ils tuent un de leurs petits malformé.

Elle respira un bon coup, s'empara du bloc d'argile, l'arracha à son armature et alla le jeter dans le seau qui contenait sa terre glaise.

Elle resta là un moment, haletante, les yeux rivés sur ses mains maculées d'argile, épuisée physiquement et moralement. Puis, lentement, elle nettoya la glaise qui lui collait aux doigts.

Elle retourna se coucher avec un curieux sentiment de vide, mais l'esprit en paix.

Nausicaa ne reviendra jamais plus, pensait-elle avec tristesse. Elle est née, elle a été salie, souillée, et elle est morte.

« Bizarre, songea Henrietta, comme certaines choses peuvent s'insinuer en vous sans que vous y preniez garde... »

Elle ne l'avait pas écoutée, ou pas vraiment, et cependant, l'esprit vulgaire et malfaisant de Doris avait pénétré sa conscience et, sans qu'elle s'en aperçoive, influencé ses gestes.

Et maintenant, ce qui avait été Nausicaa... ou Doris... n'était plus que glaise, matériau brut qui bientôt prendrait une autre forme.

« Serait-ce ça, la *mort* ? songea Henrietta. Ce qu'on appelle la personnalité ne serait-il qu'une simple forme donnée à la pensée de quelqu'un ? Mais de qui ? De Dieu ? »

N'était-ce pas l'idée de Peer Gynt ? De retour dans la louche du Fondateur de boutons : « Où suis-je, moi, l'homme tout entier, l'homme véritable ? Où suis-je avec la marque de Dieu sur mon front ? »

Était-ce ce que ressentait John ? Il était si fatigué, l'autre soir... si démoralisé ! La maladie de Ridgeway... Qui était Ridgeway ? Elle ne l'avait trouvé dans aucun de ses livres ! C'est idiot, elle aurait voulu le savoir. La maladie de Ridgeway...

III

Dans son cabinet de consultation, John Christow recevait son avant-dernière patiente de la matinée. L'encourageant du regard, il l'écoutait avec bienveillance lui exposer les symptômes de son mal. De temps à autre, il hochait la tête, compréhensif. Il posait des questions, faisait des suggestions. Sa patiente baignait dans une douce euphorie. Le Dr Christow était vraiment merveilleux ! Il s'intéressait sincèrement à vous. Il suffisait de lui parler pour se sentir revigorée.

John Christow prit une feuille de son ordonnancier et commença à écrire. Le mieux, ce serait de lui prescrire un laxatif, se disait-il. Cette nouvelle spécialité américaine... des pilules d'une nuance inhabituelle, rose saumon, joliment emballées dans de la cellophane. Très chères, avec ça, et difficiles à se procurer... Tous les pharmaciens n'en avaient pas en rayon. Il faudrait qu'elle se traîne jusqu'à Wardour Street. Ça n'en valait que mieux ! Ça la ferait repiquer au vif pour un bon mois ou deux, après quoi, il faudrait qu'il se creuse les méninges histoire de lui trouver autre chose. Il ne pouvait rien pour elle. Mourante chronique et pas mécontente de l'être. Ne s'intéressant pas à grand-chose et n'ayant de ce fait pas grand-chose à quoi se raccrocher. Rien à voir, mais alors, rien du tout, avec la vieille mère Crabtree...

Une matinée barbante. Financièrement profitable – point final. Bon Dieu, qu'il en avait assez ! Assez de ces femmes et de leurs malaises. Des palliatifs, des analgésiques, c'était tout ce qu'il pouvait leur donner. Il se demandait parfois si le jeu en valait la chandelle. Et puis il se rappelait alors St Christopher, la longue rangée de lits de la salle Margaret Russell, et Mrs Crabtree qui l'accueillait avec son sourire édenté !

C'est qu'ils se comprenaient, tous les deux ! C'était une lutteuse, elle, pas une espèce de limace ramollie comme sa voisine de lit. Elle se battait avec lui, elle voulait vivre... Dieu

sait pourquoi, d'ailleurs, si on pensait au taudis qu'elle habitait, à son mari alcoolique, à sa flopée de gosses braillards et au fait qu'elle s'échinait sans trêve ni repos à frotter des kilomètres de parquets dans des kilomètres de bureaux. Le baignoire. Les travaux forcés. Et comme satisfactions, zéro ! Mais elle voulait vivre, elle aimait la vie... comme lui, John Christow, aimait la vie. Pas les circonstances qui l'entourent, mais la vie elle-même, le bonheur d'exister. Bizarre. Un de ces trucs qu'on n'arrive pas à s'expliquer. Il faudrait qu'il en parle à Henrietta.

Il se leva pour raccompagner sa patiente à la porte. Il lui donna une poignée de main chaleureuse, aussi encourageante que sa voix, amicale et pleine de sympathie. Sa cliente s'en alla ragaillardie, presque heureuse. Le Dr Christow s'intéressait tellement à vous !

John Christow l'oublia aussitôt la porte refermée. Il avait d'ailleurs à peine pris conscience de son existence. Il avait fait son boulot. Comme un automate. Et pourtant, même si son esprit en avait à peine été effleuré, ça l'avait pompé, vidé de ses forces.

« Bon Dieu, que je suis fatigué, que j'en ai assez de tout ça ! » se dit-il encore une fois.

Il n'avait plus qu'une patiente à voir, et ce serait le week-end. Cette simple pensée le réconforta. Les feuilles dorées teintées de roux et de bruns, le parfum doux et humide de l'automne, le sentier qui serpentait dans la forêt, le feu de bois, Lucy, la plus invraisemblable et délicieuse des créatures avec son extravagante inconséquence et son cerveau de farfadet. C'était chez Lucy et Henry qu'il allait avec le plus de plaisir et le *Vallon* était la maison la plus enchantée qu'il ait jamais connue. Dimanche, il irait se promener dans les bois avec Henrietta, ils grimperaient tous deux jusqu'au sommet de la colline et chemineraient sur sa crête. À marcher avec elle, il oublierait qu'il existait des gens malades. Dieu merci, songea-t-il, Henrietta ne se plaignait jamais de rien.

« En tout cas, si quelque chose n'allait pas, ce n'est pas à moi qu'elle viendrait le raconter ! » se dit-il dans un soudain accès de bonne humeur.

Encore une patiente à voir. Il fallait sonner. Dieu sait pourquoi, il en différerait le moment. Il était déjà tard. Le déjeuner devait être prêt là-haut, dans la salle à manger. Gerda et les enfants devaient l'attendre. Il était temps de se remuer.

Mais il ne bougeait toujours pas. Il était fatigué... si fatigué...

Sa lassitude n'avait fait que croître, ces derniers temps. C'était elle qui était à l'origine de cette humeur irascible, qu'il ne parvenait pas à maîtriser mais dont il était conscient. Pauvre Gerda, pensait-il, tout ce qu'elle ne doit pas supporter... Si seulement elle n'était pas aussi soumise, toujours prête à se sentir coupable alors que, la plupart du temps, il était le seul à blâmer ! Certains jours, tout ce qu'elle pouvait dire ou faire contribuait à l'irriter, et c'était ses vertus qui l'exaspéraient le plus – sa patience, sa générosité, sa complète soumission à ses moindres désirs. Jamais elle ne se plaignait de ses sautes d'humeur, jamais elle ne campait sur ses positions, jamais elle n'émettait un avis différent du sien.

(Après tout, c'est quand même bien pour ça que tu l'as épousée, non ? Alors, de quoi te plains-tu ? Après cet été passé à San Miguel...)

Bizarrement, les qualités qui l'horripilaient chez Gerda étaient justement celles qu'il aurait voulu trouver chez Henrietta. Ce qui l'irritait chez Henrietta... (non, ce n'était pas le mot juste... elle, ce n'était pas de l'irritation qu'elle lui inspirait, c'était de la colère), ce qui le mettait hors de lui, c'était cette inébranlable rectitude morale que s'imposait Henrietta chaque fois qu'il était question de lui. Ça avait si peu à voir avec l'attitude qu'elle affichait envers le reste du genre humain.

— Tu es la pire des menteuses, lui avait-il déclaré un jour.

— C'est possible.

— Tu es toujours disposée à dire n'importe quoi aux gens pourvu qu'ils soient contents.

— C'est ce qui me semble le plus important.

— Plus important que la vérité ?

— Beaucoup plus.

— Alors, pourquoi, bon Dieu de bois, ne me mens-tu pas aussi un petit peu ?

— C'est ce que tu voudrais ?

— Oui.

— Navrée, John, mais je ne peux pas.

— Ce n'est pas faute de très bien savoir ce que j'aimerais t'entendre dire.

Allons, ce n'était pas le moment de penser à Henrietta. Il la verrait cet après-midi. La chose à faire, c'était d'en finir avec les corvées ! C'était de sonner et de recevoir sa dernière patiente ! Encore une mourante chronique ! Un dixième de douleur véritable et neuf dixièmes d'hypocondrie ! Après tout, pourquoi n'aurait-elle pas droit à sa mauvaise santé si elle avait les moyens de se l'offrir ? Ça contrebalançait toutes les Crabtree du monde.

Mais il ne bougeait toujours pas.

Il était fatigué, si fatigué. Et depuis si longtemps, lui semblait-il. Il y avait quelque chose dont il avait envie... une envie folle.

Et soudain, ce désir prit une forme concrète : *Je veux rentrer chez moi.*

Il en fut stupéfait. D'où lui était venue cette idée ? Que pouvait-elle bien signifier ? Chez moi ? Il n'avait jamais eu de chez-soi. Ses parents avaient vécu aux Indes et il avait été élevé de droite et de gauche, ballotté entre ses oncles et ses tantes, passant ses vacances chez les uns et chez les autres. Cette maison de Harley Street était son premier domicile fixe.

Cette maison, la considérait-il comme son *chez-lui* ? Il secoua la tête. Non, il savait bien que non.

Mais sa curiosité médicale, scientifique était éveillée. Que voulait-il dire par cette phrase qui lui avait soudain traversé l'esprit ?

Je veux rentrer chez moi.

Il devait y avoir quelque chose là-dessous... une représentation quelconque.

Il ferma à demi les yeux. Très distinctement, il perçut alors le bleu profond de la mer Méditerranée, des palmiers, des cactus avec leurs figues de barbarie. Il sentit la poussière chaude de l'été, la fraîcheur de l'eau sur sa peau, au soleil, après le bain.
San Miguel !

Il tressaillit, passablement déconcerté. Ça faisait des années qu'il n'avait plus pensé à San Miguel. Et il n'avait aucune envie d'y retourner. C'était le passé, il avait tourné la page.

C'était il y a douze... quatorze... non *quinze* ans. Et il avait pris la bonne décision ! Il avait sagement jaugé la situation. Il était amoureux fou de Veronica, mais ça n'aurait pas marché. Elle l'aurait dévoré corps et âme. Elle était d'un égoïsme absolu et le reconnaissait sans vergogne. Veronica obtenait à peu près tout ce qu'elle voulait mais, lui, elle n'avait pas réussi à lui mettre le grappin dessus ! Il avait fui. D'un point de vue strictement conventionnel, il s'était sans doute mal conduit avec elle. Pour parler crûment, il l'avait plaquée ! Mais le fait est qu'il voulait mener sa barque comme il l'entendait et que, ça, Veronica ne le lui aurait jamais permis. Ce qu'elle voulait, c'était vivre sa vie à elle, avec John pendu à ses basques pour jouer les princes consorts.

Son refus de la suivre à Hollywood l'avait sidérée.

— Si tu veux vraiment devenir médecin, lui avait-elle déclaré non sans mépris, tu pourras passer ton diplôme là-bas, mais je n'en vois pas la nécessité. Tu as de quoi vivre, et moi, je vais gagner des monceaux d'argent.

— Mais j'aime mon métier, avait-il répondu avec véhémence et d'une voix juvénile – oh, tellement juvénile ! Je vais travailler avec Radley, avait-il ajouté avec un enthousiasme mêlé de respect.

Elle avait froncé le nez :

— Ce vieux bonhomme ridicule qui empeste le tabac ?

— Ce vieux bonhomme ridicule qui empeste le tabac, répliqua John, furieux, a fait des découvertes capitales sur la maladie de Pratt...

Elle l'avait interrompu. Qui se souciait de la maladie de Pratt ? La Californie, lui avait-elle dit, avait un climat enchanteur. Et voir le monde, cela en valait la peine.

— Mais sans toi, avait-elle ajouté, la simple idée d'y aller me fait horreur. Je te *veux*, John, j'ai *besoin* de toi.

À sa stupeur, il lui avait proposé de refuser Hollywood, de l'épouser et de s'installer avec lui à Londres.

Amusée, elle n'en était pas moins restée ferme. Elle irait à Hollywood, elle l'aimait, il devait l'épouser et la suivre. Elle ne doutait ni de sa beauté ni de son pouvoir.

Il ne lui restait qu'une chose à faire, et il l'avait faite. Il lui avait écrit une lettre de rupture.

Il avait beaucoup souffert, mais il était convaincu d'avoir pris une sage décision. Il était rentré à Londres et avait commencé à travailler avec Radley. Un an plus tard, il épousait Gerda, aussi différente de Veronica qu'on pouvait l'être et...

La porte s'ouvrit et sa secrétaire, Beryl Collins, entra :

— Vous avez encore Mrs Forrester à recevoir.

— Je sais.

— Je croyais que vous l'aviez oubliée.

Elle traversa son cabinet et sortit par la porte du fond. Un laideron, cette Beryl, mais bigrement efficace, se dit Christow qui l'avait suivie des yeux. Depuis six ans qu'il l'avait, jamais une erreur, jamais d'affolement ou d'inquiétude. Elle avait le cheveu noir, le teint brouillé et le menton volontaire. À travers ses lunettes à verres épais, ses yeux gris clairs portaient, à lui comme au reste de l'univers, une attention dénuée de toute passion.

Il avait voulu une secrétaire laide et sans histoire, et il avait une secrétaire laide et sans histoire. Et pourtant, contre toute logique, John Christow se sentait parfois lésé. Selon toutes les règles théâtrales ou romanesques, Beryl aurait dû être désespérément amoureuse de son patron. Mais, inutile de se bercer d'illusions, il ne la faisait pas fondre. D'amour, point. De totale abnégation, pas davantage. Beryl le considérait comme un être humain, faillible par définition. Ni sa personnalité ni son charme n'avaient d'effet sur elle. Il se demandait même parfois s'il avait l'heur de ne pas lui être antipathique.

Un jour, il l'avait entendue dire à une amie au téléphone :

— Non, je ne pense pas qu'il soit devenu *beaucoup* plus égoïste qu'avant. Je dirais plutôt plus indifférent, plus désagréable.

Il avait compris qu'elle parlait de lui, et ça l'avait contrarié pendant vingt-quatre heures.

Si l'enthousiasme aveugle de Gerda l'exaspérait, la froideur de Beryl l'exaspérait tout autant. D'ailleurs, quasiment tout l'exaspérait.

Qu'est-ce qui n'allait pas ? Trop de travail ? Peut-être. Non, c'était une excuse. Son impatience grandissante, sa mauvaise humeur, sa fatigue avaient une cause plus profonde.

« Ça ne peut pas continuer comme ça. Qu'est-ce qui m'arrive ? Si seulement je pouvais *partir...* »

Et voilà que ça recommençait. Cette envie de fuite ramenait automatiquement la même idée :

Je veux rentrer chez moi...

Mais, bon sang, au 404 Harley Street, il était quand même bien chez lui !

Et cette Mrs Forrester qui était toujours dans la salle d'attente. Une enquiquineuse, une bonne femme qui avait trop d'argent et trop de temps à consacrer à ses maux.

— Vous devez en avoir par-dessus la tête de toutes ces riches patientes qui passent leur sainte journée à s'inventer des maladies, lui avait-on dit un jour. Quelle satisfaction ce doit être de recevoir des pauvres qui ne viennent que lorsqu'ils ont vraiment quelque chose !

Il avait souri. Quelles drôles d'idées se faisaient les gens des Pauvres avec un grand P ! Ils auraient dû voir la vieille Mrs Pearstock, courant cinq dispensaires à la fois, toutes les semaines sur le sentier de la guerre, histoire de remplir son cabas de médicaments : liniments pour son dos, sirops pour sa toux, laxatifs, potions digestives. « Quatorze ans au bas mot que j'prends ces pilules marron, docteur, et y a qu'ça qui m'réussit. Mais voilà-t-y pas qu'la semaine dernière, ce jeunot de docteur m'en a ordonné des *blanches*. Elles m'ont rien fait ! Ça tombe pourtant sous le sens, pas vrai, docteur ? J'veux dire, j'en ai eu des marrons pendant quatorze ans, et si j'ai pas mon huile de paraffine et mes pilules marrons... »

Il entendait d'ici sa voix geignarde... elle était solide comme un roc, et même tous les médicaments qu'elle ingurgitait n'arrivaient pas à la mettre sur le flanc !

Elles étaient toutes les mêmes, sœurs jumelles sous des défroques dissemblables, Mrs Pearstock, des faubourgs, ou

Mrs Forrester, des beaux quartiers. Vous leur tendiez l'oreille et vous leur gribouilliez une ordonnance sur une feuille de papier filigrané hors de prix – ou sur un carnet à souche de dispensaire ou d'hôpital, selon le cas.

Dieu qu'il était fatigué de tout ça...

La mer bleue, le parfum entêtant des mimosas, la poussière qui flottait dans la touffeur de l'air...

Il y avait de ça quinze ans. C'était fini, tout ça, et bien fini... Oui, Dieu merci, bien fini. Il avait eu le courage de rompre, de tout laisser tomber.

Le courage ? lui souffla un petit démon intérieur. Tu appelles ça du courage ?

En tout cas, il avait fait la seule chose sensée, non ? Ç'avait été un déchirement, un véritable déchirement. Bon sang, ce que ça avait pu faire mal ! Mais il avait tenu le coup, il avait repris sa liberté, il était rentré en Angleterre et il avait épousé Gerda.

Il avait pris un laideron pour secrétaire et un laideron pour femme. N'était-ce pas ce qu'il voulait ? Il en avait soupé de la beauté, non ? Il avait vu ce que les filles comme Veronica faisaient de leur beauté... l'effet que ça produisait sur tous les mâles alentour. Après Veronica, il avait cherché la sécurité. La sécurité, la paix, la dévotion, le calme et tout ce qui concourt à la stabilité de l'existence. En fait, ce qu'il avait voulu, c'était Gerda ! Son dévolu, il l'avait jeté sur quelqu'un qui se nourrirait de ses idées, qui accepterait ses décisions et qui n'aurait jamais, au grand jamais, une idée personnelle...

Qui est-ce qui a dit que la plus grande tragédie, dans l'existence, c'était d'obtenir ce dont on avait vraiment eu envie ?

Avec un geste de mauvaise humeur, il sonna. Il allait s'occuper de Mrs Forrester.

Il l'expédia en un quart d'heure. Une fois encore, de l'argent vite gagné. Une fois encore, il l'avait écoutée, rassurée, avait sympathisé, lui avait posé des questions et transmis un peu de sa propre énergie. Une fois encore, il avait rédigé une ordonnance pour une spécialité hors de prix.

La névrosée qui s'était traînée dans son cabinet en était ressortie d'un pas plus ferme, des couleurs aux joues, et avec le

sentiment qu'après tout, la vie valait peut-être la peine d'être vécue.

John Christow se carra dans son fauteuil. Il était enfin libre. Libre de monter rejoindre Gerda et les enfants. Débarrassé du fardeau de la souffrance et de la maladie pour tout le week-end.

Mais il éprouvait toujours la même répugnance à bouger, la même étrange aboulie.

Il était fatigué... fatigué... fatigué.

IV

À l'étage au-dessus, dans la salle à manger, Gerda Christow contemplait avec effarement son gigot de mouton.

Devait-elle, oui ou non, le renvoyer à la cuisine pour qu'on le tienne au chaud ?

Si John tardait encore, il serait froid, glacé... et ça serait l'horreur.

D'un autre côté, sa dernière patiente était partie, John serait donc là d'une minute à l'autre, et si elle renvoyait le gigot, il faudrait attendre... Or, John n'avait aucune patience. « Tu devais bien savoir que j'arrivais... » Il dirait ça sur ce ton d'exaspération rentrée qu'elle ne connaissait et ne redoutait que trop. Sans compter que la viande serait trop cuite, desséchée... Et John détestait la viande trop cuite.

Mais il n'aimait pas non plus les plats froids...

En tout cas, pour l'instant, il était chaud et appétissant.

Plus elle pesait le pour et le contre, plus sa détresse et son anxiété grandissaient.

L'univers tout entier n'était plus réduit pour elle qu'à un gigot de mouton en train de refroidir sur un plat.

Son fils Terence, âgé de douze ans et qui était assis de l'autre côté de la table, déclara tout à coup :

— Le sel borique se consume avec une flamme verte et les sels de sodium sont jaunes.

Gerda contempla d'un air absent son visage carré parsemé de taches de rousseur. Elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'il venait de dire.

— Vous le saviez, maman ?

— Si je savais quoi, mon chéri ?

— Pour les sels.

Gerda jeta un vague coup d'œil sur la salière. Oui, le poivre et le sel étaient bien sur la table. Encore heureux. La semaine

dernière, Lewis les avait oubliés et John s'était fâché. Il y avait toujours quelque chose...

— C'est une réaction chimique, poursuivit Terence d'une voix rêveuse. Drôlement intéressant. En tout cas, *je* trouve.

Zena, neuf ans et un joli petit visage inexpressif, pleurnicha :

— Je veux manger. On peut pas commencer, m'man ?

— Dans un instant, ma chérie, nous attendons papa.

— Nous, on pourrait toujours commencer, fit Terence, soutenant sa sœur. Papa s'en fiche. Il mange tellement vite.

Gerda secoua la tête.

Découper le gigot ? Elle ne savait jamais par où l'attaquer. Bien sûr, Lewis l'avait sans doute présenté du bon côté... mais à elle aussi il lui arrivait de se tromper... et John ne supportait pas qu'on l'entame par le mauvais côté. Et, songea Gerda, désespérée, quand elle l'entamait, c'était *invariablement* du mauvais côté. Oh, mon Dieu, ce que la sauce refroidissait... une peau se formait sur le dessus... Or, il allait sûrement arriver d'une seconde à l'autre...

Son esprit tournait en rond, comme un animal pris au piège.

Adossé à son fauteuil, tapotant sur son bureau, n'ignorant pas que, là-haut, le repas était servi, John Christow n'en était pas moins incapable de se lever.

San Miguel... la mer bleue... le parfum des mimosas... une fleur de lis écarlate sur fond de feuilles vertes... le soleil brûlant... la poussière... cette désespérance d'aimer et de souffrir...

« Oh, mon Dieu, pas ça, se disait-il. Plus jamais ça ! C'est fini... »

Il aurait soudain voulu n'avoir jamais connu Veronica, jamais épousé Gerda, jamais rencontré Henrietta...

Mrs Crabtree les valait toutes. Ç'avait été un sale après-midi, la semaine dernière. Dire qu'il était si content de ses réactions. C'est qu'elle s'était mise à les tolérer bien, ses cinq milligrammes. Et puis voilà tout d'un coup ce taux de toxicité qui avait grimpé en flèche... et puis cette réaction D/L qui avait viré du positif au négatif...

Et la pauvre vieille chouette qui gisait là, toute bleue, aspirant des goulées d'air par à-coups... et qui, paupières à

peine entrouvertes, le fixait de ses petits yeux malicieux, indomptables :

— Vous me prenez pour un cochon d'Inde, pas vrai, mon chou ? Vous faites des expériences... ce genre de trucs, hein ?

— On fait l'impossible pour vous remettre sur pied, lui avait-il répondu en lui souriant.

— Cause toujours ! Encore un de vos essais de médicaments à la manque, oui !

Elle s'était fendue elle aussi d'un bon sourire :

— C'est pas que j'vous le reproche, Dieu vous bénisse. Allez-y, docteur ! Faut bien que quelqu'un essuie les plâtres, pas vrai ? J'me suis fait faire une permanente, quand j'étais gosse. C'était la croix et la bannière, en ce temps-là. Résultat, j'ai eu l'air d'une négresse, parole. Pas moyen d'y passer un peigne. Mais quand même... j'm'étais bien marrée. Alors, amusez-vous avec moi. *Moi*, je peux le supporter.

— Ça ne va pas fort, hein ?

Il lui avait pris le pouls. Un peu de sa vitalité s'était transmise à cette pauvre vieille grabataire à bout de souffle.

— Lessivée, que j'me sens. Z'avez pas tort. Ça s'est pas passé comme c'est qu'vous vouliez, hein, c'est bien ça ? Z'inquiétez pas. Perdez pas courage. Je peux en supporter d'autre, oh que oui !

— Vous êtes épatante, avait répondu John Christow. J'aimerais bien que tous mes patients soient comme vous.

— J'veux m'retaper, voilà pourquoi ! Maman, elle a été jusqu'à quatre-vingt-huit... Et la grand-mère, elle en avait quatre-vingt-dix quand c'est qu'elle a claqué. On lâche pas volontiers le manche, dans la famille, c'est moi qui vous le dis.

Il était parti l'âme en peine, tenaillé par le doute. Il avait été tellement certain d'être sur la bonne voie... Quelle erreur avait-il commise ? Comment diminuer la toxicité tout en conservant le même taux d'hormones, et neutraliser en même temps les acides ?

Il avait été trop sûr de lui... il avait tenu pour acquis son sentiment d'avoir contourné tous les obstacles.

Et c'était là, sur les marches de l'hôpital St Christopher, qu'il s'était senti soudain submergé de fatigue, de dégoût pour ce

long et pénible travail clinique. Et il s'était mis à penser à Henrietta, à penser à elle non pas en tant que personne, mais à penser à sa beauté, à sa fraîcheur, à sa santé et à son éclatante vitalité... et au léger parfum de primevère qui émanait toujours de ses cheveux.

Il était allé droit chez elle, après avoir téléphoné chez lui pour prévenir qu'il était retenu. Arrivé dans l'atelier, il avait pris Henrietta dans ses bras et l'avait serrée contre lui avec une violence toute nouvelle dans leurs rapports.

Après un bref instant de surprise, Henrietta s'était libérée et était allée lui faire du café. Tout en s'affairant dans le studio, elle lui avait posé toutes sortes de questions. Est-ce qu'il était venu directement de l'hôpital ?

Il ne voulait pas parler de l'hôpital. Il voulait faire l'amour avec elle, oublier l'existence même de l'hôpital, de Mrs Crabtree, de la maladie de Ridgeway et de tout le bataclan.

Et pourtant, avec réticence d'abord, puis de plus en plus librement, il s'était quand même mis à répondre aux questions d'Henrietta. Et bientôt, il avait marché de long en large, déversant des torrents d'explications techniques et échafaudant des hypothèses. De temps en temps, il s'arrêtait pour essayer de simplifier, d'expliquer :

— Tu comprends, il faut que la réaction soit...

— Oui, oui, la réaction dextrose/levulose doit être positive, je sais. Continue.

— D'où connais-tu la réaction D/L ? avait-il demandé vivement.

— J'ai acheté un livre...

— Quel livre ? De qui ?

Elle s'était approchée d'une petite table.

— Scobell ? avait-il grogné. C'est nul. Ses théories sont boiteuses, sinon fausses de bout en bout. Écoute, si tu veux te documenter, ne lis pas...

Elle l'avait interrompu :

— Je cherche seulement à comprendre les termes que tu emploies, de façon à ne pas t'interrompre à tout bout de champ avec des demandes d'explications. Continue, je te suis très bien.

— Hum ! Mais n'oublie pas que Scobell passe à côté du problème.

Il avait repris son discours, parlé pendant deux heures et demi, se remémorant ses échecs, analysant les possibilités, mettant en avant les théories acceptables. Il était à peine conscient de la présence d'Henrietta. Et pourtant, souvent, alors qu'il hésitait, l'intelligence de cette dernière le devançait et elle comprenait presque avant lui ce qui l'arrêtait. De plus en plus pris par son sujet, il retrouvait sa confiance en lui. Il avait raison, sa théorie était fondamentalement juste, et il existait plus d'un moyen de combattre ces manifestations de toxicité.

Et puis, soudain, il s'était senti épuisé. Tout était clair maintenant. Il s'y mettrait dès demain matin. Il téléphonerait à Neill, lui demanderait de combiner les deux solutions pour voir. Oui, il fallait essayer ça. Bon Dieu, il ne se tiendrait pas pour battu !

— Je suis fatigué, avait-il dit brusquement. Dieu que je suis fatigué !

Il s'était jeté sur le lit et avait dormi comme une souche.

Il s'était réveillé au petit matin. Henrietta, qui préparait le thé, lui avait souri et il lui avait souri en retour.

— Ce n'est pas du tout ce que j'avais en tête en venant ici, avait-il remarqué.

— Ça te paraît grave ?

— Non, non. Tu es plutôt chic fille, Henrietta.

Il avait lorgné vers sa bibliothèque :

— Si tu t'intéresses à ces choses, je te procurerai des ouvrages convenables.

— Je ne m'intéresse pas à « ces choses », comme tu dis. Je m'intéresse à toi, John.

— Tu ne dois pas lire Scobell, avait-il insisté en s'emparant du volume incriminé. Ce type est un charlatan.

Elle avait éclaté de rire. Il n'avait pas compris pourquoi les critiques qu'il adressait à Scobell l'amusaient tant.

Mais c'était comme ça, il lui arrivait souvent d'être étonné par Henrietta. Voilà qu'il était en train de faire la découverte, stupéfiante pour lui, qu'elle pouvait lui rire au nez.

Il n'était pas habitué à ça. Gerda le prenait tragiquement au sérieux. Quant à Veronica, elle n'avait jamais pensé qu'à sa petite personne. Mais Henrietta avait une manière bien à elle de rejeter la tête en arrière et de le regarder les yeux mi-clos, un sourire tendre et moqueur au coin des lèvres, de l'air de dire : « Laissez-moi regarder d'un peu plus près ce drôle d'individu nommé John... Laissez-moi prendre du recul pour mieux le détailler... »

Ça ressemblait comme deux gouttes d'eau à la façon dont elle s'y prenait pour plisser les paupières et étudier la matière qu'elle était en train de sculpter – ou pour admirer un tableau. Elle faisait ça avec... – bon Dieu, mais oui ! – avec une sorte de *détachement*. Or, il ne voulait pas qu'Henrietta soit *détachée*. Il voulait qu'Henrietta ne pense qu'à lui, qu'elle ne se laisse jamais distraire de lui.

(« Rigoureusement ce que tu reproches à Gerda, mon vieux », lui susurra son petit démon privé.)

Son problème, c'est qu'il était d'un illogisme total. Il ne savait pas ce qu'il voulait.

(« *Je veux rentrer chez moi.* » Quelle phrase absurde, ridicule ! Ça n'avait aucun sens.)

Dans une heure ou deux, quoi qu'il en soit, il sortirait de Londres, il oublierait les malades et leur « mauvaise » odeur aigrette... il respirerait les effluves du feu de bois, la senteur des pins et le doux parfum des feuilles mortes... Le mouvement même de la voiture le calmerait... le bercerait... la souple et progressive accélération du moteur, son ronronnement sans heurt...

Il prit abruptement conscience qu'il n'en serait rien. À cause d'une légère entorse qu'il s'était faite au poignet, c'est Gerda qui conduirait, et Gerda, il fallait bien regarder la vérité en face, n'avait jamais eu la moindre notion de ce que pouvait signifier l'expression « conduire une voiture » ! Chaque fois qu'elle changeait de vitesse, il grinçait des dents en s'arrangeant pour ne rien dire car d'amères expériences lui avaient enseigné qu'à la moindre réflexion, Gerda ferait pire encore. Curieux que personne n'ait réussi à lui apprendre à changer de vitesse, pas même Henrietta. Il l'avait confiée à ses bons soins avec l'espoir

que son enthousiasme communicatif serait plus efficace que son exaspération à lui.

Parce qu'Henrietta adorait les voitures. Elle en parlait avec les élans lyriques que d'aucuns réservent au printemps ou aux premiers flocons de neige :

— Est-ce que ce n'est pas une vraie merveille, John ? Non, mais tu entends comme elle ronronne... ? Elle montera Baie Hill en troisième, les doigts dans le nez. Tu te rends compte de la régularité de ce ralenti ?

Il avait fini par s'emporter avec fureur :

— Tu ne crois pas, Henrietta, que tu pourrais t'intéresser aussi à moi et oublier cinq minutes cette satanée voiture ?

Ces explosions de colère, il en avait toujours honte ensuite.

Elles se produisaient inmanquablement sans qu'il s'y attende — coups de tonnerre dans le bleu d'un ciel sans nuages.

C'était la même chose avec les sculptures d'Henrietta. Il voyait bien qu'elles étaient bonnes. Il les admirait... et les détestait tout à la fois.

Ç'avait d'ailleurs été le point de départ de leur plus violente dispute.

— Henrietta m'a demandé de poser pour elle, lui avait dit un jour Gerda.

— Quoi ? *Toi* ?

Étonnement assez peu flatteur, à bien y réfléchir.

— Oui, je vais demain à l'atelier.

— Mais qu'est-ce qu'elle peut bien vouloir faire de toi ?

Non, il n'avait pas fait preuve d'un tact exquis. Dieu merci, Gerda n'y avait pas prêté attention. Elle avait l'air enchanté. Il avait soupçonné Henrietta de fausse gentillesse... Gerda avait dû lui laisser entendre qu'elle aimerait jouer les modèles. Quelque chose comme ça.

Et puis, dix jours plus tard environ, Gerda lui avait montré, triomphante, une statuette en plâtre. C'était très joli et plein de talent, comme tout ce que faisait Henrietta. Gerda y apparaissait très embellie, et elle en était très contente :

— Je la trouve ravissante, John.

— C'est ça, le chef-d'œuvre d'Henrietta ? C'est minable. Absolument minable. Je ne comprends pas qu'elle ait pu se laisser aller à faire une chose pareille.

— Bien sûr, ça n'a rien à voir avec ses œuvres abstraites... mais je trouve quand même ça très bien, John, vraiment.

Il n'avait pas insisté. Après tout, il ne voulait pas gâcher le plaisir de Gerda. Mais il avait attaqué Henrietta à la première occasion :

— Pourquoi as-tu fait cette ridicule statuette de Gerda ? C'est indigne de toi. D'habitude, ce que tu fais n'est pas mauvais.

— Personnellement, fit lentement Henrietta, je ne la trouve pas si mal. Et puis elle a plu à Gerda.

— Gerda était aux anges. Pas étonnant. Elle ne sait pas faire la différence entre un tableau et une photographie en couleur.

— Ce n'est pas si médiocre que ça, John. Et puis qu'est-ce que ça veut être, après tout ? Un plâtre censé idéaliser quelqu'un. Une statuette inoffensive et sans prétention aucune.

— D'habitude, tu ne perds pas ton temps à des choses de ce genre...

Il s'interrompit, perdu dans la contemplation d'une statue en bois d'un mètre cinquante de haut :

— Bon sang ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est pour le Groupe international. Du poirier. *L'Adoratrice.*

Elle l'observait. Il avait les yeux rivés sur la statue, et soudain... il se retourna, fou de rage :

— Alors, c'est pour ça que tu avais besoin de Gerda ? Comment as-tu osé ?

— Je me demandais si tu remarquerais...

— Bien sûr que j'ai remarqué. C'est là...

Il avait posé le doigt sur les muscles épais de la nuque.

Henrietta hocha la tête :

— Oui. C'est la nuque et les épaules que je voulais... cet air penché, ce regard soumis. C'est superbe !

— Superbe ? Écoute, Henrietta, je ne veux pas de ça. Laisse Gerda tranquille.

— Elle n'en saura rien. Personne n'en saura rien. Gerda ne se reconnaîtra pas... D'ailleurs, ce n'est *pas* Gerda. Ce n'est *personne*.

— *Moi*, je l'ai reconnue, non ?

— Oui, mais toi, tu es différent, John. Toi... tu sais voir.

— Quel culot ! Je ne tolérerai pas ça, Henrietta. Tu ne vois donc pas que ce que tu as fait est inexcusable.

— Inexcusable, rien que ça ?

— Tu ne t'en étais pas rendu compte ? Tu ne l'as pas *senti* ? Mais où est donc passée ta sensibilité légendaire ?

— Tu ne comprends pas, John, et je ne crois pas que j'arriverai à te le faire comprendre... Tu ne sais pas ce que c'est que de vouloir quelque chose... de le chercher jour après jour — cette nuque, ces muscles, cet angle d'inclinaison de la tête, cette lourdeur des mâchoires. Chaque fois que je voyais Gerda, je les dévorais des yeux, je les voulais... À la fin, je n'ai plus pu tenir.

— Tu n'as donc aucun scrupule ?

— Non, sans doute que non. Mais quand on veut quelque chose, quand on le veut à ce point, on ne peut pas faire autrement que de s'en emparer.

— Tu veux dire que plus rien ni personne ne compte ? Pas même Gerda ?

— Ne dis pas de bêtises, John. C'est pour ça que j'ai fait cette statuette, pour lui faire plaisir. Je ne suis pas inhumaine !

— Inhumaine, si, c'est ça, c'est exactement ce que tu es.

— Tu penses sincèrement que Gerda pourrait se reconnaître dans cette sculpture ?

John regarda l'œuvre à contrecœur. Pour la première fois, l'intérêt l'emporta sur la colère et la rancune. C'était une étrange silhouette, en adoration devant un dieu invisible, visage levé... aveugle, stupide, abêti par l'extase... d'une violence, d'un fanatisme inimaginables.

— C'est assez terrifiant, ce que tu as fait là, Henrietta !

Elle eut un léger frisson.

— Oui, avoua-t-elle, c'est bien ce qu'il me semble...

La voix de John se fit rauque :

— Ce qu'elle regarde... qui est-ce ? Qui est censé être là, en face d'elle ?

Henrietta hésita.

— Je ne sais pas, répondit-elle avec une intonation bizarre. Mais je *pense*... je pense que celui qu'elle regarde... ce pourrait être *toi*, John.

V

Dans la salle à manger, Terry faisait une autre déclaration scientifique :

— Les sels de plomb sont plus facilement solubles dans l'eau froide que dans l'eau chaude. En ajoutant de l'iodure de potassium, on obtient un précipité jaune d'iodure de plomb.

Il attendit la réaction de sa mère, sans grand espoir. À son humble avis, les parents étaient des gens horriblement décevants.

— Vous saviez ça, maman ?

— Je ne connais rien à la chimie, mon chéri.

— Vous pourriez le lire dans un livre, remarqua Terence.

C'était une simple constatation, mais elle n'allait pas sans un certain regret.

Le regret échappa à Gerda. Elle était enfermée dans sa propre angoisse. Une angoisse qui ne la lâchait pas. Elle s'était sentie malheureuse depuis qu'en se réveillant, elle s'était rappelé qu'un long et pénible week-end avec les Angkatell l'attendait. Ces séjours au *Vallon* étaient pour elle un véritable cauchemar. Elle s'y sentait perdue, désorientée. Lucy Angkatell, avec ses phrases qu'elle ne terminait jamais, ses inconséquences, ses efforts de gentillesse trop visibles, était celle qui l'effrayait le plus. Mais les autres ne valaient guère mieux. Pour Gerda, c'étaient deux jours de pur martyre, qu'elle endurerait pour John.

Car John avait remarqué en s'étirant ce matin avec une joie sans mélange :

— Quel plaisir de penser que nous allons passer le week-end à la campagne ! Ça va te faire du bien, Gerda, c'est exactement ce qu'il te faut.

— Ce sera merveilleux, avait-elle déclaré en souriant machinalement, avec une force d'âme et un oubli de soi admirables.

Elle avait jeté sur sa chambre un regard misérable. Le papier peint aux rayures crème avec une marque noire juste à côté de l'armoire, la coiffeuse en acajou avec son miroir qui basculait trop en avant, le tapis d'un joyeux bleu vif, les aquarelles représentant Lake District. Tous ces objets familiers, elle ne les reverrait plus jusqu'à lundi...

Au lieu de cela, demain, une soubrette toute bruissante de dentelle empesée entrerait dans cette chambre à coucher qui ne serait pas la sienne, déposerait près du lit le thé du matin, relèverait les stores et plierait soigneusement les affaires de Gerda... ce qui la mettait toujours mal à l'aise. Elle supporterait son malheur avec stoïcisme en se disant pour se reconforter : « Il ne reste plus qu'un matin. » Comme à l'école, quand elle comptait les jours.

Gerda n'avait pas été heureuse à l'école. Elle y avait trouvé encore moins de réconfort qu'ailleurs. Elle était mieux chez elle, mais même chez elle, elle ne s'était jamais sentie très bien. Parce qu'ils étaient tous plus rapides et plus intelligents qu'elle. Leurs remarques, vives, impatientes, pas vraiment malveillantes, sifflaient aux oreilles comme une averse de grêlons. « Oh, dépêche-toi, Gerda. » « Donne-moi ça, espèce d'empotée ! » « Oh, non, ne laisse pas faire Gerda, ça va durer des heures ! » « Gerda ne comprend jamais rien... »

Comment n'avaient-ils pas senti, tous autant qu'ils étaient, que c'était le meilleur moyen de la rendre encore plus lente et encore plus stupide ? C'était allé de mal en pis, elle était devenue encore plus maladroite, plus lente d'esprit, plus disposée à opposer un regard vide à tout ce qu'on lui disait.

Jusqu'à ce que les choses atteignent un point de non-retour et que, quasiment par hasard, elle trouve la parade.

Elle se fit encore plus lente, le regard encore plus vide. Mais maintenant, lorsqu'on lui disait avec impatience : « Oh, Gerda, ce que tu peux être bête, tu ne comprends donc rien à rien ? », elle était capable, sous son air ahuri, de se féliciter en secret... Car elle n'était pas aussi stupide qu'ils le pensaient. Bien souvent, alors qu'elle prétendait ne pas comprendre, en vérité, elle comprenait. Et bien souvent, elle accomplissait

volontairement sa tâche au ralenti, cachant un sourire quand on lui arrachait avec impatience son travail des mains.

Car la conscience secrète de sa supériorité la remplissait de joie et d'ardeur. Elle commença à s'amuser. En effet, c'était amusant d'en savoir plus qu'ils ne le pensaient, d'être capable de faire une chose mais de n'en rien laisser voir.

Et l'avantage, qu'elle découvrit tout à coup, c'est que les gens faisaient souvent les choses à votre place. Vous évitiez ainsi bien des ennuis. Et en fin de compte, quand les gens prenaient l'habitude de faire les choses à votre place, vous n'aviez plus à les faire du tout, et comme ça, personne ne pouvait savoir que vous les faisiez mal. Et peu à peu, vous vous retrouviez presque là d'où vous étiez parti. Vous vous sentiez sur un pied d'égalité avec le monde entier.

(Mais ça ne marcherait pas avec les Angkatell, se disait Gerda avec angoisse. Ils étaient toujours si loin devant qu'on aurait juré qu'il étaient sur une autre planète. Elle les détestait, ces Angkatell ! Mais c'était bien pour John, il se plaisait dans cette maison, il en revenait reposé... et parfois même, moins irritable.)

Cher John... John était merveilleux. Tout le monde le disait. Un médecin si compétent, si gentil avec ses patients. Il se tuait au travail... Et le mal qu'il se donnait à l'hôpital pour ses malades, pour un travail qui ne lui rapportait rien. John était un être si *désintéressé*... d'une telle noblesse d'âme...

Elle avait compris dès la première minute que John était exceptionnel et qu'il atteindrait les sommets. Dire qu'il l'avait choisie, elle, alors qu'il aurait pu épouser quelqu'un de beaucoup plus brillant. Il n'avait pas tenu compte du fait qu'elle était lente, plutôt stupide, et pas très jolie. « Je serai là, avait-il promis avec une douce autorité. Ne t'inquiète pas, Gerda, je m'occuperai de tout, je m'occuperai de toi... »

Un homme, un vrai. Incroyable de penser qu'il avait jeté son dévolu sur elle...

Il avait ajouté, avec son sourire si séduisant qui avait l'air de plaider coupable : « J'aime que les choses soient faites à ma façon, Gerda. »

Eh bien, elle n'y voyait pas d'inconvénient. Elle lui avait toujours tout cédé. Même ces derniers temps, alors qu'il était si nerveux que rien, jamais, ne paraissait le satisfaire... alors que, quoi qu'elle fasse, il estimait qu'elle le faisait de travers. Mais on ne pouvait pas lui en vouloir. Il était si occupé, si désintéressé...

Oh, mon Dieu, le gigot ! Elle aurait dû le renvoyer à la cuisine. Toujours aucun signe de John. Pourquoi ne pouvait-elle pas, pour une fois, prendre une décision ? La détresse l'envahit à nouveau. Le gigot ! Et cet affreux week-end chez les Angkatell ! Une douleur aiguë lui transperça le crâne. Oh, mon Dieu, encore une de ses migraines ! John ne supportait pas ses maux de tête. Il ne lui donnait jamais rien pour la soulager, et pourtant, ça ne lui aurait pas été difficile, il était médecin, après tout. Au lieu de quoi, il lui disait : « Pas question. Inutile de t'empoisonner avec des drogues. Va plutôt faire un tour. »

Le gigot ! Les yeux rivés sur le plat, Gerda sentit les mots la pénétrer, exploser sous son crâne douloureux : « Le gigot, LE GIGOT, LE GIGOT... »

D'apitoiement, des larmes lui montèrent aux yeux. « Pourquoi est-ce que tout, avec moi, tourne toujours aussi mal ? » se demandait-elle.

Terence regardait tour à tour sa mère et le gigot : « Pourquoi on ne déjeune pas ? Ce qu'ils sont bêtes, les grands. Ils n'ont vraiment rien dans la cervelle ! » Tout haut, il annonça avec précaution :

— Nicholson Minor et moi, on va fabriquer de la nitroglycérine dans le jardin de son père. Ils habitent à Streatham.

— Vraiment, mon chéri ? C'est une bonne idée, répondit Gerda.

Il n'était pas trop tard. Elle pouvait encore sonner et demander à Lewis d'emporter le gigot...

Terence la regarda avec une vague curiosité. Instinctivement, il sentait bien que la fabrication de la nitroglycérine ne faisait pas partie des choses que les parents devraient encourager. Avec un lâche opportunisme, il avait choisi le moment où il avait de fortes chances de faire avaler la pilule. Et il avait réussi. Si, par malheur, quelque chose clochait... c'est-à-dire si les

propriétés de la nitroglycérine se manifestaient avec trop d'éclat, il pourrait toujours dire d'un ton offensé : « Je l'avais pourtant bien dit à maman. »

Malgré tout, il était vaguement déçu.

« Même *maman* devrait savoir ce que c'est, la nitroglycérine », se dit-il.

Il soupira. Un épouvantable sentiment de solitude, comme seuls les enfants en connaissent, l'envahit. Son père n'avait pas la patience de l'écouter et sa mère était trop distraite. Quant à Zena, ce n'était qu'une gamine stupide.

Il y avait des tonnes et des tonnes d'expériences fascinantes qu'on pouvait faire en chimie. Mais qui s'en souciait ? Personne !

Bang ! Gerda sursauta. C'était la porte du cabinet de consultation de John... John grimpait quatre à quatre l'escalier.

John Christow fit irruption dans la salle à manger, apportant avec lui une atmosphère d'intense dynamisme. Il était de bonne humeur, affamé, pressé.

— Seigneur ! s'exclama-t-il en s'asseyant et en aiguisant avec énergie le couteau à découper. Ce que je peux détester les malades !

— Oh, John ! s'écria Gerda d'un ton de reproche. Ne dis pas ça. Ils vont croire que tu le penses vraiment, ajouta-t-elle en désignant les enfants d'un signe de tête.

— Mais je le pense vraiment, répliqua John. Personne ne devrait tomber malade.

— Papa plaisante, s'empressa d'expliquer Gerda à Terence.

Terence examina son père avec la même lointaine attention qu'il accordait à toutes choses.

— Moi, je crois que papa parle sérieusement, déclara-t-il.

— Si tu détestais les malades, tu ne serais pas médecin, insista Gerda en riant gentiment.

— Au contraire. Les médecins n'aiment justement pas la maladie. Bon sang de bonsoir, cette viande est glacée. Pourquoi diable ne l'as-tu pas gardée au chaud ?

— Mais, chéri, je ne savais pas. Je croyais que tu allais arriver d'une seconde à l'autre...

John fit carillonner la sonnette. Lewis parut sur-le-champ.

— Emportez ça et dites à la cuisinière de le réchauffer, lui ordonna-t-il d'un ton sec.

— Bien sûr, Monsieur.

En veine d'impertinence, Lewis avait réussi à faire passer dans ces trois mots d'apparence anodine la piètre estime dans laquelle elle tenait une maîtresse de maison qui pouvait voir refroidir un gigot sous son nez sans intervenir.

— Je suis navrée, mon chéri, balbutia Gerda sans grand souci de cohérence, c'est ma faute, mais d'abord, tu comprends, j'ai cru que tu allais monter, et ensuite, je me suis dit, eh bien, que si je le renvoyais...

John l'interrompit avec impatience :

— Oh, et puis qu'est-ce que ça peut faire ? Ça n'a aucune importance. Inutile d'en faire tout un plat...

Puis il demanda :

— La voiture est arrivée ?

— Je pense que oui. Collie l'a commandée.

— Alors, nous pourrons partir dès que nous aurons fini.

« Traverser l'Albert Bridge, pensa-t-il, ensuite, Clapham Common, le raccourci par le Crystal Palace... Croydon... Purley Way, penser à éviter la grand-route, prendre à droite la fourche de Metherly Hill, passer le long de Haverston Ridge, bifurquer à droite une fois passée la ceinture périphérique, traverser Cormerton, monter vers Shovel Down... l'or rouge des frondaisons... la vue sur les bois... l'odeur de l'automne... et redescendre la colline. »

Lucy et Henry... Henrietta...

Ça faisait quatre jours qu'il n'avait pas revu Henrietta. La dernière fois, elle l'avait mis hors de lui. Elle avait son fameux regard... pas détaché, pas inattentif... non, difficile à décrire... un regard qui paraissait *voir* quelque chose... quelque chose qui n'était pas là, quelque chose — et c'était là que le bât blessait ! - qui n'était pas John Christow !

« Je sais qu'elle est sculpteur, se disait-il. Je sais que ce qu'elle fait est bon. Mais, nom d'un chien, ne peut-elle pas l'oublier de temps en temps ? Ne peut-elle pas de temps en temps penser à moi, et à rien d'autre ? »

Il était injuste. Il savait qu'il était injuste. Henrietta ne parlait pas souvent de son travail, elle en était moins obsédée que la plupart des artistes qu'il connaissait. Ce n'était qu'à de très rares occasions qu'une vision intérieure l'absorbait au point d'occulter l'intérêt qu'elle lui portait. Mais cela avait toujours le don de l'exaspérer.

— Est-ce que tu abandonnerais tout ça si je te le demandais ? l'avait-il un jour questionnée d'une voix dure.

— Tout... quoi ? avait-elle répondu, surprise.

— Tout ça, avait-il précisé en englobant d'un geste large tout l'atelier.

« Quel idiot je fais ! avait-il aussitôt pensé. Pourquoi lui poser une question pareille ? » Et puis il en était revenu à son obsession : « Il faut qu'elle me dise : « Bien sûr. ». Il faut qu'elle *me mente* ! Qu'elle se décide à décréter : « Bien sûr, que je le ferais. » Et peu importe qu'elle le pense ou non ! Mais il faut qu'elle le dise. J'ai *besoin* d'avoir l'esprit en repos. »

Au lieu de cela, elle s'était tue un long moment, lointaine, l'œil rêveur. Elle avait froncé les sourcils et déclaré lentement :

— Je crois que oui. Si c'était absolument nécessaire.

— Nécessaire ? Qu'entends-tu par nécessaire ?

— Je ne sais pas, John. Nécessaire, comme une amputation peut être nécessaire.

— Une opération chirurgicale, rien que ça ?

— Tu es fâché. Que voulais-tu que je réponde ?

— Tu le sais très bien. Un mot aurait suffi. *Oui*. Tu ne peux pas le dire ? Tu dis assez de choses aux autres pour leur faire plaisir, sans te soucier de savoir si c'est vrai ou non, alors, pourquoi pas à moi ? Sacré bon Dieu, pourquoi pas à moi ?

De nouveau, très lentement, elle avait répondu :

— Je ne sais pas... vraiment, je ne sais pas, John. Je ne peux pas, voilà tout.

Il avait marché de long en large quelques minutes :

— Tu vas me rendre fou, Henrietta. Je n'ai jamais l'impression d'avoir une quelconque influence sur toi.

— Mais pourquoi voudrais-tu en avoir ?

— Je ne sais pas, c'est comme ça.

Il s'était laissé tomber dans un fauteuil :

— Je veux passer en premier, compter plus que tout.

— Mais c'est le cas, John.

— Non. Si je mourais, la première chose que tu ferais, avant même de sécher tes larmes, ce serait de te mettre à sculpter une bonne femme en deuil ou une quelconque allégorie du chagrin.

— Je me demande. Je crois que... oui, tu as sans doute raison. C'est horrible.

Et elle était restée à le regarder, consternée.

Le pudding était brûlé. Christow haussa les sourcils et Gerda se répandit en excuses :

— Je suis navrée. Je ne sais pas ce qui s'est passé. C'est ma faute. Donne-moi le dessus, garde le reste.

Le pudding avait brûlé parce que lui, John Christow, était resté dans son cabinet un quart d'heure de trop, à penser à Henrietta, à Mrs Crabtree et à se laisser envahir par cette ridicule nostalgie de San Miguel. C'était sa faute. Quelle stupidité, de la part de Gerda, de se sentir coupable et de manger la partie brûlée. Pourquoi jouait-elle toujours les martyres ? Pourquoi Terence le regardait-il de ce drôle d'air ? Et pourquoi, mais pourquoi Zena éprouvait-elle continuellement le besoin de renifler ? Pourquoi étaient-ils tous si incroyablement exaspérants ?

Il fit tomber sa colère sur Zena :

— Tu ne peux pas te moucher, bon sang ?

— Je crois qu'elle a attrapé un rhume, mon chéri.

— Mais non. Tu t'imagines toujours qu'ils sont enrhumés. Elle se porte comme un charme.

Gerda soupira. Elle n'arrivait pas à comprendre comment un médecin, qui passait son temps à soigner les autres, pouvait être aussi indifférent à la santé de sa propre famille. Il tournait toujours en dérision la moindre allusion à une éventuelle maladie des siens.

— J'ai éternué huit fois avant de manger, déclara Zena, gonflée d'importance.

— C'est la chaleur ! décida John.

— Il ne fait pas chaud, remarqua Terence. Dans le hall, le thermomètre indique 12°.

John se leva :

— On a fini ? Parfait, alors, allons-y. Tu es prête, Gerda ?

— Dans un instant, John. J'ai juste quelques affaires à emballer.

— Tu n'aurais pas pu faire ça *plus tôt* ! Qu'est-ce que tu as fabriqué toute la matinée ?

Il sortit de la salle à manger, furibond. Gerda s'était précipitée dans sa chambre. Son désir de se dépêcher la rendrait encore plus lente, mais pourquoi n'était-elle pas prête ? Sa valise à lui était déjà dans l'entrée. Pourquoi diable...

Zena s'approcha de lui, un paquet de cartes poisseuses à la main :

— Je peux vous prédire l'avenir, papa. Je sais comment. Je l'ai déjà fait pour maman, pour Terry, pour Lewis, pour Jane et pour la cuisinière.

— D'accord.

Il se demandait si Gerda tarderait encore longtemps. Il voulait sortir de cette affreuse maison, de cette affreuse rue, de cette ville pleine de microbes, de gens malades occupés à renifler dans tous les coins. Il voulait se retrouver dans les bois, parmi les feuilles mortes... auprès de la gracieuse et lointaine Lucy Angkatell, dont on aurait juré qu'elle n'avait pas de corps.

Zena distribuait les cartes avec gravité :

— Le roi de cœur, au milieu, c'est vous, papa. La personne à qui on prédit son avenir, c'est toujours le roi de cœur. Je donne les autres cartes, face cachée. Deux à votre droite, deux à votre gauche, une par-dessus votre tête – elle a pouvoir sur vous –, et une autre à vos pieds – vous avez pouvoir sur elle. Et celle-là, elle vous couvre !

« Et *maintenant*, poursuivit Zena avec un soupir de tragédienne, nous les retournons. La reine de carreau est à droite... tout près de vous.

« Henrietta », pensa-t-il, amusé par la gravité de Zena.

— Et la suivante, c'est le valet de trèfle... un jeune homme bien tranquille. À gauche, le huit de pique... Ça, c'est un ennemi secret. Vous avez un ennemi secret, papa ?

— Pas à ma connaissance.

— Et derrière, la reine de pique... C'est une dame plus toute jeune.

— Lady Angkatell, dit-il.

— Et maintenant, la carte qui est au-dessus de votre tête et qui a tout pouvoir sur vous... la reine de cœur !

« Veronica, se dit-il. Veronica ! Pauvre idiot ! pensa-t-il aussitôt, Veronica ne représente plus rien pour moi. »

— Et celle qui est sous vos pieds, sur qui vous avez le pouvoir... la dame de trèfle.

Gerda arriva, courant presque :

— Je suis prête, John.

— Oh, attendez, maman, attendez, je tire les cartes à papa ! Juste la dernière, papa, la plus importante. Celle qui vous recouvre...

Zena la retourna de ses petits doigts poisseux. Elle étouffa un cri :

— Oh... c'est l'as de pique ! D'habitude, c'est la *mort*... mais...

— Ta mère va écraser quelqu'un en sortant de Londres. En route, Gerda. Au revoir, vous deux. Soyez sages.

VI

Il était environ 11 heures quand Midge Hardcastle descendit, ce samedi matin-là. Elle avait pris son petit déjeuner au lit, s'était mise à lire et s'était rendormie.

Quel délice de pouvoir traîner ainsi. Il était temps qu'elle ait des vacances. Pas de doute, Mme Alfregge lui portait sur les nerfs.

Un agréable soleil d'automne l'accueillit sur le seuil de la maison. Sir Henry Angkatell, dans son fauteuil de jardin, lisait le *Times*. Il leva la tête et lui sourit. Il aimait bien Midge :

— Bonjour, mon petit.

— Je suis très en retard ?

— Vous avez sauté le petit déjeuner, mais pas encore le grand, répondit sir Henry en souriant.

Midge s'assit à côté de lui et poussa un soupir :

— Ce que c'est bon d'être ici !

— Vous avez une mine de papier mâché.

— Oh ! je me porte comme un charme. C'est merveilleux de se réveiller dans un endroit où on ne sera pas assailli par des hordes de grosses bonnes femmes qui essaient d'enfiler des vêtements dix fois trop petits pour elles !

— Quelle horreur !

Sir Henry jeta un coup d'œil à sa montre :

— Edward arrive par le train de 12 h 15.

— Vraiment ?

Midge resta un instant silencieuse. Puis elle murmura :

— Ça fait une éternité que je n'ai pas vu Edward.

— Il n'a pas changé d'un pouce, remarqua sir Henry. Mais il se boucle à Ainswick et il est rare qu'il mette le nez dehors.

« Ainswick, pensa Midge. Ainswick ! » Son cœur chavira. Ces jours merveilleux qu'elle avait passés là-bas... Elle y pensait des mois à l'avance ! « Je vais à Ainswick. » Rien qu'à en rêver, elle restait des nuits entières sans dormir. Et puis arrivait le grand

jour ! On prévenait le chef de gare et l'express de Londres s'arrêtait dans une petite station de chemin de fer de campagne où la Daimler vous attendait. Après un court trajet, on franchissait un portail et on traversait des bois jusqu'à une clairière d'où l'on apercevait enfin la maison, grande, blanche et accueillante. Et l'oncle Geoffrey dans son manteau de tweed à gros chevrons :

— Allez, la jeune classe... prenez du bon temps.

Et ils avaient pris du bon temps. Henrietta qui arrivait d'Irlande. Edward qui revenait d'Eton. Elle-même, échappée de la grisaille d'une ville industrielle du Nord. Ainswick, c'était le paradis.

Et Edward était le pivot d'Ainswick. Edward... si grand, si doux, si timide et invariablement si gentil. Mais elle, il la remarquait à peine puisque Henrietta était là.

Edward, toujours si réservé, avec son air d'être tellement là en visite, que Tremlet, le chef-jardinier, l'avait stupéfiée un jour en lui disant :

— La propriété, elle reviendra un jour à Mr Edward.

— Pourquoi ça, Tremlet ? Il n'est pas le fils d'oncle Geoffrey.

— Mais c'est lui *l'héritier*, miss Midge. Héritier de substitution, comme on dit. Miss Lucy est la fille unique de Mr Geoffrey, mais elle ne pourra pas hériter parce que c'est une femme, et son mari, Mr Henry, n'est qu'un cousin au second degré. Mr Edward est le parent le plus proche.

Et maintenant, Edward vivait à Ainswick. Il y vivait seul et n'en sortait quasiment jamais. Midge se demandait parfois si Lucy en était contrariée. Mais rien ne paraissait jamais contrarier Lucy.

Et pourtant, Ainswick avait été sa maison, et Edward n'était que son cousin germain, de vingt ans son cadet. Son père, le vieux Geoffrey Angkatell, avait été une personnalité importante de la région. Sa fortune, qui avait été considérable, était revenue à Lucy pour sa plus grande part, si bien qu'Edward était pauvre en comparaison. Une fois l'entretien du domaine assuré, il ne lui restait plus grand-chose.

Non pas qu'Edward ait des goûts dispendieux. Il avait travaillé dans les services diplomatiques, mais, après avoir

hérité Ainswick, il avait démissionné pour s'y installer. Il avait un goût marqué pour les livres, collectionnait les premières éditions et, à l'occasion, écrivait pour d'obscures revues de petites chroniques pleines d'une ironie désabusée. Par trois fois, il avait demandé en mariage sa cousine issue de germaine, Henrietta Savernake.

Voilà à quoi pensait Midge, caressée par les rayons d'un beau soleil automnal. Elle n'arrivait pas à décider si elle se réjouissait ou non de revoir Edward. Ce n'était pas comme si elle avait déjà tourné la page, comme on dit. Difficile de tourner la page sur quelqu'un comme Edward. L'Edward d'Ainswick était pour elle aussi réel que celui qui l'accueillait en se levant de table dans un restaurant londonien. Aussi loin qu'elle s'en souvienne, elle l'avait toujours aimé.

La voix de sir Henry la ramena sur terre :

— Comment trouvez-vous Lucy ?

— Très bien. Telle qu'en elle-même, répondit Midge avec un petit sourire. Sinon plus encore.

— Oui.

Sir Henry tira sur sa pipe. Puis, de la façon la plus inattendue du monde, il ajouta :

— Vous savez, Midge, Lucy m'inquiète parfois.

— Elle vous inquiète ? répéta Midge, ahurie. Pourquoi ça ?

Sir Henry secoua la tête :

— Lucy ne semble pas se rendre compte qu'il est des choses qu'on ne peut pas faire.

Midge ouvrit de grands yeux.

— Elle se tire de tout avec une pirouette. Elle s'en est toujours tirée comme ça, poursuivit sir Henry avec le sourire. Elle a toute sa vie bravé la sacro-sainte étiquette, elle a fait fi des préséances dans les dîners – et ça, Midge, c'est un crime inexpiable ! Elle a fait s'asseoir à table, côte à côte, des ennemis mortels, et elle a pris feu et flamme pour la défense des gens de couleur ! Et au lieu de provoquer un tollé général, de se mettre tout le monde à dos et de faire chuter l'Empire britannique plus bas que terre, que je sois pendu si elle ne s'en est pas à tous les coups sortie ! Cette façon qu'elle a de sourire et de regarder les gens de l'air de dire que c'est plus fort qu'elle ! Elle a le même

succès auprès des domestiques : elle leur fait une vie d'enfer, elle les accable de travail et ils ne jurent que par elle.

— Je comprends ce que vous voulez dire, approuva Midge, pensive. Ce qu'on n'accepterait de personne, on le trouve normal quand ça vient de Lucy. C'est dû à quoi ? À son charme ? À son magnétisme ?

Sir Henry haussa les épaules :

— Elle a toujours été comme ça, même quand elle n'était qu'une gamine. Mais j'ai parfois l'impression que ça ne fait que croître et embellir. Je veux dire par là qu'elle ne se rend même plus compte qu'il existe ce qu'on appelle *des limites*. Je crois vraiment, Midge, ajouta-t-il avec un petit sourire en coin, que Lucy est intimement persuadée qu'elle pourrait commettre un meurtre et s'en sortir d'un simple battement de cils !

Henrietta sortit la Delage du garage, et après une conversation technique avec son ami Albert, chargé de prendre soin de la voiture, elle démarra.

— Vous allez vous régaler, miss, dit Albert.

Henrietta sourit. Elle traversa les Mews, quartier d'anciennes écuries aménagées en appartements, savourant comme toujours le plaisir de se mettre en route, seule au volant. C'est seulement lorsqu'elle était seule qu'elle pouvait jouir pleinement du plaisir de conduire.

Elle n'aimait rien tant que rouler aux heures de pointe, se faufiler dans les embouteillages et découvrir de nouveaux raccourcis. Elle avait ses propres itinéraires et connaissait les rues de Londres aussi bien que n'importe quel chauffeur de taxi.

Elle emprunta un chemin qu'elle venait d'inaugurer, au travers d'un dédale de ruelles de banlieue.

Il était midi et demie lorsqu'elle atteignit enfin la crête de Shovel Down. Elle avait toujours aimé le panorama dont on jouissait de là. Elle s'arrêta à l'endroit précis où la route commence à redescendre. À droite, à gauche, à ses pieds et jusqu'à l'infini, semblait-il, tout n'était que frondaisons en train de virer de l'or au marron. Un monde splendide, une incroyable palette de couleurs mordorées que faisaient miroiter les feux du soleil d'automne.

« J'adore l'automne ! se dit Henrietta. C'est tellement plus somptueux que le printemps. »

Une folle sensation de bonheur l'envahit soudain – bonheur d'être témoin de la beauté du monde, bonheur de savoir que, ce monde si beau, elle en faisait partie.

« Jamais plus je ne serai aussi heureuse que maintenant, se dit-elle. Jamais plus. »

Elle resta là une bonne minute à contempler ce festival d'or et de lumière, qui paraissait flotter et se dissoudre, comme brouillé, embué dans sa propre beauté.

Puis elle redescendit la colline, traversa les bois et suivit la longue route escarpée qui menait au *Vallon*.

Lorsque Henrietta arriva en vue de la maison, Midge, qui prenait le soleil sur le muret de la terrasse, lui fit de grands signes. Henrietta fut contente de la voir. Elle l'aimait beaucoup.

Lady Angkatell apparut sur le seuil :

— Ah, vous voilà, Henrietta. Quand vous aurez mené votre voiture à l'écurie et que vous lui aurez donné son avoine, nous pourrons passer à table.

— Les remarques de Lucy sont d'une pertinence qui me laisse pantoise ! s'exclama Henrietta en roulant vers les écuries, Midge sur le marchepied. Tu sais à quel point je me suis toujours flattée d'avoir échappé à l'héritage chevalin de mes ancêtres irlandais. Quand on a été élevée parmi des gens qui ne parlent que chevaux, c'est fou ce qu'on peut les regarder de haut quand on ne s'y intéresse pas. Or, Lucy vient de me faire comprendre que je traite ma voiture exactement comme un cheval. Et c'est tragiquement vrai. Elle a raison.

— Je sais. Lucy est terrifiante. Elle m'a dit ce matin que tant que je serai ici, je pourrai me montrer aussi grossière que ça me chantera.

Henrietta réfléchit deux secondes, puis hocha la tête :

— Bien sûr, s'écria-t-elle. La *boutique* !

— Oui. Quand on doit passer tous les jours de sa chienne de vie dans une espèce de bonbonnière chichiteuse à faire des politesses et des mamours à des rombières mal embouchées, qu'il faut leur donner du « Madame veut-elle ceci... Madame ne

préférerait-elle pas cela » en leur enfilant des robes par-dessus la tête et en minaudant avec un sourire débile chaque fois qu'elles vous crachent dessus du haut de leur tas de graisse... eh bien, je te jure bien qu'on meurt souvent d'envie de devenir ordurière ! Tu sais, Henrietta, je me suis souvent demandé pourquoi les gens trouvent tellement effroyable de « servir » et tellement rupin et gratifiant d'être fille de magasin. On est obligé de supporter beaucoup plus d'avanies dans un magasin que Gudgeon, Simmons ou n'importe quel autre domestique n'ont à le faire.

— Ça doit être l'horreur, ma chérie. Si seulement tu n'étais pas si à cheval sur les principes et si tu ne tenais pas tellement à gagner ta vie !

— Quoi qu'il en soit, Lucy est un ange. Je vais me montrer d'une grossièreté monstre avec tout le monde d'un bout à l'autre du week-end.

— Qui y aura-t-il ? demanda Henrietta en descendant de voiture.

— Nous attendons les Christow... et Edward vient d'arriver, ajouta-t-elle après un instant de silence.

— Edward ? Quel bonheur, je ne l'ai pas vu depuis une éternité. Qui d'autre ?

— David Angkatell. D'après Lucy, c'est là que tu vas pouvoir te rendre utile. Tu dois l'empêcher de se ronger les ongles.

— Je n'ai pas d'expérience dans ce domaine et aucune intention d'en acquérir. J'ai horreur de me mêler des affaires des autres et je ne me permettrais jamais de les reprendre sur leurs manies. Qu'est-ce que Lucy a dit au juste ?

— Ça se résumait à peu près à ça ! Ah, et puis aussi qu'il a une pomme d'Adam grosse comme ça !

— Ne me dis pas qu'elle compte sur moi pour la lui faire avaler ? commença de s'inquiéter Henrietta.

— Et puis il va falloir que tu sois gentille avec Gerda.

— Ce que je haïrais Lucy, si j'étais Gerda !

— Et quelqu'un qui résout des affaires criminelles doit venir déjeuner demain.

— Nous n'allons quand même pas jouer à « Qui a tué ? », non ?

— Je ne crois pas. C'est seulement une invitation de bon voisinage. Tiens ! voilà Edward, remarqua Midge d'une voix légèrement changée.

« Ce cher Edward », se dit Henrietta dans un soudain élan d'affection.

Edward Angkatell était très grand, et d'une minceur invraisemblable. Il venait rejoindre les deux jeunes femmes en souriant :

— Salut, Henrietta. Ça fait plus d'un an que je ne t'ai pas vue.

— Salut, Edward.

Ce qu'Edward était adorable ! Quel gentil sourire ! Et comme elles étaient mignonnes, les petites rides qu'il avait aux coins des yeux ! Et puis ses os, qui semblaient autant de petites bosses et qui saillaient de partout ! « Ça doit être ses os qui me plaisent tellement », se dit Henrietta, surprise par la tendresse qu'elle ressentait pour Edward. Elle avait oublié qu'elle avait tant d'affection pour lui.

Après le déjeuner, Edward proposa :

— Tu viens faire un petit tour, Henrietta ?

Un petit tour à la manière d'Edward, au pas de promenade.

Ils remontèrent le sentier, derrière la maison, qui zigzaguait à travers les arbres. Comme dans les bois d'Ainswick, songea Henrietta. Ainswick... Quels bons moments ils y avaient passés ! Elle se mit à en parler à Edward et ils évoquèrent de vieux souvenirs.

— Tu te souviens de notre écureuil ? Celui qui avait la patte cassée ? Nous l'avions mis dans une cage et il avait guéri...

— Bien sûr. Il avait un nom ridicule... comment s'appelait-il, déjà ?

— Cholmondeley-Marjoribanks !

— C'est ça.

Ils éclatèrent de rire.

— Et la vieille Mrs Bondy, la gardienne... Elle n'arrêtait pas de nous rabâcher qu'il s'enfuirait un beau jour par la cheminée.

— Ça nous mettait hors de nous.

— Et c'est exactement ce qu'il a fait.

— C'était elle la fautive, affirma Henrietta. C'était elle qui lui avait fourré ça dans la tête.

Elle poursuivit :

— Est-ce qu'Ainswick a changé, Edward ? Je me l'imagine toujours comme avant.

— Pourquoi ne viens-tu pas voir toi-même, Henrietta ? Il y a très, très longtemps que tu n'y as plus mis les pieds.

— Je sais.

Pourquoi avait-elle laissé passer tout ce temps ? se demandait-elle. Trop d'occupations... d'intérêts nouveaux... trop de gens...

— Tu sais que tu y es toujours la bienvenue, Henrietta.

— C'est très gentil de me dire ça, Edward.

« Cher Edward, pensa-t-elle. Cher Edward et ses os si attendrissants ! »

— Je suis content que tu aimes Ainswick.

— Ainswick est le plus bel endroit au monde, répondit-elle, songeuse.

Une petite fille aux longues jambes, aux cheveux bruns en broussaille... Une petite fille heureuse, qui ne se doutait pas de ce que la vie lui réservait... Une petite fille qui aimait les arbres...

Avoir été si heureuse et ne pas l'avoir su ! « Ah, si je pouvais revenir en arrière ! » rêva-t-elle.

— Ygdrasil est toujours là ? s'inquiéta-t-elle soudain.

— Il a été frappé par la foudre.

— Oh, non, pas Ygdrasil !

Elle était atterrée. Ygdrasil... le nom qu'elle avait donné au grand chêne – cet arbre mythologique qui rejoignait les enfers et les cieux. Si les dieux pouvaient foudroyer Ygdrasil, alors, personne là-bas n'était plus à l'abri ! Mieux valait ne pas y retourner.

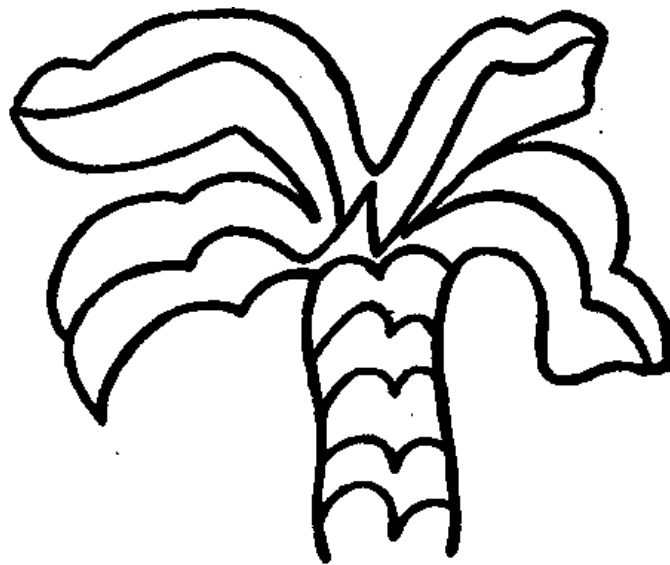
— Tu te rappelles ton signe, le signe d'Ygdrasil ?

— Le drôle d'arbre qui ne ressemblait à aucun autre et que je dessinais sur des bouts de papier ? Je le fais toujours, Edward. Sur des buvards, sur l'annuaire du téléphone, sur les marques de bridge... Je le gribouille sans arrêt. Passe-moi un crayon.

Il lui tendit un crayon et un carnet, et, en riant, elle dessina un petit arbre grotesque.

— Oui, déclara-t-il, c'est Ygdrasil.

Ils étaient presque arrivés en haut du sentier. Henrietta s'assit sur le tronc d'un arbre abattu. Edward s'assit à côté d'elle.



Elle regarda les frondaisons en contrebas :

— Ça ressemble un peu à Ainswick, une sorte d'Ainswick de poche. Je me suis souvent demandé... Tu crois que c'est pour ça qu'Henry et Lucy sont venus s'installer ici ?

— C'est possible.

— Lucy, fit lentement Henrietta, on ne sait jamais ce qui lui passe par la tête... Et toi, Edward, demanda-t-elle soudain, qu'est-ce que tu as fait, pendant tout ce temps ?

— Rien, Henrietta.

— Voilà qui ne me paraît pas du genre agitation folle.

— Je n'ai jamais été très doué pour... faire des choses.

Elle lui jeta un coup d'œil. Il avait eu une intonation bizarre. Mais il lui souriait paisiblement.

Elle eut pour lui un nouvel élan d'affection :

— C'est peut-être la sagesse.

— La sagesse ?

— De ne rien faire.

— Ça sonne bizarrement de t'entendre dire ça, Henrietta... Toi qui as si bien réussi.

— Tu me considères comme quelqu'un qui a réussi ? Ce que c'est drôle !

— Mais tu as réussi, mon chou. Tu es une artiste. Tu dois être fière de toi. Tu ne peux qu'être fière de toi.

— Je sais, c'est ce que prétendent un tas de gens. Mais ils ne comprennent pas... ils ne comprennent rien. Toi non plus, Edward. La sculpture n'est pas quelque chose qu'on entreprend pour réussir. C'est une passion qui t'empoigne, qui te harcèle, qui te hante... jusqu'à ce que, tôt ou tard, tu sois obligé de lui céder, de te soumettre. Et alors, pendant un bref laps de temps, tu retrouves une certaine paix... jusqu'à ce que tout recommence.

— Tu cherches la paix, Henrietta ?

— Je pense quelquefois que je n'ai pas de plus cher désir au monde !

— Tu pourrais trouver la paix à Ainswick. Oui, je crois que tu pourrais y être heureuse. Même... même si tu devais me supporter. Qu'en dis-tu, Henrietta ? Tu ne veux pas venir à Ainswick, en faire ta maison, ton foyer ? Ainswick a toujours été ta maison – et ta maison t'attend, tu le sais.

Henrietta tourna lentement la tête.

— Ce serait tellement plus simple, dit-elle à voix basse, si je n'avais pas tant d'affection pour toi, Edward. Ça me serait tellement plus facile que de toujours dire « Non ».

— Parce que c'est non ?

— Ne m'en veux pas.

— Tu m'avais déjà dit non, mais cette fois-ci... cette fois-ci, eh bien, je pensais que ce serait différent. Tu étais heureuse, cet après-midi, Henrietta. Tu ne peux pas le nier.

— J'étais très heureuse.

— Même ton visage... il a l'air plus jeune que ce matin.

— Je sais.

— Nous étions heureux tous les deux, à parler d'Ainswick, à penser à Ainswick. Tu ne comprends pas ce que cela signifie, Henrietta ?

— C'est toi qui ne comprends pas ce que cela signifie, Edward ! Nous avons vécu tout l'après-midi dans le passé.

— Le passé est parfois un endroit bien agréable à habiter.

— On ne peut pas revenir en arrière... C'est impossible.

Il se tut un moment. Puis il reprit d'un ton calme, dénué d'émotion :

— Ce que cela signifie, au fond, c'est que tu ne veux pas m'épouser à cause de John Christow.

Henrietta ne répondit pas. Il poursuivit :

— C'est bien ça, non ? Si John Christow n'existait pas, tu m'épouserais.

— Je ne peux pas envisager un monde où John Christow n'existerait pas, répondit-elle d'une voix dure. C'est ce qu'il faut que tu te mettes bien dans la tête.

— Si c'est comme ça, pourquoi diable ne divorce-t-il pas pour t'épouser ?

— John ne veut pas divorcer. Et je ne suis pas du tout certaine que je l'épouserais s'il décidait de le faire. Ce n'est pas... ce n'est pas du tout comme tu crois.

— John Christow, murmura Edward d'un ton pensif. Il y a trop de John Christow en ce bas monde.

— Tu te trompes. Il y a très peu de gens comme John.

— Si c'est le cas... voilà au moins une bonne chose ! C'est en tout cas mon avis sur la question !

Il se leva :

— Nous ferions mieux de rentrer.

VII

En montant dans la voiture et en voyant Lewis fermer la porte de la maison de Harley Street, Gerda sentit son cœur chavirer. L'exil ! C'était irrémédiable, elle était à la porte de chez elle, condamnée à un week-end de supplice. Et dire qu'il y avait tout un tas de choses... tellement de choses, à vrai dire, qu'elle aurait dû faire avant de partir ! Ce robinet, dans la salle de bain, est-ce qu'elle l'avait seulement fermé ? Et la liste pour la teinturière... mais où avait-elle bien pu la mettre ? Et Mademoiselle ? S'occuperait-elle bien des enfants ? Mademoiselle était si... si... Est-ce que Terence, par exemple, lui obéirait ? Ces gouvernantes françaises semblent tellement incapables de faire preuve d'autorité.

Accablée, vaincue d'avance, elle s'installa au volant et actionna le démarreur. Une fois, deux fois...

— Tu aurais plus de chance si tu mettais le contact, fit remarquer John.

— Oh, mon Dieu, que je suis bête !

Elle lui jeta un coup d'œil inquiet. Si John commençait déjà à se fâcher... Elle constata avec soulagement qu'il souriait.

« C'est parce qu'il est heureux d'aller chez les Angkatell », se dit Gerda dans un éclair de lucidité.

Pauvre John, il travaillait si dur ! Avec tant de désintéressement et d'abnégation... Pas étonnant qu'il se réjouisse à l'avance de ce long week-end. Comme elle revenait en pensée sur la conversation qu'ils avaient eue pendant le déjeuner, elle embraya trop brusquement et la voiture fit une embardée.

— Tu sais, John, tu ne devrais pas dire que tu détestes les malades. Même en plaisantant. C'est merveilleux de ta part de ne pas te prendre au tragique, d'affecter un certain détachement. *Moi*, je le comprends, mais pas les enfants. Surtout Terry, qui prend tout au pied de la lettre.

— Il m'arrive parfois, marmonna John Christow, de trouver Terry presque humain... et je n'en dirai pas autant de Zena ! Jusqu'à quel âge les filles demeurent-elles des singes savants, des monstres d'affectation ?

Gerda rit doucement. John la taquinait, bien sûr. Mais elle n'allait pas lâcher le morceau pour autant. Elle avait un côté pot de colle :

— Je crois sincèrement, John, qu'il faut que les enfants comprennent que la vie d'un médecin est faite de don de soi et de dévouement.

— Oh, mon Dieu ! gémit Christow.

L'attention de Gerda fut provisoirement détournée. Elle arrivait à un feu qui était au vert depuis un petit moment déjà. Pas de doute, il allait se mettre au rouge au moment où elle parviendrait à sa hauteur. Elle commença à ralentir. Toujours vert.

John Christow oublia qu'il s'était promis de ne pas critiquer sa conduite :

— Pourquoi est-ce que tu t'arrêtes ?

— J'aurais juré qu'il allait se mettre au...

Elle accéléra, la voiture fit un petit bond en avant et le moteur cala juste après les feux. Qui en profitèrent pour passer au rouge, déclenchant un concert de Klaxon.

John décréta, mais d'un ton badin, cette fois :

— Tu es vraiment la pire conductrice que je connaisse.

— J'ai toujours eu horreur des feux de signalisation, balbutia Gerda. Je ne sais jamais quand ils vont se décider à passer du rouge au vert ou inversement.

John lui coula un regard en coin et nota sa nervosité et son air malheureux.

« Tout la fait paniquer », se dit-il en se demandant comment on pouvait vivre dans un état pareil. Mais comme il ne débordait pas d'imagination, ses efforts ne le menèrent pas bien loin.

— Tu comprends, reprit Gerda qui n'en démordait toujours pas, j'ai fait mon possible pour expliquer aux enfants qu'un médecin menait une vie de sacrifice, qu'il se consacrait à soulager les souffrances d'autrui, à venir en aide à ses

semblables. C'est une vocation si noble... et je suis si fière que tu y consacres tout ton temps et toute ton énergie sans songer un instant à toi-même...

John Christow l'interrompt :

— Il ne t'est jamais venu à l'esprit que je pouvais *aimer* soigner les gens ? Que ça pouvait être un plaisir, et non un sacrifice ? Est-ce que tu ne comprends donc pas que ce fichu métier est *fascinant* !

Mais non, se dit-il, Gerda ne pouvait pas comprendre ça ! S'il lui avait parlé de Mrs Crabtree et du service Margaret Russell, elle n'aurait vu en lui qu'une espèce d'archange au chevet des Pauvres, avec un P majuscule.

— On nage dans la mélasse, marmonna-t-il.

— Comment ? demanda Gerda en se penchant vers lui.

Il secoua la tête.

S'il expliquait à Gerda qu'il était à la recherche d'un remède contre le cancer, elle pourrait comprendre – et elle aurait aussitôt la larme à l'œil. Mais jamais elle n'admettrait qu'il soit fasciné par la complexité de la maladie de Ridgeway... il doutait même de pouvoir lui faire entrevoir ce qu'était cette maladie de Ridgeway. (« D'autant que nous ne le savons pas très bien nous-mêmes ! se dit-il avec un sourire. Nous n'avons toujours pas découvert le *pourquoi* de la dégénérescence du cortex. »)

Il lui vint soudain à l'idée que Terence, tout enfant qu'il était, pourrait s'intéresser à la maladie de Ridgeway. Il avait apprécié la manière dont son fils, après l'avoir dévisagé, avait déclaré : « Moi, je crois que papa parle sérieusement. »

Terence avait été en disgrâce ces derniers jours parce qu'il avait cassé la machine à café Cona – stupidement, en essayant de fabriquer de l'ammoniaque. De l'ammoniaque ! Drôle de gosse, pourquoi voulait-il fabriquer de l'ammoniaque ? Pas inintéressant, au fond.

Au grand soulagement de Gerda, John gardait le silence. Elle conduisait mieux quand elle n'était pas distraite par la conversation. En outre, tant que John était plongé dans ses pensées, il ne remarquait pas les protestations de la boîte de vitesses. (Sauf cas de force majeure, elle se gardait toujours de rétrograder.)

Il lui arrivait parfois de changer de vitesse sans accroc (et cependant avec la plus grande méfiance), mais jamais en présence de John. Son désir éperdu de bien faire l'amenait chaque fois, dans ces cas-là, à deux doigts du désastre. Sa main tremblait, elle accélérât trop ou pas assez et elle manœuvrait le levier des vitesses avec tant de maladresse et de précipitation que la boîte émettait d'effroyables grincements de protestation.

« Poussez-le à fond, Gerda, poussez-le à fond ! » l'avait exhortée Henrietta, bien des années auparavant. Elle lui avait fait une démonstration : « Laissez-vous guider par le levier... Posez votre main à plat sans chercher à forcer et laissez-vous guider... La vitesse passera d'elle-même. »

Mais Gerda n'était jamais parvenue à admettre qu'on puisse se laisser guider par un levier de vitesses. Si on le poussait plus ou moins dans la bonne direction, eh bien, il n'avait qu'à obtempérer ! On devrait construire des voitures capables de ne pas grincer jusqu'à vous faire mal aux dents.

Finalement, se dit Gerda en attaquant la côte de Mersham Hill, le voyage ne se passait pas trop mal. John était toujours plongé dans ses pensées et il n'avait pas remarqué les grincements atroces de l'embrayage à la traversée de Croydon. Comme la voiture prenait de la vitesse, elle poussa l'optimisme jusqu'à passer en troisième. Immédiatement, le moteur s'essouffla. Et John sortit de sa torpeur :

— Bon sang, qu'est-ce qui te prend de changer de vitesse en haut d'une côte ?

Gerda serra les dents. On n'était plus très loin, maintenant. Non qu'elle ait été impatiente d'arriver. Bien au contraire, elle aurait préféré continuer à rouler jusqu'à la fin des temps, quitte à ce que John l'accable de sa mauvaise humeur !

Ils avaient atteint Shovel Down et traversaient un océan d'arbres parés des couleurs flamboyantes de l'automne.

— Quelle merveille de quitter Londres pour se retrouver ici ! s'exclama John. Pense à ces après-midis que nous passons à prendre le thé, Gerda, confinés dans ce salon défraîchi et les trois quarts du temps avec les lumières allumées.

Une vision de leur salon passa devant les yeux de Gerda tel un délicieux mirage. Ah, si seulement elle pouvait y être, en ce moment !

— La campagne est très jolie, répondit-elle, héroïque.

Ils descendaient la colline, à présent... le salut n'était plus possible. Son vague espoir qu'un cataclysme quelconque — n'importe lequel — s'abatte sur elle et l'arrache du même coup à ce cauchemar ne s'était pas réalisé. Ils étaient arrivés.

En roulant vers la maison, Gerda eut le réconfort d'apercevoir Henrietta, assise sur un muret en compagnie de Midge et d'un individu grand et mince. Elle avait une certaine confiance en Henrietta qui, Dieu sait pourquoi, volait parfois à son secours quand les choses tournaient vraiment mal.

John aussi était content de voir Henrietta. Le voyage s'achevait en apothéose : les flamboiements de l'automne, la descente de la colline... et Henrietta qui l'attendait.

Elle portait sa veste de tweed vert et la jupe qu'il préférait et qui, à son humble avis, lui allaient beaucoup mieux que ses tenues londoniennes. Ses longues jambes étaient étendues devant elle et elle était chaussée de souliers marron à talons plats.

Ils échangèrent un rapide sourire, brève manifestation de la joie qu'ils éprouvaient à se retrouver. John ne voulait pas lui parler tout de suite. Il se réjouissait simplement de sa présence, sachant bien que, sans elle, le week-end lui aurait paru insipide.

Lady Angkatell sortit leur souhaiter la bienvenue. Par acquit de conscience, elle accueillit Gerda avec plus d'effusions qu'elle n'en témoignait d'ordinaire à ses hôtes :

— Mais comme c'est *divin* de vous revoir enfin, Gerda ! J'ai l'impression qu'il y a *des siècles* ! Tiens ! Et voilà John !

L'idée était en gros de lui faire croire que c'était elle qu'on n'en pouvait plus d'attendre tandis que John faisait en quelque sorte partie des bagages. Elle manqua lamentablement son but et rajouta au malaise de Gerda qui se raidit encore davantage.

— Vous connaissez Edward ? Edward Angkatell ? poursuivit Lucy.

— Non, je ne crois pas, répondit John en saluant Edward d'un signe de tête.

L'éclat du soleil rehaussait la blondeur de ses cheveux et le bleu de ses yeux. On aurait dit un Viking abordant le rivage en conquérant. Chaude et claire, sa voix charmait l'oreille et son magnétisme le rendait maître du terrain.

La puissance de sa personnalité ne faisait pas d'ombre à Lucy. Bien au contraire, elle en soulignait le côté étrange et insaisissable, les airs de sylphide. En revanche, c'était Edward qui, morne silhouette légèrement voûtée, faisait soudain près de lui l'effet d'avoir été vidé de sa substance.

Henrietta proposa à Gerda d'aller visiter le potager.

— Lucy ne manquera pas d'insister pour nous montrer son jardin de rocaille et ses massifs de fleurs d'arrière-saison, expliqua-t-elle en ouvrant le chemin, mais je trouve les potagers plus beaux et plus paisibles. On peut s'asseoir sur les châssis des concombres, ou entrer dans la serre s'il fait froid, personne ne vous dérange et on déniché même parfois des merveilles à grignoter.

Elles trouvèrent en effet des petits pois tardifs qu'Henrietta mangea crus mais qui ne firent pas grande envie à Gerda. Elle était néanmoins contente d'avoir échappé à Lucy Angkatell, qui lui avait fait encore plus peur que d'habitude.

Elle se mit à parler à Henrietta et le fit presque avec animation. On aurait dit que celle-ci ne lui posait que des questions dont elle connaissait la réponse. Au bout de dix minutes, Gerda commença à se sentir beaucoup mieux et en vint à penser que le week-end serait peut-être, après tout, moins effroyable que prévu.

Zena suivait des cours de danse, et puis on venait de lui acheter une nouvelle robe. Gerda la décrivit en long et en large. Elle avait aussi découvert une très jolie boutique d'artisan maroquinier. Henrietta s'inquiéta de savoir si elle pourrait s'y faire faire un sac à main. Il fallait absolument que Gerda lui montre le magasin.

Il suffisait vraiment de peu de chose pour rendre Gerda heureuse, se disait Henrietta. Et, quand elle était heureuse, elle était transfigurée.

« Tout ce qu'elle souhaite, c'est qu'on lui permette de se pelotonner et de ronronner », estima-t-elle.

Elles étaient assises sur un coin du châssis des concombres et le soleil, bien que bas dans le ciel maintenant, trouvait encore le moyen de vous donner l'illusion d'une journée d'été.

Un ange passa. S'éternisa. Gerda perdit son expression sereine. Ses épaules s'affaissèrent. Elle redevint l'image même du malheur. Henrietta, en lui adressant de nouveau la parole, la fit sursauter.

— Pourquoi venez-vous si vous en avez à ce point horreur ? lui demanda-t-elle.

— Oh, mais pas du tout ! s'écria Gerda, éperdue. Qu'est-ce qui vous fait croire que... C'est... c'est tellement agréable de s'évader de Londres, et lady Angkatell est *tellement* gentille !

— Lucy ? Elle est tout sauf gentille.

Gerda eut l'air passablement choqué :

— Oh, mais *si* ! Elle est toujours exquise avec moi.

— Lucy a de bonnes manières et sait parfois se montrer charmante. Mais c'est quelqu'un d'assez cruel. Sans doute parce qu'il lui manque le côté humain. Elle n'a aucune idée de ce que peut être le fait de sentir et de penser comme le commun des mortels. Quant à vous, Gerda, vous *haïssez* cet endroit ! Vous le savez très bien. Alors, pourquoi venez-vous ?

— Je... euh... que voulez-vous, ça fait plaisir à John et...

— Oh, ça, bien sûr que ça lui fait plaisir. Mais vous pourriez le laisser venir seul, non ?

— Il n'aimerait pas ça du tout. Il n'y prendrait aucun plaisir sans moi. John est si peu égoïste. Il pense que c'est bon pour moi d'aller à la campagne.

— La campagne, je vous l'accorde. Mais quel besoin d'y rajouter la tribu Angkatell ?

— Je... je ne voudrais pas que vous me jugiez ingrate.

— Ma chère Gerda, pourquoi diable nous aimeriez-vous ? J'ai toujours trouvé que les Angkatell étaient des gens odieux. Nous adorons être ensemble et nous entretenir dans un volapük extravagant que nous sommes seuls à comprendre. Rien d'étonnant à ce que nous inspirions aux gens normaux des envies de meurtre.

Sur quoi, elle ajouta :

— C'est bientôt l'heure du thé. Rentrons.

Elle regarda l'expression de Gerda, qui se levait pour se diriger vers la maison.

« C'est intéressant, se dit Henrietta – une part d'elle-même manifestant le plus parfait détachement –, de voir la tête que devait faire une martyre chrétienne au moment d'entrer dans l'arène. »

En quittant le potager, elles entendirent des coups de feu.

— On dirait que le massacre des Angkatell a commencé, fit remarquer Henrietta.

Il s'agissait en fait de sir Henry et d'Edward, qui discutaient armes à feu et illustraient leurs propos de coups de revolver. Les armes à feu étaient le dada d'Henry Angkatell et il en possédait une ribambelle.

Il avait sorti quelques-uns de ses revolvers ainsi que des cibles sur lesquelles Edward et lui s'exerçaient :

— Hé, Henrietta, vous n'avez pas envie de voir si vous pourriez tuer un cambrioleur ?

Henrietta prit le revolver qu'il lui tendait.

— Parfait... oui, c'est ça, visez bien.

Bang !

— Vous l'avez raté, votre cambrioleur ! dit sir Henry.

— Faites un carton, Gerda.

— Oh, je ne sais pas si...

— Allons, Mrs Christow. C'est très facile.

Gerda tira en faisant une horrible grimace et en fermant les yeux. La balle alla s'égarer encore plus loin que celle d'Henrietta.

— Oh, moi aussi ! s'écria Midge en accourant.

Elle tira deux fois et remarqua :

— C'est plus difficile que je ne pensais, mais c'est amusant.

Lucy sortit de la maison, escortée d'un grand dadais à l'air maussade, affligé d'une pomme d'Adam proéminente :

— Je vous présente David.

Pendant que son mari saluait David Angkatell, elle prit le revolver des mains de Midge et, sans un mot, plaça trois balles tout près du centre de la cible.

— Bravo, Lucy ! s'exclama Midge. Je ne savais pas que le tir était une de tes spécialités.

— Lucy ne rate jamais son homme ! déclara gravement sir Henry...

Puis un souvenir lui revint et il ajouta :

— Cela nous a été bien utile, un jour. Vous vous rappelez, chère amie, ces voyous qui nous avaient attaqués sur la rive asiatique du Bosphore ? J'étais à terre et je me battais contre deux d'entre eux qui essayaient de m'étrangler.

— Et qu'est-ce qu'a fait Lucy ? demanda Midge.

— Elle a tiré à deux reprises dans le tas. Je ne savais même pas qu'elle avait un pistolet sur elle. Elle a logé une balle dans la jambe du premier et une autre dans l'épaule du second. Je n'ai jamais vu la mort de si près. Je n'arrive pas à comprendre comment elle s'est arrangée pour ne pas me toucher.

Lady Angkatell lui sourit.

— J'ai toujours été d'avis qu'il faut savoir prendre ses risques, répondit-elle avec douceur. Et qu'on doit avant tout agir vite et sans perdre son temps à réfléchir.

— Admirable disposition d'esprit, chère amie, déclara sir Henry. Mais ce qui m'a toujours quelque peu chiffonné, voyez-vous, c'est que les risques que vous preniez, en l'occurrence... c'était moi !

VIII

Après le thé, John proposa à Henrietta d'aller faire un tour et Lucy Angkatell assura à Gerda qu'il fallait absolument – bien que ce ne fût pas la saison – qu'elle lui montre son jardin de rocaille.

Marcher avec John ou marcher avec Edward, rien ne pouvait être plus différent. Avec Edward, on ne faisait guère que flâner. Edward, se disait Henrietta, était un flâneur-né. John, en revanche, elle arrivait à grand-peine à le suivre. Et lorsqu'ils atteignirent Shovel Down, hors d'haleine, elle gémit :

— Ce n'est pas un marathon, John !

Il rit et ralentit le pas :

— Je vais trop vite pour toi ?

— Ça peut aller, mais à quoi bon ? Nous n'avons pas de train à prendre. D'où te vient toute cette énergie ? Chercherais-tu à te fuir ?

Il s'arrêta net :

— Pourquoi dis-tu ça ?

Henrietta le regardait d'un drôle d'air :

— Je n'ai rien voulu dire de spécial.

John se remit en route, mais plus lentement :

— En fait, je suis fatigué, Henrietta. Très fatigué.

Sa voix laissait percer sa lassitude.

— Comment va la mère Crabtree ?

— C'est encore trop tôt pour l'affirmer, mais je crois que je suis sur la bonne voie. Si j'ai raison, poursuivait-il en accélérant l'allure, nombre de nos conceptions s'en trouveront bouleversées... Nous allons être obligés de réviser toutes nos idées sur les sécrétions hormonales...

— Tu veux dire qu'on pourra soigner la maladie de Ridgeway ? Que les gens n'en mourront plus ?

— Incidemment, oui.

« Incidemment ! Quels drôles de gens, ces médecins », pensa Henrietta.

— Sur le plan scientifique, ça ouvre toutes sortes de possibilités.

Il respira profondément :

— Ça fait du bien d'être ici, de s'oxygéner... et de te voir.

Il eut un de ses sourires soudains et fugitifs :

— Et ça fera aussi du bien à Gerda.

— Parce que Gerda, comme de bien entendu, adore venir au *Vallon* !

— Bien sûr qu'elle adore ça. À propos, est-ce que j'avais déjà vu Edward Angkatell ?

— Oh, deux fois seulement, répondit Henrietta, pince-sans-rire.

— Je n'en garde aucun souvenir. Il est de ces gens qui ont si peu de présence, si peu de consistance...

— Edward est un amour. J'ai toujours eu beaucoup d'affection pour lui.

— Bon, ne perdons pas notre temps avec Edward ! Tous ces gens ne comptent pas.

— Tu sais, John, parfois... j'ai peur pour toi, déclara Henrietta à voix basse.

— Peur pour moi ? Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

Il semblait ahuri.

— Tu es tellement inconscient... tellement... oui... *aveugle*.

— Aveugle ?

— Tu ne vois rien, tu ne comprends rien, tu es d'une insensibilité invraisemblable ! Tu ignores tout de ce que les autres peuvent sentir ou penser.

— J'aurais cru le contraire.

— Tu vois très bien ce que tu *regardes*. Tu es... tu es comme un projecteur. Tu envoies un puissant rayon lumineux sur le point qui t'intéresse, et tout ce qui se trouve derrière ou sur les côtés reste plongé dans les ténèbres !

— Henrietta, mais qu'est-ce que tu racontes ?

— C'est *dangereux*, John. Tu t'imagines que tout le monde t'aime et te veut du bien. Lucy, par exemple.

— Parce que Lucy ne m'aime pas ? s'étonna-t-il. J'ai pourtant toujours eu beaucoup d'affection pour elle.

— Et tu en conclus que la réciproque est vraie. Mais je n'en suis pas si sûre. Et Gerda, et Edward, et Midge, et Henry ? Comment sais-tu ce qu'ils éprouvent pour toi ?

— Et Henrietta ? Est-ce que je connais ses sentiments ? demanda-t-il en lui prenant la main. De toi, au moins, je suis sûr.

Elle retira sa main :

— On ne peut être sûr de personne en ce bas monde, John.

Le visage de John Christow se fit grave :

— Ça, je ne le croirai jamais. Je suis sûr de toi, et je suis sûr de moi. Du moins...

Son expression s'était à nouveau modifiée.

— Qu'y a-t-il, John ?

— Tu sais ce que je me suis surpris à me dire, aujourd'hui ? Quelque chose de grotesque : « Je veux rentrer chez moi. » Et je n'ai pas la moindre idée de ce que j'entendais par là.

— Tu devais quand même bien avoir à l'esprit une image quelconque, murmura lentement Henrietta.

— Non. Rien de rien, fit-il d'un ton rauque. Rigoureusement rien.

Au dîner, ce soir-là, on avait placé Henrietta à côté de David et, de l'autre bout de la table, les délicats sourcils de Lucy lui télégraphiaient non pas un ordre – Lucy n'ordonnait jamais – mais une supplique.

Sir Henry faisait de son mieux avec Gerda et ne s'en tirait, mon Dieu, pas si mal. John suivait, hilare, les exercices de trapèze volant auxquels se livrait l'esprit fantasque de Lucy. Midge, la mine plutôt guindée, bavardait avec Edward, lequel semblait encore plus absent que de coutume.

David, lui, tirait une tête de dix pieds et émiettait nerveusement son pain.

David était venu au *Vallon* contraint et forcé. Il n'avait jusque-là jamais rencontré sir Henry ni lady Angkatell et, hostile qu'il était à l'Empire britannique en général, avait décidé d'étendre cette noble hostilité au reste de sa parentèle. En

Edward, qu'il n'avait jamais tant vu, il méprisait le dilettante. Et il examinait les quatre autres invités d'un œil critique. Rien de plus haïssable que la famille, se disait-il, sans compter qu'on est censé participer à la conversation, ce qu'il exécrait par-dessus tout.

Il rangea Midge et Henrietta dans la catégorie des écervelées. Le Dr Christow, lui, faisait partie des charlatans de Harley Street – ronds de jambe et réussite sociale. Quant à sa femme, de toute évidence elle ne comptait pas.

David se tortilla le cou dans son col dur. Si seulement ces gens pouvaient savoir le peu de cas qu'il faisait d'eux ! Ils étaient vraiment tous d'une nullité crasse.

Se le répéter trois fois de suite le fit se sentir mieux. Il continua de les regarder de travers, aussi sombre, mais il put lâcher son pain.

Henrietta, qui s'efforçait loyalement d'obéir aux mouvements de sourcils de Lucy, éprouvait les pires difficultés à progresser. Les réponses cassantes de David étaient autant de rebuffades. De guerre lasse, elle eut recours à un stratagème dont elle avait déjà usé pour délier la langue de la jeunesse taciturne.

Sachant David féru de musique, elle émit sciemment un jugement aussi tranchant qu'injustifié sur un compositeur moderne.

Pour son plus grand bonheur, sa ruse opéra. David, qui, le dos rond, était resté jusque-là avachi sur sa chaise, se redressa comme un diable qui sort de sa boîte, cessa de marmonner entre ses dents et arrêta définitivement d'émietter son pain.

— Voilà qui prouve bien, rétorqua-t-il d'une voix de stentor en fixant Henrietta d'un œil glacial, que vous ne possédez même pas les rudiments du sujet !

Et, jusqu'à la fin du repas, il lui assena d'un ton acerbe un cours magistral qu'Henrietta écouta avec toute l'humilité qui convenait à une élève peu douée.

Lucy Angkatell la gratifia d'un regard bienveillant et Midge retint un sourire.

— Tu as été très astucieuse, ma chérie, murmura lady Angkatell en glissant son bras sous celui d'Henrietta pour

passer au salon. C'est horrible de penser que moins les gens en ont dans la tête, plus ils savent se servir de leurs mains ! À ton avis, que dois-je proposer ? Un barbu, un bridge, un rami ou quelque chose d'une puérilité navrante – mais alors, là, *navrante* – du genre crapette ?

— J'ai peur que David ne se sente mortellement offensé si on lui propose de jouer à la crapette.

— Tu as sans doute raison. Va pour le bridge. Je parie qu'il ne tient pas le bridge en très haute estime, ce qui lui permettra de nous écraser de son mépris.

Ils organisèrent deux tables. Henrietta devait jouer avec Gerda contre John et Edward. Henrietta ne trouvait pas cet arrangement très heureux. Elle avait voulu séparer Gerda de Lucy, et si possible également de John. Hélas, celui-ci avait fait preuve de détermination et s'était imposé. Sur quoi, Edward avait devancé Midge.

Henrietta ne trouvait pas l'atmosphère très agréable, sans toutefois en discerner la cause. Quoi qu'il en soit, les cartes allaient leur procurer un moment de répit, et elle avait l'intention de faire gagner Gerda. Celle-ci n'était pas totalement nulle au bridge – loin de John, elle pouvait même passer pour une joueuse convenable –, mais elle était nerveuse, manquait de jugement et ne savait pas apprécier la valeur de sa main. Quoiqu'un peu trop sûr de lui, John jouait très bien. Edward, lui, était un excellent joueur.

Le temps passait et, à la table d'Henrietta, chaque équipe marquant tour à tour sans pouvoir conclure, on en était toujours au même robre. Une bizarre tension régnait entre les joueurs, mais seule Gerda n'en était pas consciente.

Pour elle, c'était une simple partie de bridge à laquelle, pour une fois, elle prenait plaisir. Elle se sentait même quelque peu grisée par l'excitation du jeu. De difficiles décisions lui avaient été providentiellement évitées par Henrietta qui avait enchéri sur ses annonces et joué ainsi à sa place.

Et quand John – incapable de s'empêcher de la critiquer et minant par là sa confiance beaucoup plus qu'il ne l'imaginait – s'exclamait : « Pourquoi diable ouvrir à trèfle, Gerda ? », Henrietta le contraignait aussitôt : « Ne sois pas bouché, John, bien

sûr qu'il fallait qu'elle ouvre à trèfle ! C'était la seule chose à faire. »

Finalement, Henrietta s'empara du carnet avec un soupir :

— Et voilà, manche et robre. Mais je ne crois pas qu'il faille en attendre la fortune, Gerda.

— Culottée, la dernière impasse, remarqua John avec gaieté.

Henrietta leva vivement la tête. Ce ton-là, elle ne le connaissait que trop bien. Elle croisa son regard et baissa les yeux.

Quand elle se leva pour se diriger vers la cheminée, John la suivit.

— Ôte-moi d'un doute, tu ne regardes pas *toujours* le jeu que les autres ont en main, ou bien si ? l'interrogea-t-il, badin.

— Peut-être l'ai-je fait avec trop peu de discrétion, admit-elle sans se démonter. Vouloir gagner à tout prix, c'est minable !

— Tu voulais à tout prix que Gerda gagne ce robre, oui. Quand il s'agit de faire plaisir à d'autres, tu es prête à aller jusqu'à tricher.

— Tu as une façon odieuse de présenter les choses ! Et, comme toujours, tu as raison.

— Quant à tes désirs, ils m'ont semblé partagés par mon partenaire.

Ainsi, il l'a bel et bien remarqué, pensa Henrietta. Elle s'était demandé elle-même si elle ne se trompait pas. Edward était d'une telle habileté... Il n'y avait rien eu qu'on pût lui reprocher. Une fois, cependant, il avait oublié de demander la manche. Et il avait fait aussi une annonce qui paraissait évidente, alors qu'une annonce moins évidente lui aurait assuré le succès.

Henrietta trouvait ça inquiétant. Edward n'était pas du genre à fausser son jeu dans le seul but de la laisser gagner. Il était bien trop imbu de fair-play britannique pour se livrer à ce genre de chose. Non, le problème, c'était plutôt que voir John remporter un succès de plus lui avait paru intolérable.

Elle se sentit soudain tendue, sur le qui-vive. Le week-end de Lucy lui plaisait de moins en moins.

C'est alors que soudain, avec toute la théâtralité qu'on pouvait attendre d'une star et autant d'irréalité que si elle entraît sur scène, Veronica Cray fit une apparition fracassante.

La soirée était douce et on avait laissé la porte-fenêtre entrebâillée. Veronica l'ouvrit en grand d'un geste mélodramatique et resta plantée sur le seuil, silhouette idéale surgie de la nuit. Un sourire charmant et un peu mélancolique aux lèvres, elle attendit pour parler le laps de temps infinitésimal nécessaire pour tenir son public en main.

— Pardonnez-moi de faire ainsi irruption chez vous. Je suis votre voisine, lady Angkatell, j'habite cette ridicule petite chaumière de quatre sous, le *Colombier*, et il m'arrive la plus épouvantable des mésaventures !

Son sourire s'élargit, se fit mutin, presque facétieux :

— Plus une allumette ! Plus une seule allumette dans la maison ! Et c'est samedi soir ! C'est idiot de ma part, mais qu'y faire ? Aussi suis-je venue me jeter aux pieds des seuls voisins que j'aie à des lieues à la ronde.

Pendant un instant, personne n'ouvrit la bouche — Veronica produisait toujours cet effet-là. Elle était ravissante — pas tout bêtement ravissante, pas non plus ravissante à vous faire tomber à la renverse, mais si « efficacement » ravissante que vous en restiez bouche bée ! Le chatoyant ondolement de ses cheveux d'un blond infiniment pâle, la courbe exquise de ses lèvres... les renards argentés qui lui recouvraient les épaules et le drapé divin de sa longue robe de velours blanc...

Elle les regardait tour à tour, amusée, charmante !

— Et je fume comme un sapeur ! reprit-elle. Et mon briquet se refuse à fonctionner ! Sans compter le petit déjeuner à faire... sur une cuisinière à gaz... Je me sens tellement bête, déclara-t-elle avec un geste d'impuissance.

Lucy s'approcha, gracieuse, mutine elle aussi.

— Il va bien sûr de soi que..., commença-t-elle.

Mais Veronica l'interrompit. Elle regardait John Christow avec une expression de stupeur mêlée de joie incrédule. Elle alla vers lui, mains tendues :

— Mais... mais non, je ne rêve pas ! C'est bien... *John ! John Christow !* Mais c'est extraordinaire ! Dire que ça fait des siècles que nous nous étions perdus de vue ! Et puis soudain... le retrouver ici !

Elle avait glissé ses mains dans les siennes, éperdue, grande fille toute simple assommée de bonheur. Elle tourna la tête vers lady Angkatell :

— C'est une merveilleuse surprise. John est un vieil ami. C'est même le premier homme que j'aie aimé ! J'étais folle de toi, John !

Elle riait, à présent, doucement émue au souvenir un peu ridicule de son premier amour :

— J'ai toujours trouvé John prodigieux !

Courtois, soucieux des bienséances, sir Henry était venu la saluer.

Il fallait lui offrir à boire. Il s'occupa des verres.

— Midge, mon chou, tu veux bien sonner ? dit lady Angkatell.

Et quand Gudgeon arriva, elle lui demanda :

— Une boîte d'allumettes, Gudgeon... si toutefois la cuisinière en a assez.

— Que Madame se rassure. On nous en a livré douze boîtes ce matin.

— En ce cas, apportez-en six, Gudgeon.

— Oh, non, lady Angkatell... rien qu'une ! protesta Veronica en riant.

Son verre à la main, elle souriait à tout un chacun.

John Christow eut tout les peines du monde à articuler :

— Veronica, je te présente ma femme...

— Comment vous dire la joie que j'ai de faire votre connaissance ? déclara Veronica, rayonnante, à une Gerda stupéfaite.

Gudgeon revint avec les boîtes d'allumettes sur un plateau d'argent.

Du menton, lady Angkatell lui désigna Veronica Cray et il alla lui présenter le plateau.

— Oh, lady Angkatell, pas tout ça !

Lucy eut un geste royal :

— C'est si pénible de ne posséder les choses qu'en un seul exemplaire. D'ailleurs, nous saurons nous en passer.

— Et comment trouvez-vous la vie au *Colombier* ? était en train de s'inquiéter aimablement sir Henry.

— Je l'adore. C'est un endroit sublime, si près de Londres et en même temps si admirablement isolé...

Veronica posa son verre. Elle serra ses renards argentés sur ses épaules et sourit à la ronde :

— Merci, merci *mille* fois. Vous avez été si gentils...

Ces mots s'en furent voletter en direction de sir Henry, de lady Angkatell et — pour Dieu sait quelle obscure raison — en direction aussi d'Edward.

— Eh bien, il ne me reste plus qu'à m'enfuir avec mon butin. John, ajouta-t-elle en lui adressant un sourire amical, admirablement dénué d'artifice, il faut que tu me raccompagnes. J'ai une envie folle de savoir ce que tu as fait pendant toutes ces années. Note que ça me donne l'affreuse impression d'être soudain devenue atrocement *vieille*.

Elle se dirigea vers la porte-fenêtre, et John la suivit. Elle adressa un sourire éclatant — le dernier — à l'assistance :

— Je suis abominablement confuse de vous avoir dérangés pour une raison aussi grotesque. Merci *beaucoup*, lady Angkatell.

Elle sortit, John marchant sur ses talons. Du seuil, sir Henry les suivit des yeux :

— Une bien douce nuit, remarqua-t-il.

— Oh, mon Dieu ! fit Lucy en bâillant, il est temps d'aller au lit. Henry, il faut que nous allions voir un de ses films. Après cette soirée, je suis sûre que c'est une merveilleuse comédienne.

Ils montèrent au premier. En leur disant bonsoir, Midge demanda à Lucy :

— Une merveilleuse comédienne ?

— Tu n'es pas de mon avis, ma chérie ?

— Je parie que tu la soupçonnes d'avoir encore quelques allumettes au *Colombier*.

— Des douzaines de boîtes, ma chérie. Mais ne soyons pas mesquines. La scène était *divinement* jouée.

Les portes claquèrent dans le corridor, on échangea des bonsoirs.

— J'ai laissé la porte-fenêtre ouverte pour Christow, déclara sir Henry en s'enfermant chez lui.

— Ces actrices sont tordantes, non ? fit remarquer Henrietta à Gerda. Elles ne ratent ni leurs entrées ni leurs sorties !

Sur quoi, elle bâilla et ajouta :

— Je meurs de sommeil.

Veronica marchait d'un pas vif dans le sentier qui traversait la châtaigneraie.

Elle arriva dans la clairière, près de la piscine. Il y avait là un pavillon où les Angkatell venaient s'abriter quand le soleil brillait mais qu'un vent froid soufflait.

Veronica Cray s'arrêta, se tourna et fit face à John.

— Pas grand-chose à voir avec la Méditerranée, n'est-ce pas, mon chéri ? s'exclama-t-elle en riant et en lui montrant la piscine couverte de feuilles mortes.

Il comprit alors ce qu'il avait tant attendu, tant recherché, tant fui... comprit que pendant ces quinze années de séparation, Veronica ne l'avait en fait jamais quitté. *La mer bleue, le parfum entêtant des mimosas, la poussière qui flottait dans la touffeur de l'air...* autant de souvenirs refoulés, écartés, mais jamais vraiment oubliés. Tous ces souvenirs n'avaient qu'un sens, qu'un nom : Veronica. Il était redevenu un jeune homme de vingt-quatre ans, passionnément, désespérément amoureux – mais, cette fois-ci, il ne s'enfuirait pas.

IX

John Christow sortit de la châtaigneraie et dévala la pente verdoyante qui descendait vers la maison. La lune la nimait de sa clarté et, avec ses fenêtres aux rideaux impeccablement tirés, elle avait un air d'étrange innocence. Il regarda sa montre.

Il était 3 heures du matin. Il haletait un peu et l'anxiété se lisait sur son visage. Il n'était plus – mais alors plus du tout ! – un jeune crétin de vingt-quatre ans transi d'amour. Il était un quadragénaire lucide, à l'esprit clair et pondéré.

Il s'était conduit comme un imbécile, ça allait de soi, comme le dernier des imbéciles, mais il ne regrettait rien. Car il se rendait compte qu'il était désormais maître de sa destinée. C'était comme s'il avait traîné depuis des années un boulet au pied et qu'on venait enfin de le lui ôter. Il était libre !

Libre et redevenu lui-même : John Christow. Pour John Christow, éminent spécialiste de Harley Street, Veronica Cray ne signifiait rigoureusement rien. Tout ça, c'était du passé, mais parce que le conflit n'avait jamais été résolu, parce qu'il avait toujours souffert mille morts et ne s'était jamais remis de la honte de l'avoir, comme on dit, « laissé choir », l'image de Veronica ne s'était jamais totalement effacée de son esprit. Et, ce soir, elle lui était apparue comme en un rêve, et il était entré dans ce rêve, et maintenant, Dieu merci, il en était guéri, délivré pour toujours. Il était de retour dans le présent... et il était 3 heures du matin, et il avait probablement fait un beau gâchis.

Il avait passé trois heures, trois longues heures avec Veronica. Elle avait jeté l'ancre et accosté comme une frégate, l'avait arraché à son entourage, emporté comme le pirate emporte son butin... et il se demandait maintenant comment les autres avaient pris ça.

Gerda, par exemple, qu'en avait-elle pensé ?

Et Henrietta ? (Mais Henrietta ne l'inquiétait pas trop. Au besoin, il pourrait tout lui expliquer. Mais il ne pourrait jamais rien expliquer à Gerda.)

Et il ne voulait, ne voulait catégoriquement rien perdre ni rien gâcher.

Toute sa vie, il avait pris des risques. Des risques avec des patients, des risques avec des traitements, des risques avec des investissements. Mais jamais de très gros risques... rien que le risque que l'on encourt à dépasser d'un pouce la bande de sécurité.

Si Gerda devinait... si Gerda avait le moindre soupçon...

Mais en aurait-elle ? Que savait-il d'elle, au juste ? En temps normal, il lui suffisait de lui affirmer que le blanc était noir pour qu'elle le voie noir. Mais dans le cas présent...

De quoi avait-il l'air lorsqu'il avait suivi une Veronica triomphante, longue silhouette s'enfonçant dans la nuit ? Quelle expression avait-il ? Celle d'un gamin ébloui, d'un amoureux transi ? Ou celle d'un homme du monde accomplissant poliment son devoir ? Il n'en avait pas la moindre idée.

Mais il avait peur... peur pour sa vie tranquille et bien réglée. Il s'était conduit comme un demeuré, comme un cinglé, pensait-il, hors de lui. Mais ce constat lui apporta du même coup le réconfort : se trouverait-il quelqu'un pour penser qu'il ait pu être fou à ce point-là ?

De toute évidence, tout le monde était couché et dormait. On avait laissé la porte-fenêtre entrebâillée pour lui permettre de rentrer. Il regarda de nouveau cette innocente maison endormie. Trop innocente, d'une certaine façon.

Soudain, il sursauta. Il avait entendu, ou il avait cru entendre, le léger bruit d'une porte qu'on ferme.

Il tourna vivement la tête. Si quelqu'un était descendu à la piscine et l'avait suivi jusque là-bas, si ce quelqu'un l'y avait attendu pendant ces trois heures et était rentré en même temps que lui, il aurait pu emprunter un autre chemin et pénétrer dans la maison par la porte du jardin, auquel cas cette porte, en se refermant doucement, aurait fait exactement le bruit qu'il avait entendu.

Il leva la tête vers les fenêtres. Ce rideau n'avait-il pas bougé ? Ne l'avait-on pas soulevé pour regarder dehors, puis laissé retomber ? C'était la chambre d'Henrietta.

« Henrietta ! Non, pas elle ! pensa-t-il pris de panique, le cœur battant. Je ne peux pas perdre Henrietta ! »

Il fut pris d'une soudaine envie de jeter des cailloux dans ses vitres, de lui crier :

« Viens, mon amour bien-aimé. Viens à moi maintenant, montons à travers bois jusqu'à Shovel Down, et écoute... écoute tout ce que j'ai découvert sur mon compte à l'instant et qu'il faut que tu apprennes toi aussi, si toutefois tu ne le sais pas déjà. »

Il voulait dire à Henrietta :

« Je recommence tout de zéro. À partir d'aujourd'hui, une nouvelle vie s'ouvre à moi. Tout ce qui m'interdisait de vivre est effacé. Tu avais raison, cet après-midi, quand tu m'as demandé si je me fuyais. C'est ce que je fais depuis des années. Parce que je n'avais jamais su si c'était par courage ou par faiblesse que j'avais fui Veronica. J'avais peur de moi, peur de la vie, peur de toi. »

S'il allait réveiller Henrietta, s'il la faisait descendre et l'emmenait à travers bois jusqu'à un endroit d'où ils pourraient regarder ensemble le soleil poindre, tout là-bas, à l'horizon...

« Tu es fou à lier », se dit-il. Il frissonna. Il faisait froid, maintenant. On était fin septembre, après tout. « Bon Dieu, mais qu'est-ce qui te prend ? Tu ne crois pas que tu en as assez fait comme ça pour aujourd'hui ? Si tu te tires déjà de ce mauvais pas, c'est que tu es sacrément verni ! » Qu'irait penser Gerda s'il restait dehors toute la nuit et ne rentrait qu'à l'heure du laitier ?

Et que diraient les Angkatell ?

Mais cela n'était pas fait pour l'inquiéter. Les Angkatell prenaient toujours l'heure de Greenwich chez Lucy. Et, pour Lucy, l'insolite paraissait toujours parfaitement raisonnable.

Mais Gerda, trois fois hélas, n'était pas une Angkatell.

Il fallait s'occuper de Gerda, et le plus tôt serait le mieux.

Et si c'était Gerda qui l'avait suivi ?

Ça ne sert à rien de se dire qu'il y a des gens qui ne font pas des choses pareilles. En tant que médecin, il ne savait que trop

bien de quoi sont capables de grands esprits, des gens respectables, sensibles et délicats. Ils écoutent aux portes, ouvrent les lettres, espionnent, fouinent... non qu'ils ne désapprouvent pas une telle conduite, mais parce qu'une angoisse trop humaine les accule au désespoir.

Pauvres diables, se dit-il, pauvres diables d'humains souffrant le martyre. Les souffrances humaines n'avaient pas de secret pour lui. La faiblesse ne l'attendrissait guère mais il compatissait à la souffrance car il savait que c'était les forts qui souffraient.

Si Gerda savait...

« C'est idiot, songea-t-il, comment pourrait-elle savoir ? Elle est allée se coucher et s'est endormie comme un plomb. Quant à l'imagination, elle n'en a jamais eu. »

Il entra dans la maison, alluma une lampe et referma la porte-fenêtre. Puis il éteignit, sortit de la pièce, trouva l'interrupteur et grimpa l'escalier à pas de loup. En haut, un autre interrupteur permettait d'éteindre dans le hall. Il resta un instant devant la porte de sa chambre, la main sur la poignée, puis se décida à entrer.

La pièce était plongée dans l'obscurité et il entendit la respiration régulière de Gerda. Elle remua.

— C'est toi, John ? demanda-t-elle d'une voix ensommeillée.

— Oui.

— Il est très tard, non ? Quelle heure est-il ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondit-il avec naturel. Désolé si je t'ai réveillée. Elle m'a obligé à entrer prendre un verre.

Sa voix exprimait l'ennui et la fatigue.

— Ah ! Bonne nuit, John, murmura Gerda.

Il l'entendit se retourner dans son lit.

Tout allait bien ! Comme d'habitude, il avait eu de la chance. Comme d'habitude... En songeant au nombre de fois où la chance avait été de son côté, il se sentit réconforté. Parfois, venait un moment où il retenait son souffle : « Et si ça tournait mal, cette fois-ci ? » Et ça ne tournait jamais mal. Mais un jour, sûrement, sa chance l'abandonnerait...

Il se déshabilla rapidement et se mit au lit. Bizarre, ce que sa fille avait vu dans les cartes : « Et maintenant, la carte qui est au-dessus de votre tête et qui a tout pouvoir sur vous... » Veronica ! Elle avait effectivement eu tout pouvoir sur lui...

« Mais c'est fini, ma vieille, se dit-il avec une espèce de satisfaction sauvage. Tout ça, c'est du passé. C'est fini, nous deux ! »

X

Il était 10 heures, le lendemain matin, lorsque John descendit. Son petit déjeuner l'attendait sur le buffet. Gerda avait pris le sien dans son lit, inquiète malgré tout à l'idée de créer peut-être « beaucoup de dérangement ».

C'était grotesque, lui avait fait remarquer John. Quand on pouvait encore se permettre, comme les Angkatell, d'employer des maîtres d'hôtel et de la valetaille, ne pouvait-on aller aussi jusqu'à leur donner quelque chose à faire ?

Il se sentait déborder de bienveillance à l'égard de Gerda, ce matin. La nervosité, l'agacement dont il avait fait preuve ces derniers temps semblaient envolés, oubliés.

Sir Henry était parti chasser avec Edward, lui annonça lady Angkatell. Elle-même s'affairait avec un panier et des gants de jardinage. Il resta à bavarder avec elle jusqu'à ce que Gudgeon apparaisse avec une lettre sur un plateau :

— On vient tout juste de la déposer, Monsieur.

John la prit, haussant un tantinet le sourcil.

Veronica !

Il se dirigea vers la bibliothèque et l'ouvrit :

Je t'en prie, viens ce matin. Il faut que je te voie.

Veronica.

Toujours aussi impérieuse, se dit-il. Il était bien décidé à refuser. Mais, après tout, pourquoi ne pas y aller, histoire de mettre les choses au point ?

Il partit sur-le-champ, prit l'allée qui débouchait en face de la bibliothèque et contourna la piscine, lieu géométrique d'où rayonnaient quatre autres chemins : l'un s'égaillait vers les bois et la colline, l'autre s'en allait rejoindre l'allée fleurie, au-dessus de la maison, un troisième vous menait à la ferme, et enfin celui dans lequel il s'engageait à présent et qui constituait un

raccourci pour gagner la petite route qui passait devant le *Colombier*.

Veronica l'attendait. Elle l'interpella de la fenêtre de sa prétentiarde maison à colombages :

— Entre, John. Il ne fait pas chaud, ce matin.

Un feu brûlait dans le salon, meublé de sièges blanc cassé et de coussins mauves.

En observant ce matin Veronica d'un œil critique, John remarqua tout ce qui lui avait échappé la veille au soir, tout ce qui la distinguait de la femme qu'il avait connue.

Elle était, à proprement parler, encore beaucoup plus belle maintenant. Mieux consciente de ce qu'étaient ses atouts, elle avait fait en sorte de les exalter au maximum. Ses cheveux, autrefois blonds comme blés mûrs au soleil, étaient désormais platine. L'arc de ses sourcils avait également changé, conférant davantage de caractère à sa physionomie.

Elle n'avait jamais été une beauté sans cervelle. Il se rappelait même qu'elle comptait parmi les « actrices intellectuelles ». Diplômée d'il ne savait plus quelle université, il la savait capable de soutenir une conversation à tout le moins sur Strindberg ou Shakespeare.

Ce qui le frappait chez elle maintenant, et qu'il n'avait fait que très vaguement entrevoir autrefois, c'était son phénoménal égocentrisme. Il fallait que tout lui cède, elle n'en faisait jamais qu'à sa tête, et, sous cet étalage de blondeur et de féminité, John croyait entrevoir soudain une mécanique infernale, prête à tout broyer sur son passage.

— Je t'ai fait venir, commença Veronica en lui offrant une cigarette, parce que nous devons parler. Il faut que nous arrêtions des dispositions. Pour notre avenir, j'entends.

Il prit la cigarette et l'alluma. Puis il demanda, d'un ton léger :

— Parce que nous avons un avenir ?

Elle lui lança un regard glacé :

— Que veux-tu dire, John ? Bien sûr, que nous avons un avenir. Nous avons déjà perdu quinze ans. Inutile d'en perdre davantage.

Il s'assit :

— Je suis navré, Veronica, mais j'ai l'impression que nous ne sommes pas sur la même longueur d'onde. J'ai été... enchanté de te revoir. Mais ta vie et la mienne ne se recoupent nulle part. Elles divergent même totalement.

— C'est absurde, John. Je t'aime et tu m'aimes. Nous nous sommes toujours aimés. Tu étais incroyablement buté, autrefois ! Mais ça n'a plus guère d'importance aujourd'hui. Nous n'en sommes plus à nous demander qui va sacrifier sa vie sur l'autel de l'autre. Je n'ai pas l'intention de retourner aux États-Unis. Lorsque j'aurai terminé le film sur lequel je travaille en ce moment, je vais jouer une pièce dans un théâtre londonien. Une pièce merveilleuse, qu'Elderton a écrite spécialement pour moi. Ce sera un triomphe.

— Je n'en doute pas, répondit-il poliment.

— Et rien ne t'empêchera de continuer à t'occuper de médecine, poursuivit-elle d'une voix gentiment condescendante. J'ai cru comprendre que tu avais une certaine réputation.

— Ma pauvre vieille, je suis marié. Et j'ai des enfants.

— Moi aussi, je suis mariée... pour le moment. Mais ce genre de détail ne pose guère de problème. Un bon avocat règlera ça au mieux.

Elle lui dédia le plus éblouissant de ses sourires :

— J'ai toujours eu l'intention bien arrêtée de t'épouser, mon chéri. Je ne comprendrai jamais d'où me vient cette passion pour toi, mais c'est comme ça !

— Désolé, Veronica, mais aucun avocat ne s'occupera de quoi que ce soit. Toi et moi n'avons plus rien à voir ensemble.

— Même après la nuit dernière ?

— Tu n'es plus une gamine, Veronica. Tu as déjà eu deux maris, sans compter quelques amants. Ça signifie quoi, la nuit dernière ? Rien du tout, tu le sais très bien.

— Oh, John, mon chéri...

Elle était toujours amusée, indulgente :

— Si tu avais vu ta tête, parmi tous ces gens collet monté ! On se serait cru revenu au bon vieux temps de San Miguel.

John soupira :

— Parce que j'étais à San Miguel. Essaie de comprendre, Veronica. Hier soir, pour moi, tu as surgi du passé. Et moi aussi,

hier soir, j'étais dans le passé. Seulement, aujourd'hui... aujourd'hui, c'est différent... J'ai quinze ans de plus. Tu ne connais pas l'homme que je suis devenu. Et si tu le connaissais, il ne te plairait sans doute pas beaucoup.

— Tu me préfères ta femme et tes enfants ?

Sa stupéfaction n'était pas feinte.

— Aussi bizarre que cela puisse te paraître, oui.

— C'est absurde, John. Tu m'aimes.

— Désolé, Veronica.

— Tu ne m'aimes pas ? s'exclama-t-elle, incrédule.

— En ces matières, mieux vaut être franc. Tu es extraordinairement belle, Veronica, mais je ne t'aime pas.

Elle se tenait immobile au point qu'on l'aurait prise pour un mannequin de cire. Et cette immobilité même mit John un peu mal à l'aise.

Lorsqu'elle parla, il y eut tant de venin dans sa voix qu'il eut un mouvement de recul :

— Qui est-ce ?

— Quoi ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

— C'est cette femme qui était accoudée à la cheminée, hier soir, hein ?

Henrietta ! pensa-t-il. Comment diable avait-elle fait pour deviner ça ?

— Mais de qui parles-tu ? De Midge Hardcastle ?

— Midge ? Ça, c'est la petite brune mocharde, n'est-ce pas ? Non, je parle de cette espèce de grue hautaine qui était accoudée à la cheminée ! C'est à cause *d'elle* que tu m'envoies promener ! Oh, ne fais pas semblant d'être un mari modèle et un père exemplaire. C'est cette bonne femme !

Elle se leva et s'approcha de lui :

— Tu ne comprends donc pas, John, que depuis dix-huit mois, depuis que je suis revenue à Londres, je n'ai fait que penser à toi ? Pourquoi crois-tu que j'ai acheté cette baraque ridicule ? Uniquement parce que j'ai découvert que tu venais souvent passer tes week-ends chez les Angkatell !

— Alors, ton apparition, hier soir, c'était un coup monté ?

— Tu *m'appartiens*, John. Tu as toujours été à moi.

— Je n'appartiens à personne, Veronica. La vie ne t'a donc pas encore appris qu'on ne pouvait posséder corps et âme un être humain ? Quand j'étais un tout jeune homme, je t'ai aimée. Je voulais que tu partages ma vie. Et tu t'y es refusée.

— *Ma* vie et *ma* carrière comptaient plus que les tiennes. Médecin, c'est à la portée de tout le monde !

Il prit un peu la mouche :

— Es-tu *bien sûre* d'être la merveille que tu crois ?

— Tu veux dire que je n'ai pas encore atteint le sommet ? J'y arriverai ! Ne t'inquiète pas, *j'y arriverai* !

John Christow la considéra soudain avec le plus absolu détachement :

— Ça m'étonnerait, vois-tu. Il y a chez toi une *lacune*, Veronica. Tu ne sais que prendre, accaparer... Le don de soi, la vraie générosité, tu n'as aucune idée de ce que c'est... et je crois que c'est ça, ton handicap.

Veronica se leva.

— Il y a quinze ans, tu m'as plaquée, grinça-t-elle. Et aujourd'hui, tu m'envoies promener. Tu ne t'imagines tout de même pas que ça va se passer comme ça ?

John se leva lui aussi et se dirigea vers la porte :

— Si je t'ai blessée, je le regrette, Veronica. Tu es très belle, ma chérie, et il fut un temps où je t'ai beaucoup aimée. Ne pourrions-nous pas en rester là ?

— Au revoir, John. Nous n'en resterons pas là. Et tu ne tarderas pas à mesurer les dégâts. J'ai comme l'impression... oui, j'ai comme l'impression que je te hais plus que je ne me suis jamais crue capable de haïr qui que ce soit.

Il haussa les épaules :

— Tu m'en vois navré. Au revoir.

John rentra doucement par les bois. Arrivé à la piscine, il s'assit sur un banc. Il n'éprouvait aucun remords de la façon dont il s'était conduit avec Veronica. Veronica était une sale garce. Ç'avait toujours été une sale garce. Et ce qu'il avait fait de mieux dans toute sa vie, ç'avait été de la fuir à temps. Sinon, Dieu sait où il en serait aujourd'hui.

Il avait l'extraordinaire impression de commencer une nouvelle vie, libre des entraves du passé. Il n'avait pas dû être

facile à vivre depuis un an ou deux. Pauvre Gerda, si peu égoïste, perpétuellement anxieuse de lui complaire ! Il serait plus gentil avec elle à l'avenir.

Et peut-être maintenant pourrait-il s'abstenir de bousculer Henrietta à tout propos. Non qu'on puisse vraiment la faire sortir de ses gonds, ce n'était pas dans sa nature.

Les orages, elle les accueillait sans broncher, songeuse, tout juste un peu perplexe et en fixant sur vous un regard qui paraissait venir de loin, de tellement loin.

« Je vais aller lui raconter tout ça », se dit-il.

Un petit bruit inattendu le fit sursauter. Arraché à sa méditation, il leva brusquement la tête.

Il y avait eu des coups de feu, plus haut, dans les bois, et puis les mille et un bruissements habituels de la forêt – le froissement de l'air au passage d'un oiseau, le lent tournoiement mélancolique des feuilles mortes. Mais ça, c'était un bruit différent... un cliquetis, et, froid, inquiétant.

Et brusquement, John eut conscience d'un danger. Depuis combien de temps était-il assis sur ce banc ? Une demi-heure ? Une heure ? Quelqu'un l'observait. Quelqu'un...

Et ce cliquetis, c'était... mais, bien sûr, c'était...

Il avait toujours eu des réflexes rapides. Il se retourna très vite. Pas assez vite, cependant. Ses yeux s'écarrillèrent de surprise, mais il n'eut pas le temps d'émettre un son.

La détonation claqua et il s'écroula, de guingois, pour s'affaler sur le rebord de la piscine.

Un filet sombre commença à suinter de son côté gauche, puis à dégoutter lentement sur le ciment... et de là, dans l'eau bleue qui se mit à rougir.

XI

Hercule Poirot chassa d'une chiquenaude un dernier grain de poussière de ses chaussures. Il s'était habillé avec soin pour ce déjeuner et il était satisfait du résultat.

Il savait très bien la façon dont, en Angleterre, on s'affublait le dimanche à la campagne. Mais il ne voulait pas se conformer aux usages anglais. Il préférerait ses propres canons de l'élégance citadine. Il n'était pas *gentleman farmer*, lui. Il était Hercule Poirot !

Autant se l'avouer, il n'aimait pas vraiment la campagne. Ses amis lui avaient tellement vanté les charmes de cette institution qu'est la maison de week-end qu'il avait fini par succomber et par acheter la *Méridienne*, bien qu'il n'appréciât guère que la parfaite netteté de sa géométrie : elle était carrée, cubique, on aurait dit une boîte. Le paysage environnant le laissait de marbre. Il le savait réputé pour sa beauté, mais le jugeait trop désespérément asymétrique pour son goût. Poirot n'avait jamais éprouvé beaucoup de sympathie pour les arbres. Il leur reprochait leur peu ragoûtante manie de perdre leurs feuilles une fois l'an. Il supportait à la rigueur les peupliers et avait un faible pour les araucarias, mais cet enchevêtrement de chênes et de hêtres ne lui disait rien qui vaille. C'était le genre de paysage dont on ne pouvait guère jouir qu'en voiture, par un bel après-midi. « Quel magnifique paysage ! » s'exclamait-on alors en s'empressant de faire demi-tour et de s'en retourner précipitamment à l'hôtel.

Ce que la *Méridienne* avait de mieux, c'était son minipotager aux alignements parfaits amoureusement entretenus par Victor, son jardinier belge. Quant à Françoise, la femme de Victor, c'était de l'estomac de son employeur qu'elle prenait soin avec un tendre dévouement.

Hercule Poirot franchit le portail, soupira, jeta un dernier coup d'œil à ses souliers vernis, vérifia que son feutre gris perle

était bien en place et jeta un coup d'œil à droite et à gauche de la route.

La vue du *Colombier* le fit frissonner. Les deux maisons avaient été conçues par des architectes concurrents qui avaient acquis chacun un lopin de terre. Soucieuse de préserver l'environnement, la Société pour la conservation des sites et monuments avait rapidement mis fin à leurs entreprises. Ces deux édifices étaient les seuls représentants de leurs écoles de pensée respectives. La *Méridienne* était une boîte coiffée d'un toit, d'un modernisme austère et passablement ennuyeux. Le *Colombier*, un délire de colombage et le record absolu d'accumulation de faux ancien au mètre carré.

Comment se rendre au *Vallon*? Hercule Poirot en débattit avec lui-même. Il pouvait, en grimpant la colline, pénétrer chez ses voisins par un petit portail et emprunter une allée. Ce chemin des écoliers lui épargnerait un détour de sept à huit cents mètres par les voies normales. Toujours très à cheval sur l'étiquette, Hercule Poirot décida néanmoins d'emprunter la route la plus longue et d'arriver, comme il se doit, par l'entrée principale.

C'était sa première visite à sir Henry et lady Angkatell. Nul ne devrait jamais emprunter un raccourci sans avoir préalablement reçu la bénédiction de ses propriétaires, surtout quand on était l'hôte de gens d'un rang social élevé. Force lui était de reconnaître que leur invitation l'avait flatté.

— Je suis un peu snob, murmura-t-il entre ses dents.

Il avait gardé un excellent souvenir des Angkatell qu'il avait rencontrés à Bagdad. De lady Angkatell, surtout. « Une originale ! » se dit-il.

Il ne s'était pas trompé en calculant le temps nécessaire pour atteindre le *Vallon* par la route. Il était exactement 1 heure moins une minute quand il sonna à la porte d'entrée, bien content d'être arrivé. Il se sentait un peu fatigué. Il n'avait aucun goût pour la marche.

La porte lui fut ouverte par Gudgeon, dont il apprécia la splendide allure. Mais il fut déçu par la forme que prit l'accueil de ce dernier :

— Madame attend Monsieur dans le pavillon près de la piscine, monsieur. Si Monsieur veut bien me suivre...

La passion morbide des Anglais pour le plein air avait toujours irrité Poirot au plus haut point. Qu'on soit obligé de se plier à ce caprice au plus fort de l'été, passe encore... mais, à la fin septembre, on devrait quand même en être quitte ! La journée était certes fort douce, mais, comme souvent en automne, il flottait une certaine humidité dans l'air. Il eût été infiniment plus agréable d'être introduit dans un salon confortable avec, qui sait, une flambée dans la cheminée. Mais non, il fallait qu'on le conduise vers une bande de gazon, qu'il traverse un jardin de rocaille, franchisse un petit portail et suive encore un étroit sentier bordé de jeunes châtaigniers.

Les Angkatell avaient l'habitude de convier leurs hôtes à 1 heure et, par beau temps, de servir l'apéritif dans le petit pavillon, près de la piscine. Le repas était invariablement prévu pour 1 heure et demie, ce qui permettait aux invités les moins ponctuels d'arriver à temps, et à l'excellente cuisinière de lady Angkatell de se lancer, avec toute la sérénité requise dans la confection de soufflés et autres délicatesses exigeant une exactitude rigoureuse.

Cette façon de faire avait tout pour déplaire à Poirot.

« Dans un rien de temps, je vais me retrouver à mon point de départ », se disait-il en cheminant derrière la haute silhouette de Gudgeon et avec une pensée douloureuse pour ses pieds qui commençaient à gonfler.

Ce fut à ce moment précis que retentit soudain devant lui un petit cri. Ce qui ne fit qu'ajouter à son mécontentement. C'était un cri incongru et, en quelque sorte, déplacé. Il n'essaya pas de l'identifier et n'y réfléchit pas plus. Et lorsqu'il y repensa, par la suite, il eut du mal à se rappeler ce que ce cri avait exprimé. Le désarroi ? La surprise ? L'épouvante ? Tout ce dont il aurait pu jurer, c'est qu'il s'y rattachait, sans contestation possible, un sentiment d'étonnement devant l'inattendu.

Gudgeon quitta le couvert des châtaigniers. Il s'effaçait avec déférence pour céder le passage à Poirot tout en toussotant comme il se doit pour s'apprêter à murmurer d'un ton respectueux : « M. Poirot, Madame », lorsque son onction se fit

raideur. Il hoqueta, ce qui n'était guère digne d'un maître d'hôtel.

Hercule Poirot déboucha à son tour dans l'espace découvert qui entourait la piscine et se raidit immédiatement lui aussi... mais d'indignation.

C'en était trop... vraiment trop ! Jamais il n'aurait soupçonné les Angkatell d'un tel mauvais goût. Il avait fait des kilomètres à pied, connu la déception de son existence en arrivant à la maison... et maintenant, ça ! Ah, ces Anglais et leur sens de l'humour déplacé !

Il était tout à la fois consterné et hors de lui... mais hors de lui à un point ! Il n'avait jamais rien trouvé d'amusant à la mort. Or, ne voilà-t-il pas que, hommage discutable, on avait préparé une mise en scène à son intention !

Car ce qu'il avait sous les yeux était la scène de meurtre la plus artificielle qu'il lui ait jamais été donné d'observer. À l'extrême bord de la piscine, un cadavre était artistement disposé, un bras tendu en avant, et on avait même poussé le souci du détail jusqu'à renverser de la peinture rouge qui tombait goutte à goutte du rebord de ciment jusque dans l'eau. Ce cadavre ostentatoire était celui d'un bel homme blond. Debout près de lui, une femme dans la quarantaine, courtaude, boulotte et au regard étrangement vide, tenait un revolver à la main.

Pour ce qui était des acteurs, on n'était pas au bout du compte. Il y en avait encore trois : à l'autre extrémité de la piscine, une grande jeune femme dont les cheveux brun roux étaient assortis aux frondaisons de l'automne portait une corbeille emplies de têtes de dahlias fanées. Un peu plus loin, un homme grand et effacé, en tenue de chasse, avait un fusil à l'épaule. Et juste à sa gauche, un panier d'œufs au creux du coude, la maîtresse de céans, lady Angkatell.

Il allait de soi que plusieurs sentiers convergeaient vers la piscine et Poirot put immédiatement juger que les trois derniers acteurs en question étaient chacun arrivés par un chemin différent.

Une mise en scène parfaitement artificielle mais calculée au millimètre.

Il soupira. Bon sang ! Mais qu'attendait-on de lui ? Qu'il fasse semblant de croire à ce « meurtre » ? Qu'il manifeste du désarroi, de l'inquiétude ? Ou qu'il s'incline et, usant pour la circonstance de son plus effroyable accent franco-belge, félicite son hôtesse : « Mais c'est charmant, ce que vous m'avez préparé là ! »

Non, vraiment, tout ça était trop stupide... et pas drôle pour deux sous. N'était-ce pas la reine Victoria qui s'était un jour écriée : « Voilà qui ne nous fait pas rire » ? Il avait fort envie de la paraphraser : « Moi, Hercule Poirot, voilà qui ne me fait pas rire du tout. »

Lady Angkatell se dirigea vers le cadavre. Il en fit autant, Gudgeon suant et soufflant toujours comme un phoque dans son dos. « En voilà au moins un qui n'est pas dans le coup », se dit Poirot. Les deux autres les rejoignirent également. Ils étaient maintenant tous rassemblés, les yeux rivés sur le cadavre si spectaculairement disposé.

Et là, brusquement, avec un effroyable choc, avec aussi cette impression de flou qu'on éprouve devant un écran de cinéma quand le point n'a pas encore été fait, Hercule Poirot se rendit compte que cette mise en scène était moins factice qu'il ne l'avait d'abord imaginé. Et qu'un de ses détails au moins était d'un réalisme confondant.

Car si ce qu'il avait à ses pieds n'était pas un mort, c'était en tout cas un mourant.

Et ce n'était pas non plus de la peinture rouge qui dégouttait dans l'eau bleue de la piscine, mais bel et bien du sang. L'homme avait été abattu d'un coup de feu, abattu juste quelques secondes plus tôt.

Poirot jeta un coup d'œil à la femme qui restait plantée là, son revolver à la main. Son visage semblait incapable de rien exprimer. Elle avait l'air hagard, stupide, hébété.

« Étrange », se dit-il.

Tirer son coup de feu l'avait-il dépouillée de tout ce qu'elle pouvait avoir eu de sensibilité ? Le fait d'avoir cédé à sa fureur meurtrière l'avait-il transformée en une sorte de coquille vidée de sa substance ? C'était bien possible, estima-t-il.

Puis Poirot abaissa son regard sur l'homme affalé à ses pieds et eut un haut-le-corps. Il avait les yeux ouverts. Ils étaient d'un bleu profond, et ils exprimaient quelque chose qu'il n'arriva pas à déchiffrer, mais qu'il s'expliqua à lui-même comme un état de conscience suraigu.

Et soudain, ou du moins c'est ainsi que le ressentit Poirot, il sembla ne plus y avoir dans leur groupe qu'une seule personne réellement, intensément vivante : l'homme qui était sur le point de mourir.

Jamais Poirot n'avait éprouvé une aussi forte impression de vitalité absolue, viscérale. Les autres n'étaient que des fantômes, les acteurs d'un théâtre d'ombres, tandis que cet homme-là, il existait vraiment.

John Christow ouvrit la bouche et parla. D'une voix forte, assurée, pressante :

— Henrietta...

Puis ses paupières retombèrent et sa tête roula de côté.

Hercule Poirot s'agenouilla, l'examina, et se releva enfin en époussetant machinalement son pantalon.

— Oui, dit-il. Il est mort.

L'image se brouilla, vacilla, puis reprit peu à peu sa netteté. Chacun réagissait maintenant à sa manière... petits gestes insignifiants. Poirot, la vue et l'ouïe comme multipliées, avait l'impression de s'être transformé en machine à enregistrer. C'était ça, il *enregistrait*.

Il remarqua que lady Angkatell lâchait son panier et que Gudgeon se précipitait pour le rattraper :

— Que Madame me permette...

Machinalement, avec le plus parfait naturel, lady Angkatell murmura :

— Merci, Gudgeon...

Puis, hésitant un peu, elle ajouta :

— Gerda...

Pour la première fois, la femme qui tenait le revolver remua. Elle regarda autour d'elle. Et, lorsqu'elle parla, ce fut sur le ton de la plus parfaite incrédulité.

— John est mort, fit-elle. John est *mort*.

Avec une tranquille autorité, la jeune femme aux cheveux couleur de feuilles roussies par l'automne la rejoignit à grands pas :

— Donnez-moi ça, Gerda.

Et, avec dextérité, avant que Poirot n'ait eu le temps de protester ou d'intervenir, elle prit le revolver des mains de Gerda Christow.

Poirot se précipita :

— Vous n'auriez pas dû faire ça, Mademoiselle...

Dans l'état de nerfs où elle était, la voix de Poirot dut l'impressionner car elle fit un bond de côté. L'arme lui échappa des mains. Comme elle se trouvait au bord de la piscine, le revolver tomba dans l'eau avec un grand plouf.

Elle ouvrit la bouche, poussa un « Oh ! » de consternation et regarda Poirot d'un air contrit.

— Quelle idiote je suis, dit-elle. Je suis désolée.

Poirot ne releva pas tout de suite. Il la regarda dans les yeux. Mais la voyant soutenir son regard sans ciller, il se demanda s'il n'avait pas été injuste de l'avoir un instant soupçonnée.

— Mieux vaudrait ne toucher à rien, déclara-t-il enfin. Tout doit rester tel quel jusqu'à l'arrivée de la police.

Un léger mouvement se produisit — oh ! infime, à peine perceptible —, guère plus qu'un malaise passager.

— Oui, bien sûr... oui, cela va de soi, la police..., articula lady Angkatell avec dégoût.

— Je crains, ma chère Lucy, que ce ne soit inévitable, confirma l'homme en tenue de chasse, d'une voix calme et bien timbrée mais avec, dans l'intonation, une délicate répugnance.

Le silence consterné qui s'ensuivit ne dura guère. Un bruit de pas et de voix mêlés vint l'interrompre — pas vifs et assurés, voix d'une gaieté incongrue.

Bavardant et riant, sir Henry Angkatell et Midge Hardcastle arrivaient de la maison.

À la vue de ce rassemblement au bord de la piscine, sir Henry s'arrêta net.

— Que se passe-t-il ? s'exclama-t-il avec ahurissement. Il est arrivé quelque chose ?

Sa femme lui répondit :

— Gerda a...

Elle se reprit précipitamment :

— Je veux dire, John est...

Gerda intervint, de sa voix morne et sans timbre :

— John a été tué. Il est mort.

Embarrassés, ils détournèrent tous le regard.

Lady Angkatell s'empressa :

— Très chère, je crois que vous feriez bien de... d'aller vous étendre. Peut-être pourrions-nous tous rentrer ? Henry, vous pourriez rester ici avec M. Poirot et... et attendre la police.

— C'est sans aucun doute la meilleure chose à faire, approuva sir Henry. Voulez-vous appeler le poste de police, Gudgeon ? Dites-leur exactement ce qui s'est passé et, quand ils arriveront, amenez-les directement ici.

— Comme Monsieur voudra, acquiesça le maître d'hôtel qui inclina la tête, encore un peu blafard mais toujours aussi stylé.

— Venez, Gerda, décréta la grande jeune femme.

Et, la prenant par le bras, elle l'entraîna vers la maison.

Gerda marchait comme dans un rêve. Après s'être effacé pour les laisser passer, Gudgeon leur emboîta le pas avec son panier d'œufs.

Sir Henry se tourna vivement vers sa femme :

— Et maintenant, Lucy, racontez-moi tout. Que s'est-il passé au juste ?

Lady Angkatell esquissa un adorable geste d'impuissance. Poirot en subit tout aussitôt le charme et l'attrait.

— Mon bon ami, je n'en sais rien. J'étais chez les poules. J'ai entendu un coup de feu qui m'a semblé très proche, mais je ne me suis pas posé de questions. Après tout, fit-elle, les prenant tous à témoin, pourquoi m'en serais-je posé ? Lorsque je suis arrivée à la piscine, j'ai vu John étendu là, et Gerda debout à côté de lui avec un revolver. Henrietta et Edward sont arrivés presque au même moment... de là-bas.

D'un signe de tête, elle désigna, de l'autre côté de la piscine, les deux sentiers qui s'enfonçaient dans les bois.

Hercule Poirot s'éclaircit la gorge.

— Qui sont John et Gerda ? Si je puis me permettre, ajouta-t-il en s'excusant.

— Oh, mais bien sûr !

Lady Angkatell pivota vers lui :

— Où donc avais-je la tête ? Mais après tout, peut-on réellement se livrer à des *présentations* quand... quand les gens viennent tout juste de se faire assassiner, veux-je dire ? Qu'importe, après tout ! John, c'est John Christow, le Dr Christow. Gerda Christow est sa femme.

— Et la personne qui a emmené Mrs Christow vers la maison ?

— C'est ma cousine, Henrietta Savernake.

L'homme qui était à la gauche de Poirot eut un très, très léger tressaillement.

« *Henrietta Savernake*, pensa Poirot. Et, celui-là, ça ne lui a pas plu que lady Angkatell me le dise... mais, après tout, il était inévitable que je l'apprenne. »

(« *Henrietta !* » avait dit le mourant. Il avait prononcé ça d'une curieuse manière. D'une manière qui rappelait à Poirot quelque chose... mais du diable s'il savait quoi ? Tant pis, ça lui reviendrait forcément.)

Lucy Angkatell poursuivait sur sa lancée, bien déterminée désormais à remplir ses devoirs d'hôtesse :

— Et voici un autre de nos cousins, Edward Angkatell. Et miss Hardcastle.

Poirot se fendit à chaque fois d'une courbette. Un fou rire hystérique démangea soudain Midge. Elle se domina à grande-peine.

— À présent, ma toute bonne, comme vous l'avez justement suggéré, intervint sir Henry, vous feriez mieux de rentrer. Je vais bavarder avec M. Poirot.

Lady Angkatell les regarda, songeuse.

— J'espère, fit-elle, que Gerda s'est vraiment allongée. N'est-ce pas ce qu'elle a de mieux à faire ? Je ne savais réellement pas quoi dire. Nous manquons cruellement de *précédents*, comprenez-vous ? Qu'est-on *censé* dire à une femme qui vient tout juste de tuer son mari ?

Elle les dévisageait comme si elle espérait d'eux un avis autorisé.

Puis elle prit le chemin de la maison. Midge la suivit. Et Edward ferma la marche.

Poirot se retrouva seul avec son hôte.

Sir Henry se racla la gorge. Il ne semblait, lui non plus, pas trop savoir quoi dire.

— Christow, fit-il enfin remarquer, était quelqu'un de très compétent... de *très* compétent.

Poirot regarda encore une fois le cadavre. Il eut de nouveau la curieuse impression de voir un mort plus vivant que les vivants.

D'où pouvait bien lui venir une impression pareille ?

En attendant, il fallait qu'il se montre poli – et à la hauteur de l'éloge funèbre prononcé par sir Henry.

— De telles tragédies sont bien regrettables, déclara-t-il avec componction.

— Ce genre de situation est plus dans vos cordes que dans les miennes, soupira sir Henry. Je ne crois pas avoir déjà approché un meurtre de si près. J'espère n'avoir pas commis jusqu'à présent trop d'erreurs.

— Vous avez agi selon toutes les règles, répondit Poirot. Vous avez appelé la police et, jusqu'à ce qu'elle arrive et prenne les choses en main, nous n'avons plus rien à faire... sinon nous assurer qu'on ne touche pas au cadavre et qu'on ne détruit aucun indice.

En prononçant ces derniers mots, il regarda le revolver qui reposait au fond de la piscine, et dont l'image était un peu déformée par la réfraction de l'eau.

L'indice avait peut-être déjà été sciemment détruit avant que lui, Hercule Poirot, n'ait été en mesure de l'empêcher.

Mais non... ça n'avait été qu'un accident.

— Sommes-nous vraiment obligés de rester à faire le pied de grue à côté de ce cadavre ? demanda sir Henry. Il commence à faire un peu frisquet. Ne pourrions-nous pas attendre dans le pavillon ?

Poirot, qui avait les pieds gelés et s'était déjà senti parcouru de légers frissons, accepta avec joie. Le pavillon était situé du côté de la piscine le plus éloigné de la maison. Par la porte

ouverte, on avait une vue d'ensemble sur le bassin, sur le cadavre et sur le chemin par lequel les policiers devaient arriver.

Luxueusement meublé, le pavillon était pourvu de sièges confortables et garni de tapis indigènes hauts en couleur. Sur une table de métal peint trônait un plateau chargé de verres et d'une carafe de sherry.

— Je vous offrirais volontiers à boire, remarqua sir Henry, mais j'imagine qu'il ne faut toucher à rien avant l'arrivée de la police... bien que je ne voie pas ce qui pourrait les intéresser ici. Enfin, restons dans les limites de la légalité... Je constate que Gudgeon n'avait pas encore apporté les cocktails. Il attendait sans doute votre arrivée.

Ils s'assirent dans des fauteuils en osier, non loin de la porte, afin d'avoir l'œil sur le sentier qui les reliait à la maison.

La gêne s'instaura. Les circonstances n'étaient guère propices aux conversations à bâtons rompus.

Poirot regarda autour de lui, notant tout ce qui lui paraissait inhabituel. Une somptueuse étole de renard argenté était négligemment abandonnée sur le dossier d'un fauteuil. À qui pouvait-elle bien appartenir ? Sa splendeur un peu trop ostentatoire ne correspondait à aucune des personnes qu'il avait vues jusque-là. Il ne parvenait pas à l'imaginer, par exemple, sur les épaules de lady Angkatell.

Cette fourrure le tracassait. Elle trahissait un souci d'opulence et de poudre aux yeux, souci qui lui semblait parfaitement étranger aux gens dont il venait de faire la connaissance.

— J'imagine qu'il ne nous est pas interdit de fumer, hasarda sir Henry en tendant son étui à cigarettes à Poirot.

Avant d'en prendre une, Poirot renifla l'air ambiant.

Un parfum français... un très coûteux parfum français.

Il n'en restait qu'une légère fragrance, mais on ne pouvait pas s'y tromper et, là aussi, il s'agissait d'un parfum qui n'aurait convenu à aucun des habitants du *Vallon*.

En se penchant pour allumer sa cigarette au briquet de sir Henry, Poirot remarqua soudain la présence de boîtes d'allumettes... six boîtes, empilées sur une petite table, près d'un canapé.

L'étrangeté de ce détail le frappa.

XII

— 2 heures et demie, déclara lady Angkatell.

Elle était au salon, avec Midge et Edward. Du bureau de sir Henry, des bruits de voix leur parvenaient. Hercule Poirot, sir Henry et l'inspecteur Grange s'y étaient claquemurés.

Lady Angkatell soupira :

— Tu sais, Midge, il me semble quand même qu'il nous faudrait songer au déjeuner. Bien sûr, ça vous a un petit côté sans cœur de passer à table comme si de rien n'était. Mais après tout, M. Poirot est notre invité, et il a probablement faim. Sans compter que le fait que ce pauvre John ait été tué ne doit pas le bouleverser comme nous. Il faut dire aussi que si, moi, je n'ai aucune envie de manger, je pense qu'après avoir chassé toute la matinée, Henry et Edward doivent avoir l'estomac dans les talons.

— Ne te fais pas de souci pour moi, ma chère Lucy, assura Edward Angkatell.

— Tu es toujours d'une telle délicatesse, Edward ! Et puis il y a David... J'ai remarqué hier au soir qu'il avait un appétit d'ogre. Les intellectuels semblent toujours éprouver le besoin de bâfrer comme quinze. Où a-t-il bien pu passer, à propos ?

— Il est monté dans sa chambre dès qu'il a appris ce qui s'était passé, répondit Midge.

— Ma foi, ça prouve au moins qu'il n'est pas dénué d'un certain tact. Il faut avouer qu'il a dû se sentir gêné. Et qui songerait à lui jeter la pierre ? Parce qu'on a beau dire, un meurtre, c'est infiniment gênant... Ça met les domestiques dans tous leurs états et votre organisation quotidienne cul par-dessus tête... Quand je pense que nous devons avoir du canard à midi... Heureusement, c'est également très bon froid. Et que faisons-nous pour Gerda ? Un en-cas sur un plateau ? Un consommé, peut-être ?

« Réellement, se dit Midge, Lucy est inhumaine ! » Puis, prise de remords, elle se dit que c'était peut-être parce que Lucy était trop humaine qu'elle choquait à ce point. La vérité des vérités, c'était que les catastrophes en tous genres, si dramatiques soient-elles, n'empêchent pas le monde de tourner. Lucy ne faisait que dire tout haut ce que les autres n'auraient même pas osé s'avouer tout bas. On se préoccupait des domestiques et on s'inquiétait des repas. On pouvait même éventuellement avoir faim. Midge elle-même avait d'ailleurs une faim de loup ! Elle avait faim, et mal au cœur en même temps. Curieux mélange...

Sans compter qu'il était en outre extrêmement gênant de ne pas savoir comment se conduire envers une femme comme vous et moi, que la veille encore on traitait de « pauvre Gerda » et qui, selon toute vraisemblance, allait bientôt se retrouver, taxée de meurtre, dans le box des accusés.

« Ce genre de trucs n'arrive qu'aux autres, se dit Midge. Ça ne peut pas nous arriver à *nous*. »

Elle regarda Edward, à l'autre bout du salon. « Ça ne devrait pas arriver à des gens comme Edward, se dit-elle. À des gens à ce point étrangers à la violence. » La vue d'Edward la réconfortait. Edward, si peu loquace, si raisonnable, si doux et si gentil...

Gudgeon entra, s'inclina et déclara d'une voix assourdie, ainsi que l'exigeaient les circonstances :

— Que Madame me pardonne, mais j'ai cru bon de faire monter à Madame et aux hôtes de Madame des sandwiches et du café dans la salle à manger, madame.

— Oh, *merci*, Gudgeon !... Vraiment, ajouta lady Angkatell dès que le maître d'hôtel se fut retiré, Gudgeon est merveilleux. Je ne sais pas ce que je deviendrais sans lui. Il sait toujours exactement ce qu'il faut faire. Quelques braves sandwiches bien bourratifs feront aussi bien l'affaire qu'un repas... et nous n'aurons au moins pas l'air d'être sans cœur et totalement dépourvus d'entrailles, si vous voyez ce que je veux dire !

— Oh, Lucy, *arrête* !

Midge s'était soudain mise à pleurer à chaudes larmes. Lady Angkatell en parut surprise et murmura :

— Mon pauvre chou. Ç'a été trop dur pour toi.

Edward vint s'asseoir à côté de Midge et lui passa un bras autour des épaules :

— Ne prends pas les choses trop à cœur, ma petite Midge.

Midge posa la tête sur sa poitrine et se laissa aller à sangloter. Elle se rappelait combien Edward avait été gentil avec elle, pendant les vacances de Pâques, à Ainswick, quand son lapin était mort.

— Le choc a été rude, dit Edward avec douceur. Puis-je aller lui chercher un peu de cognac, Lucy ?

— Sur la desserte, dans la salle à manger. Mais je ne crois pas que...

L'irruption d'Henrietta la fit s'interrompre. Midge se redressa. Edward s'était raidi et se tenait parfaitement immobile.

Qu'est-ce qu'Henrietta pouvait bien ressentir ? se demandait Midge. Elle n'osait pas regarder sa cousine, mais en réalité, il n'y avait rien à voir. Tout au plus aurait-on pu lui trouver une expression agressive. Elle était entrée d'un pas vif, tête droite, pommettes en feu.

— Ah, te voilà, Henrietta ! s'exclama lady Angkatell. Je me demandais... La police est à côté, avec Henry et M. Poirot. Qu'as-tu donné à Gerda ? Du cognac ? Du thé avec une aspirine ?

— Je lui ai donné un doigt de cognac... et une bouillotte.

— Excellente initiative, approuva lady Angkatell. C'est ce qu'on enseigne dans les cours de secourisme... une bonne bouillotte bien chaude en cas d'émotion forte, veux-je dire... mais *pas* de cognac – il y a une mobilisation, de nos jours, contre les stimulants. Mais ce n'est qu'une mode. À Ainswick, lorsque j'étais petite, nous donnions toujours une goutte de cognac en cas d'émotion violente. Évidemment, parler de *choc* en ce qui concerne Gerda est peut-être mal venu. Je ne sais pas ce que l'on peut *ressentir* quand on vient de tuer son mari – c'est le genre de situation qu'il est bien difficile d'imaginer – mais ça ne devrait pas vous causer à proprement parler un *choc*... Je veux dire, l'élément de surprise fait défaut...

La voix d'Henrietta, glaciale, fit l'effet d'un pavé dans la mare :

— Pourquoi êtes-vous tous si sûrs que Gerda a tué John ?

Un ange passa et Midge sentit s'opérer un curieux changement d'atmosphère. Après un court instant de trouble, chacun parut se murer dans un attentisme prudent.

Sur quoi lady Angkatell déclara, sans aucune inflexion particulière dans la voix :

— Ça paraissait... aller de soi. Que nous suggères-tu d'autre ?

— Gerda a très bien pu se rendre à la piscine, trouver John affalé sur la margelle et ramasser le revolver au moment précis où... au moment précis où nous sommes arrivés.

Il y eut un nouveau silence. Puis lady Angkatell s'enquit :

— C'est ce que prétend Gerda ?

— Oui.

Ce n'était pas une simple affirmation. Il y avait tout un monde derrière ce oui. Il avait éclaté comme un coup de revolver.

Lady Angkatell haussa les sourcils puis annonça, hors de propos :

— Il y a des sandwiches et du café dans la salle à manger...

Elle s'interrompit et poussa un cri étouffé. Gerda Christow venait d'entrer. Celle-ci déclara précipitamment, comme pour s'excuser :

— Je... je n'ai vraiment pas pu rester allongée plus longtemps. Ce sont... ce sont les nerfs, sans doute.

Lady Angkatell bondit :

— Asseyez-vous... asseyez-vous *tout de suite*.

Elle bouscula Midge pour faire une place à Gerda, qu'elle installa avec un coussin dans le dos.

— Ma pauvre, pauvre chérie, s'apitoya-t-elle.

Le ton était grandiloquent, mais les mots semblaient dépourvus de sens.

Edward alla à la fenêtre et regarda dehors.

Gerda repoussa les cheveux qui lui tombaient sur le front.

— Je... je commence à peine à réaliser, dit-elle, à la fois égarée et inquiète. Jusque-là, je n'arrivais pas à me rendre

compte... en fait, je n'arrive toujours pas à me rendre compte que tout cela est bel et bien *réel*... que John est *mort*.

Elle fut saisie de tremblements :

— Qui a bien pu le tuer ? Qui a bien pu vouloir le tuer ?

Lady Angkatell prit une profonde inspiration... et puis soudain tourna la tête. La porte du bureau de sir Henry venait de s'ouvrir. Celui-ci entra, accompagné de l'inspecteur Grange, individu de carrure massive et d'aspect imposant à qui une moustache aux pointes tombantes conférait un air d'infini pessimisme.

— Voici ma femme... L'inspecteur Grange.

Grange s'inclina :

— Je me demandais, lady Angkatell, s'il me serait possible d'échanger quelques mots avec Mrs Christow...

Lady Angkatell lui ayant désigné la créature affalée sur les coussins du canapé, il pivota sur ses talons :

— Mrs Christow ?

— Oui, je suis Mrs Christow, répondit aussitôt Gerda avec une sorte de violence mal contenue.

— Loin de moi l'idée de vous importuner, Mrs Christow, mais j'aimerais vous poser une ou deux questions. Il va de soi que, si vous le jugez bon, vous pouvez demander à ce que votre avocat soit présent.

— C'est parfois plus sage, Gerda, souligna sir Henry.

Elle l'interrompit :

— Un avocat ? Pourquoi un avocat ? Comment un avocat saurait-il quoi que ce soit sur la mort de John ?

L'inspecteur Grange toussota. Sir Henry était sur le point de parler quand Henrietta intervint :

— Tout ce que souhaite l'inspecteur, c'est savoir ce qui s'est passé ce matin.

Gerda se tourna vers lui.

— On dirait un mauvais rêve, fit-elle d'une voix où perçait l'incrédulité. J'ai l'impression que je vais me réveiller et découvrir que ce n'est pas vrai. Jusqu'à présent, je n'ai même pas été capable de pleurer ni rien. Je me sens cotonneuse, je n'éprouve... rien.

La voix de Grange se fit apaisante :

— C'est le contrecoup, Mrs Christow.

— Oui, oui... sans doute. Voyez-vous, ç'a été si *soudain*. J'étais sortie de la maison et j'avais pris l'allée qui mène à la piscine...

— Quelle heure était-il, Mrs Christow ?

— Pas tout à fait 1 heure... Mettons 1 heure moins deux. Je le sais parce que j'avais regardé cette pendule, là. Et quand je suis arrivée là-bas... John était affalé sur le ciment... et il y avait du sang sur la margelle...

— Vous aviez entendu un coup de feu, Mrs Christow ?

— Oui... non... je ne sais pas. Je savais que sir Henry et Mr Angkatell étaient partis chasser. Je... j'ai juste vu John...

— Oui, Mrs Christow ?

— John... et puis du sang... et un revolver. J'ai ramassé le revolver...

— Pourquoi ?

— Je vous demande pardon ?

— Pourquoi avez-vous ramassé ce revolver, Mrs Christow ?

— Je... je ne sais pas.

— Vous n'auriez pas dû y toucher, vous le savez.

— Je n'aurais pas dû ? répéta Gerda, l'œil vague et le visage dénué d'expression. Eh bien, je l'ai fait. Je l'ai empoigné, je l'ai pris dans mes mains.

Elle regarda ses mains comme si elle y voyait encore le revolver. Puis elle revint à l'inspecteur. Sa voix se fit soudain aiguë, torturée :

— Qui a pu tuer John ? Personne ne pouvait vouloir le tuer. Il était... c'était le meilleur des hommes. Il était si bon, si généreux... tout ce qu'il faisait, c'était pour les autres. Tout le monde l'aimait, inspecteur. C'était un merveilleux médecin. Le meilleur et le plus adorable des époux. Ce n'est pas possible que ce soit autre chose qu'un accident... pas possible... *pas possible !*

Elle balaya l'assistance d'un geste :

— Demandez à n'importe qui, inspecteur. Personne n'aurait pu vouloir tuer John, n'est-ce pas ?

Elle les prenait tous à témoin.

L'inspecteur Grange referma son calepin.

— Merci, Mrs Christow, dit-il, impassible. Ce sera tout pour le moment.

Hercule Poirot et l'inspecteur empruntèrent ensemble l'allée des châtaigniers pour se rendre à la piscine. Ce qui avait été John Christow mais n'était plus que « le cadavre » avait été photographié, mesuré, examiné par le médecin légiste et finalement transporté à la morgue. La piscine, songea Poirot, avait recouvré un air d'étrange innocence. Cette demi-journée s'était bizarrement écoulée sans heurts. Sauf pour John Christow qui, même dans la mort, avait semblé poursuivre un but. La piscine n'était plus maintenant avant tout une piscine, c'était l'endroit où le corps de John Christow s'était soudain affalé et où son sang s'était goutte à goutte écoulé depuis la margelle de ciment jusque dans l'eau artificiellement bleuie.

Artificiellement... Poirot s'accrocha à ce mot. Oui, il y avait quelque chose d'artificiel dans tout ça... comme si...

Un policier en caleçon de bain s'approcha de l'inspecteur :

— Le revolver, monsieur.

Grange prit avec précaution l'objet dégoulinant.

— Aucun espoir d'y trouver encore des empreintes, commenta-t-il. Heureusement, c'est pour cette fois sans importance. Mrs Christow tenait le revolver en main quand vous êtes arrivé, n'est-ce pas, monsieur Poirot ?

— Oui.

— Identifier cette arme est la première des choses à faire, poursuivit Grange. J'imagine que sir Henry pourra nous apporter son concours. Elle a dû le prendre dans son bureau...

Il jeta un regard alentour :

— Résumons-nous. Le sentier du bas mène à la ferme et c'est par là que lady Angkatell est arrivée. Les deux autres, Mr Edward Angkatell et miss Savernake, sont venus par les bois, mais séparément. Lui, par le sentier de gauche, et elle par le sentier de droite qui surplombe la maison en débouchant dans l'allée fleurie. Ils étaient tous deux à l'autre extrémité de la piscine quand vous êtes arrivé ?

— Oui.

— Et ce sentier-là, à côté du pavillon, mène à Podder's Lane. Parfait, prenons-le.

En chemin, Grange continua de dissenter, sans passion, en bon professionnel animé d'un pessimisme à toute épreuve :

— Je n'aime pas ce genre d'affaires. J'en ai eu une semblable l'année dernière, du côté d'Ashridge. Un militaire à la retraite... carrière exemplaire. Sa femme était une adorable créature de soixante-cinq printemps un peu vieux jeu, aux cheveux gris – de fort jolis cheveux gris, ma foi, des cheveux... ondoyants. Ils étaient tous deux fous de jardinage. Un beau matin, la voilà qui monte dans la chambre de son mari, s'empare de son revolver de service, redescend dans le jardin et lui tire dessus. Tel que je vous le dis ! Je vous passe les détails, mais les choses n'étaient bien entendu pas aussi simples qu'elles en avaient l'air. Les gens vous servent parfois des histoires à dormir debout : crime de rôdeur et j'en passe. Il va de soi que nous faisons semblant de donner dans le panneau, ce qui nous permet de mener tranquillement notre enquête tout en sachant à quoi nous en tenir.

— Si je comprends bien, murmura Poirot, vous avez décidé que Mrs Christow avait tué son mari.

Grange parut surpris :

— Allons bon, vous n'êtes pas de cet avis ?

— Les choses auraient très bien pu se passer comme elle le raconte, rétorqua pensivement Poirot.

L'inspecteur Grange haussa les épaules :

— *Auraient pu...*, d'accord. Mais sa version n'est pas en béton. Et tous les autres sont persuadés que c'est elle qui l'a tué ! Ils savent quelque chose que nous ignorons.

Il jeta à son compagnon de route un regard oblique :

— Vous aussi, vous avez immédiatement misé sur elle quand vous êtes arrivé sur les lieux, pas vrai ?

Poirot ferma à demi les yeux. Il se revoyait déboucher du sentier... Gudgeon faisait trois pas en crabe pour le laisser passer... Gerda Christow était debout près de son mari, revolver à la main et visage dénué d'expression. Oui, comme Grange venait de le dire, il avait bel et bien immédiatement misé sur elle, pensé que c'était elle qui avait fait le coup... ou plus

exactement, il s'était immédiatement dit que c'était ce qu'on voulait qu'il pense.

Oui, mais ce n'était pas du tout la même chose.

Une mise en scène... faite pour qu'il s'y prenne les pieds.

Gerda avait-elle l'air d'une femme qui vient tout juste de tuer son mari ? C'était ça, ce que l'inspecteur Grange voulait savoir.

Avec un étonnement soudain, Hercule Poirot s'avisa qu'au cours de sa longue expérience d'actes de violence, il ne s'était jamais trouvé face à une femme qui venait de tuer son mari. Quel air pouvait bien avoir une femme en pareille circonstance ? Triomphant ? Horrifié ? Satisfait ? Hébété ? Incrédule ? Vidé ?

À vrai dire, n'importe lequel de la liste.

L'inspecteur Grange lui parlait. Poirot ne saisit que la fin de sa phrase :

— ... une fois qu'on a découvert tous les petits faits cachés, et on les obtient généralement par les domestiques.

— Mrs Christow retourne à Londres ?

— Oui. Ses deux enfants sont là-bas. Bien obligé de la laisser partir. Évidemment, nous l'aurons à l'œil. Mais elle n'en saura rien. Elle s'imagine en être quitte avec nous. Elle ne me fait pas l'effet de quelqu'un de très futé.

Est-ce que Gerda se rendait compte, se demanda Poirot, de ce que pensait la police... et de ce que pensaient les Angkatell ? Elle lui avait paru à cent lieues de s'en douter. Elle lui avait fait l'impression d'une femme aux réactions très lentes, d'une femme hébétée et qui avait le cœur brisé par la mort de son mari.

Ils avaient débouché sur la petite route. Poirot s'arrêta devant son portail.

— C'est votre thébaïde ? fit Grange, prouvant par là qu'il connaissait ses classiques. Gentil tout plein. Eh bien, au revoir, Monsieur Poirot. Merci pour votre coopération. Je passerai un de ces quatre vous faire savoir où nous en sommes.

Il jeta un coup d'œil de l'autre côté de la route :

— C'est qui, votre voisin ? Ne serait-ce pas là, par hasard, qu'habite notre nouvelle célébrité ?

— Je crois que miss Veronica Cray, l'actrice, vient y passer ses week-ends.

— Bien sûr. *Le Colombier*. Je l'ai beaucoup aimée dans *La Femme qui chevauchait le Tigre*, mais elle est un peu trop intellectuelle pour mon goût. Parlez-moi plutôt d'Hedy Lamarr.

Il tourna les talons :

— Bon, j'ai du pain sur la planche. À bientôt, Monsieur Poirot.

— Reconnaissez-vous ceci, sir Henry ?

L'inspecteur Grange déposa le revolver sur le bureau du maître de maison et attendit sa réaction.

— Puis-je le manipuler ? demanda sir Henry en tendant la main avec hésitation.

Grange hocha la tête :

— Il a pris un bain dans la piscine. Ce qui a effacé toutes les empreintes qu'il aurait pu y avoir. Dommage, si je puis me permettre, que miss Savernake l'ait si inopportunément laissé tomber.

— Oui, oui... Que voulez-vous, ç'a été un moment de telle tension pour nous tous... Les femmes ont les nerfs moins solides que les nôtres et... et une plus grande propension à... à laisser tomber les objets.

L'inspecteur Grange hocha de nouveau la tête :

— Certes. Miss Savernake m'a néanmoins eu l'air d'une jeune femme intelligente et d'un parfait sang-froid.

Il avait prononcé cette phrase d'un ton égal et pourtant, sir Henry y perçut une nuance qui lui fit lever vivement la tête.

Mais Grange poursuivit :

— Eh bien, le reconnaissez-vous, Monsieur ?

Sir Henry prit le revolver et l'examina. Il releva le numéro et le compara avec une liste qui figurait dans un répertoire relié de cuir. Il referma le répertoire avec un soupir :

— Oui, inspecteur. Il provient bien de ma collection.

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Hier après-midi. Nous avons fait des exercices de tir dans le jardin, sur une cible en carton, et ce revolver fait partie des armes dont nous nous sommes servis.

— Qui a tiré avec ce revolver ?

— Tout le monde, à ma connaissance, a tiré au moins un coup avec celui-là.

— Y compris Mrs Christow ?

— Y compris Mrs Christow.

— Et après l'exercice de tir ?

— Je l'ai rangé à sa place habituelle. Ici, répondit sir Henry.

Il désignait un grand classeur à tiroirs dont il ouvrit le premier. Cloisonné en compartiments et en casiers, le tiroir en question était rempli d'armes de poing.

— Vous avez une vaste collection d'armes à feu, sir Henry.

— C'est ma marotte depuis bien longtemps.

Songeur, l'inspecteur Grange détailla l'ex-gouverneur des îles Hollowene. Bel homme, distingué, le genre d'individu sous les ordres duquel il aurait volontiers servi... qu'il aurait de loin préféré à son actuel supérieur hiérarchique. L'inspecteur Grange n'avait qu'une piètre opinion du chef de la police du Wealdshire – despote tatillon et incorrigible lèche-bottes.

Il ramena ses pensées sur l'enquête en cours :

— Le revolver n'était évidemment pas chargé quand vous l'avez rangé, sir Henry ?

— Évidemment pas.

— Et vos munitions, vous les entreposez... où ?

— Ici.

Sir Henry prit une clef dans un casier et ouvrit le dernier tiroir du classeur.

« Facile comme bonjour », se dit Grange. Maman Christow avait vu où on enfermait le tout. Elle n'avait plus qu'à revenir se servir. « La jalousie, se dit-il encore, c'est ça, le diable, avec les bonnes femmes. » Il était prêt à parier dix contre un qu'il s'agissait encore bel et bien d'une histoire de jalousie. La vérité apparaîtrait dès qu'il en aurait fini ici avec l'enquête de routine et qu'il s'attaquerait à Harley Street. Mais chaque chose en son temps.

Il se leva :

— Eh bien, je vous remercie, sir Henry. Je vous tiendrai au courant des suites de l'enquête.

XIII

On leur servit les canards froids au dîner. Et, après les canards, une crème caramel qui témoignait, selon lady Angkatell, du tact infini dont savait faire preuve Mrs Medway dans les circonstances les plus délicates.

L'art culinaire, leur confia-t-elle, offrait aux âmes bien nées un éventail quasi illimité de recettes susceptibles de souligner l'exquise délicatesse de leurs sentiments :

— Mrs Medway sait que nous n'apprécions que modérément la crème caramel. Il eût été indécent de manger notre gâteau préféré le jour de la mort d'un ami. Mais la crème caramel, ça passe si facilement... ça glisse, si vous voyez ce que je veux dire... et on en laisse toujours un peu dans son assiette.

Elle soupira et déclara qu'elle espérait qu'ils avaient eu raison de laisser Gerda regagner Londres :

— En tout cas, Henry a bien fait de l'accompagner.

Car sir Henry avait tenu à la conduire en voiture jusqu'à Harley Street.

— Elle nous reviendra pour l'enquête, bien évidemment, reprit lady Angkatell en « laissant glisser » sa crème caramel d'un air méditatif. Mais il va de soi qu'elle ait préféré annoncer elle-même la nouvelle aux enfants... Ils auraient pu lire ça dans le journal. Et quand on songe qu'il n'y a qu'une Française dans la maison... Avec ce qu'on sait de leur émotivité... elle aurait pu aller jusqu'à piquer une crise de nerfs. Bref, Henry va régler le problème avec elle. Quant à Gerda, je ne me fais pas vraiment de souci. Elle fera venir quelqu'un de sa famille... des sœurs, peut-être. Gerda est du genre à avoir des sœurs en pagaille, trois ou quatre au bas mot, j'imagine, qui toutes habitent probablement Tunbridge Wells.

— Tu dis vraiment n'importe quoi, Lucy ! s'exclama Midge.

— Bon, à Torquay, si tu préfères, mon chou... Non, non, pas Torquay. Elles auraient au moins soixante-cinq ans, si elles vivaient à Torquay. Eastbourne, peut-être, ou St Leonards.

Lady Angkatell contempla sa dernière cuillerée de crème caramel comme si elle partageait avec elle ses regrets, puis la reposa délicatement sur son assiette.

David, qui n'aimait que les entremets non sucrés, regardait tristement son assiette vide.

Lady Angkatell se leva :

— Je crois que nous allons tous avoir envie de nous mettre au lit de bonne heure. Il s'est passé tant de choses, non ? On ne se rend absolument pas compte, à lire ce genre d'histoires dans les journaux, à quel point ça peut être *éreintant*. Je vous assure, j'ai l'impression d'avoir fait vingt kilomètres au pas de chasseur ! Alors qu'en réalité, nous n'avons fait que rester assis... ce qui est d'ailleurs tout aussi épuisant pour la bonne raison qu'on n'ose pas mettre son nez dans un livre ou dans un journal, de peur d'avoir l'air indifférent. Quoique, après tout, l'éditorial de *l'Observer* aurait à la rigueur encore pu passer... mais *en tout cas* pas *News of the World*. Vous n'êtes pas d'accord avec moi, David ? Il faut toujours savoir ce que pensent les jeunes, si on ne veut pas rester à la traîne.

David répondit d'un ton rogue qu'il ne lisait jamais *News of the World*.

— Moi, toujours, avoua lady Angkatell. Nous faisons semblant de l'acheter pour les domestiques, mais Gudgeon est très compréhensif et ne le prend jamais qu'après le thé. C'est un journal follement instructif, on y trouve tout sur les femmes qui se mettent la tête dans le four à gaz... il y en a un nombre incalculable !

— Que feront-elles à l'avenir, quand les maisons seront équipées en tout électrique ? s'enquit Edward Angkatell avec un petit sourire.

— J'imagine qu'elles seront bien obligées de s'accommoder de la réalité... C'est tellement plus raisonnable.

— Monsieur, intervint David, je ne suis pas d'accord avec vous à propos des maisons « tout électrique » dans l'avenir. Il pourrait y avoir un chauffage communal à partir d'une

chaudière centrale. Les classes laborieuses, tout comme les autres, devront être dispensées de travaux ménagers.

Edward Angkatell s'empressa de dire qu'il craignait de ne pas être à la hauteur du sujet. David esquissa une grimace de mépris.

Gudgeon apporta le plateau du café avec plus de solennité et des mouvements un peu plus lents que d'ordinaire, ainsi qu'il convient en cas de deuil.

— Ah, Gudgeon ! dit lady Angkatell. À propos de ces œufs... je voudrais qu'on y inscrive la date, comme on le fait toujours. Voulez-vous demander à Mrs Medway de s'en charger ?

— Que Madame ne s'inquiète pas, c'est déjà fait. (Il toussota.) Je me suis fait un devoir d'y veiller moi-même.

— Oh, merci, Gudgeon...

Quand il fut sorti, elle murmura :

— Il est vraiment merveilleux. Tous nos domestiques, d'ailleurs, sont merveilleux. Et je les plains d'avoir à supporter ces policiers, ça doit être horrible. À propos, il en reste encore ?

— De quoi ? Des policiers ? demanda Midge.

— Oui. Est-ce qu'on n'en laisse pas toujours un de faction dans le hall ? À moins qu'il ne soit dehors, dans les massifs, occupé à surveiller la porte d'entrée ?

— Pourquoi surveillerait-il la porte d'entrée ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Quoi qu'il en soit, c'est comme ça qu'il en va dans les romans. Et ensuite, quelqu'un d'autre est tué au cours de la nuit.

— Oh, Lucy, je t'en prie ! supplia Midge.

Lady Angkatell la regarda en écarquillant les yeux :

— Désolée, ma chérie. Je suis stupide. Bien sûr, personne d'autre ne peut plus être tué. Gerda est rentrée chez elle et... je veux dire... oh ! Henrietta, mon ange, excuse-moi. Je ne voulais pas dire ça.

Mais Henrietta ne répondit pas. Elle était près de la petite table ronde et regardait les marques de bridge de la veille.

— Pardon, Lucy, s'excusa-t-elle, s'arrachant soudain à sa contemplation. Tu disais ?

— Je parlais des policiers. Je me demandais s'il en restait en plan ?

— Comme des invendus après les soldes de printemps ? Je ne pense pas. Ils sont tous rentrés bien sagement au poste de police, transcrire en langage de policier ce que nous leur avons dit.

— Qu'est-ce que tu regardes, Henrietta ?

— Rien du tout.

Elle se dirigea vers la cheminée.

— À ton avis, qu'est-ce que Veronica Cray va faire ce soir ? demanda-t-elle.

Lady Angkatell eut l'air soudain consterné :

— Mon Dieu ! Tu ne penses pas qu'elle va revenir ici ? Elle doit être au courant, à l'heure qu'il est.

— Oui, répondit Henrietta, songeuse, j'imagine qu'elle est au courant.

— Ce qui me fait penser, poursuivit lady Angkatell, qu'il faut absolument que je téléphone aux Carey. Nous ne pouvons pas les recevoir demain à déjeuner comme s'il ne s'était rien passé.

Elle sortit aussitôt.

David, qui ne pouvait plus voir sa famille en peinture, marmonna qu'il voulait vérifier Dieu sait quoi dans *l'Encyclopaedia Britannica*. La bibliothèque, se disait-il, serait un havre de paix.

Henrietta ouvrit la porte-fenêtre et sortit. Après un moment d'hésitation, Edward la suivit.

Il la trouva fort occupée à regarder en l'air.

— Il fait moins chaud qu'hier soir, non ? dit-elle.

— Oui, il fait même carrément frisquet.

Henrietta contemplait la maison. Elle en examina les fenêtres une à une. Puis elle se tourna et regarda au loin, du côté des bois. Il n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle pouvait avoir en tête.

Il esquaissa un pas en direction de la porte-fenêtre :

— Nous ferions mieux de rentrer. Il fait froid.

Elle secoua la tête :

— Je vais faire un tour. Jusqu'à la piscine.

— Oh, mon chou...

Il la rejoignit précipitamment :

— En ce cas, je t'accompagne.

— Non, merci, Edward, répondit-elle d'un ton aussi coupant que l'air frais de la nuit. J'ai besoin d'être seule avec mon mort.

— Henrietta ! Mon chou... je n'ai rien dit. Mais tu sais très bien à quel point... à quel point je suis désolé...

— Désolé ? Que John Christow soit mort ?

Son ton était toujours aussi tranchant.

— Je veux dire... désolé pour toi, Henrietta. Je sais à quel point ç'a dû être un... un choc effroyable.

— Un choc ? Oh, mais je ne suis pas une mauviette, Edward. Les chocs, je leur résiste. Et toi, quel genre de choc ça t'a fait ? Qu'est-ce que tu as ressenti quand tu l'as vu affalé, là-bas au bout ? Tu as été fou de joie, j'imagine. Tu n'aimais pas John Christow.

— Lui et moi... nous n'avions pas grand-chose en commun, murmura Edward.

— Qu'avec élégance ces choses-là sont dites ! Quelle sobriété dans les termes ! Quelle justesse d'expression ! Tout compte fait, vous aviez au moins une chose en commun. Moi ! Vous m'aimiez tous les deux, n'est-ce pas ? Seulement, on ne peut pas dire que ça vous ait rapprochés... ce serait plutôt le contraire.

La lune sortit à point nommé d'un nuage et Edward, stupéfait, fut soudain à même de contempler le visage qu'Henrietta tournait vers lui. Inconsciemment, il s'était toujours représenté Henrietta comme une projection de l'Henrietta qu'il avait connue à Ainswick. Pour lui, elle n'avait jamais cessé d'être une fille rieuse, une fille aux yeux vifs au fond desquels dansait la flamme d'un féroce appétit de vivre. La femme qu'il avait maintenant devant lui était une étrangère, ses yeux étaient brillants mais froids, et son regard rien moins qu'amical.

Il déclara gravement :

— Henrietta, ma chère Henrietta, crois bien que je... que je compatis de tout cœur à... à ton chagrin, que je mesure l'étendue de la perte que tu...

— Est-ce *vraiment* du chagrin ?

La question le pétrifia. Elle avait semblé la poser non pas à lui, mais à elle-même.

À voix basse, elle poursuivit :

— Si vite... ça peut arriver si vite. Un être est là, qui vit, qui respire, et l'instant d'après... il est mort... il est parti... et rien ne vous reste plus que le vide. Oh, l'atrocité de ce vide ! Et nous, tous autant que nous sommes, nous sommes là à manger de la crème caramel et à prétendre que nous sommes vivants... cependant que John, qui était plus vivant que n'importe lequel d'entre nous, est mort. Je me le répète, ce mot, tu sais, je me le répète sans arrêt. Mort... mort... mort... mort... *mort*. Et ça n'a bientôt plus aucun sens, plus aucun sens du tout. C'est juste un drôle de petit mot, qui sonne comme un ordre idiot qu'on donnerait à son chien. *Mort – mort – mort – mort*. C'est comme un tam-tam, non ? Un tam-tam qui battrait dans la jungle. Mort – mort – mort – mort – mort.

— Henrietta, arrête ! Bon Dieu, arrête !

Elle le regarda avec curiosité :

— Ça t'étonne, ce que je ressens ? Qu'est-ce que tu pensais ? Que je resterais à pleurnicher dans un joli petit mouchoir brodé pendant que tu me tiendrais la main ? Que le tout se résumerait à un grand choc après lequel je commencerais bien vite à me remettre ? Et que tu me réconforterais bien gentiment ? C'est vrai que tu es gentil, Edward. Tu es très gentil, mais tellement pas... tellement pas à la hauteur.

Il eut un mouvement de recul. Son visage se ferma. Et sa voix se fit rauque :

— Oui, ça, je l'ai toujours su.

Farouche, elle poursuivit :

— Qu'est-ce que tu crois que j'ai ressenti tout au long de la soirée, avec John qui est mort et ces gens qui s'en fichaient tous – tous, sauf Gerda et moi ? Avec toi qui pavoisais, David qui ne savait pas où se mettre, Midge dans tous ses états et Lucy, le petit doigt en l'air, qui se félicitait de voir enfin *News of the World* passer rien que pour elle du fantasme à la réalité ! Est-ce que tu ne te rends vraiment pas compte que tout ça a des allures de cauchemar ?

Edward ne répondit pas. Il recula un peu, recula dans l'ombre.

Les yeux rivés aux siens, elle poursuivit :

— Ce soir, rien ne me semble réel... personne n'est réel... personne sauf John.

— Je sais... je n'ai pas grand-chose de réel, répondit Edward d'un ton égal.

— Quelle brute je fais, Edward. Mais je n'y peux rien. Je ne peux pas m'empêcher de trouver inadmissible que John, qui était si vivant, soit mort.

— Et que moi, qui suis à moitié mort, je sois encore vivant ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, Edward.

— Je pense que si, Henrietta. Et je me dis que tu n'as peut-être pas tort.

— Mais ce n'est pas du chagrin, déclara-t-elle, songeuse, en reprenant le fil de ses pensées. Peut-être que je suis incapable d'avoir du chagrin. Peut-être que je n'en aurai jamais. Et pourtant... je voudrais tant pouvoir éprouver du chagrin de la mort de John.

Ce qu'elle disait paraissait ahurissant à Edward. Mais il fut encore plus éberlué quand elle ajouta soudain, du ton le plus terre à terre du monde :

— Il faut que j'aille à la piscine.

Sur quoi, elle disparut à travers les arbres.

Raide comme un piquet, Edward regagna le salon.

Midge le regarda entrer, l'air absent, par la porte-fenêtre. Il avait le teint gris, les lèvres pincées. Il semblait vidé de son sang.

Il n'entendit pas le hoquet d'effroi qu'elle étouffa immédiatement.

Tel un automate, il alla s'asseoir dans un fauteuil. Et, sentant qu'on attendait de lui une explication quelconque, il déclara :

— Il fait froid.

— Tu as très froid, Edward ? Tu veux que nous... tu veux que j'allume du feu ?

— Pardon ?

Midge prit une boîte d'allumettes sur la cheminée, s'agenouilla et craqua une allumette, tout en regardant Edward du coin de l'œil. Il avait manifestement la tête ailleurs.

— Ça fait du bien, un bon feu. Ça réchauffe, hasarda-t-elle.

« Il a l'air gelé, se disait-elle. Il ne peut pourtant pas faire un froid pareil dans le jardin. C'est Henrietta ! Qu'est-ce qu'elle a bien pu lui dire ? »

— Rapproche ton fauteuil, Edward. Viens plus près du feu.

— Pardon ?

— Oh, rien. Je faisais allusion au feu.

Elle lui parlait maintenant comme à un sourd, en élevant la voix et en articulant. Et puis soudain, de façon si soudaine que son cœur chavira de joie, Edward, le vrai Edward refit surface et lui sourit avec douceur :

— Tu me parlais, Midge ? Je suis confus, je n'étais pas vraiment là... Je devais penser à... oh ! je ne sais pas.

— Ce n'est rien. Je parlais du feu.

Les brindilles crépitaient et quelques pommes de pin brûlaient avec une flamme d'une pureté éblouissante.

— C'est un joli feu, admira Edward.

Il approcha des flammes ses longues mains fines, toute tension évanouie.

— On avait toujours des pommes de pin à Ainswick, murmura Midge.

— C'est encore le cas. On en dépose tous les jours un plein panier près de la cheminée.

Edward à Ainswick. Les yeux mi-clos, Midge tenta de se l'imaginer. Il serait dans la bibliothèque, dans l'aile ouest du manoir. Il y avait un magnolia qui bouchait presque entièrement l'une des fenêtres et qui, l'après-midi, laissait filtrer des rais de lumière verts et or. Par l'autre fenêtre, on apercevait la pelouse où le grand hévéa montait la garde, telle une sentinelle avec, à sa droite, le grand hêtre pourpre.

Ah ! Ainswick... Ainswick...

La douceur du courant d'air venant de la fenêtre au magnolia, qui conservait encore, en septembre, de grandes fleurs odorantes d'un jaune qu'on aurait dit de cire, Midge avait l'impression de la humer. Et le parfum âcre des pommes de pin dans le feu. Et le léger relent de moisi du livre que ne manquerait pas de lire Edward, elle en aurait juré. Il serait assis dans son fauteuil de cuir au dossier incurvé, lèverait de temps à

autre les yeux de son livre pour contempler le feu, et, l'espace d'un instant, penserait à Henrietta.

Midge chassa ces pensées.

— Où est Henrietta ? demanda-t-elle.

— Elle est allée au bord de la piscine.

Midge écarquilla les yeux :

— Pourquoi diable ?

La naïveté de Midge parut agacer quelque peu Edward :

— Ma petite Midge, tu avais bien dû apprendre... ou à tout le moins deviner... que... qu'Henrietta était du dernier bien avec Christow.

— Oh, bien sûr, tout le monde savait ça. Mais ce que je ne comprends pas, c'est la nécessité d'aller rêvasser sur les lieux du crime. Ça ne ressemble pas du tout à Henrietta. Elle n'a jamais été du genre à donner dans le mélodrame.

— Qui donc peut se vanter de connaître son prochain ? La règle vaut aussi pour Henrietta.

— Tout de même, Edward ! L'un comme l'autre, nous connaissons Henrietta depuis toujours.

— Oui, mais elle a changé.

— Pas vraiment. D'ailleurs, à mon avis, personne ne change.

— Henrietta a changé.

— Plus que toi ou moi, tu crois ?

— Oh ! moi, je suis resté le même, je ne le sais que trop.

Quant à toi...

Il la regarda soudain avec attention alors qu'elle s'agenouillait près du garde-feu. Il voyait nettement, mais comme de très loin, son menton carré, ses yeux noirs, sa bouche volontaire :

— Ce serait bien que nous nous voyions plus souvent, ma petite Midge.

Elle lui sourit :

— Je sais. Ce n'est pas facile, de nos jours, de garder le contact.

Ils entendirent un bruit au-dehors, et Edward se leva :

— Lucy avait raison, la journée à été fatigante... notre première confrontation avec le meurtre. Je vais aller me coucher. Bonne nuit.

Il avait quitté le salon quand Henrietta entra par la porte-fenêtre.

Midge lui fit face :

— Qu'est-ce que tu as fait à Edward ?

— Edward ? répéta Henrietta, l'air absent, le front plissé comme si elle avait réfléchi tout le long du chemin.

— Oui, Edward. Il avait une mine épouvantable... Il était frigorifié, blanc comme un linge.

— Si tu tiens tant à Edward, pourquoi n'agis-tu pas en conséquence ?

— Que j'agisse en conséquence ? Comment ça ?

— Est-ce que je sais, moi ? Monte sur une chaise et mets-toi à hurler. Donne-toi en spectacle. Tu ne comprends donc pas que c'est la seule solution avec quelqu'un comme Edward ?

— Tu es la seule qui compte pour lui, Henrietta. Il n'a jamais eu d'yeux que pour toi.

— Alors, c'est un parfait imbécile.

Elle jeta un rapide coup d'œil au visage blafard de Midge :

— Je t'ai blessée. Tu m'en vois navrée. Mais ce soir, je déteste Edward.

— Tu le détestes ? Comment peux-tu ?

— Comment je peux ? Si tu savais...

— Si je savais quoi ?

— Il me rappelle trop de choses que je voudrais oublier.

— Quoi, par exemple ?

— Eh bien, Ainswick, pour commencer.

— Ainswick ? Tu veux oublier Ainswick ?

Midge n'en croyait pas ses oreilles.

— Oui, oui, *oui* ! J'y ai été heureuse. Et pour l'instant, je ne supporte pas qu'on me rappelle le bonheur. Tu ne comprends pas ça ? Il fut un temps où nous ne savions pas ce qui nous attendait. On avait confiance, on était convaincus que la vie serait belle ! Il y a des gens qui sont raisonnables... ils ne croient pas au bonheur. Moi, j'y ai cru.

Elle ajouta abruptement :

— Jamais je ne retournerai à Ainswick.

— Je me le demande, murmura lentement Midge.

XIV

Le lundi matin, Midge se réveilla en sursaut.

Égarée, elle resta un moment sous ses couvertures, l'œil confusément braqué sur la porte, s'attendant presque à voir apparaître lady Angkatell. Qu'est-ce que Lucy lui avait donc dit en faisant irruption dans sa chambre, l'autre jour ?

Que le week-end s'annonçait assez compliqué. Qu'elle se faisait un sang d'encre parce que ç'allait être l'horreur et que tout allait mal se passer.

Eh bien, oui, ç'avait été l'horreur et il s'était passé quelque chose d'atroce, quelque chose qui pesait maintenant sur Midge comme un abominable nuage noir. Quelque chose à quoi elle ne voulait pas penser, dont elle ne voulait à aucun prix se souvenir. Quelque chose qui la terrorisait. Quelque chose qui avait à voir avec Edward.

La mémoire lui revint d'un coup. Avec un seul mot affreux, définitif : *Meurtre !*

« Oh, non, se dit Midge, ce n'est pas possible. J'ai dû rêver. John Christow, tué d'un coup de feu et affalé au bord de la piscine... Du sang qui coulait dans de l'eau bleue... comme sur la couverture d'un roman policier. C'est invraisemblable, ça ne tient pas debout. C'est le genre de choses qui n'arrivent jamais qu'aux autres. Oh ! si seulement nous étions à Ainswick ! À Ainswick, ça n'aurait pas pu arriver. »

Le poids du nuage noir descendit, se transporta de son front fiévreux au creux de son estomac, provoquant une vague sensation de nausée.

Ce n'était pas un rêve. C'était un événement réel – un événement tiré de *News of the World* auquel ils étaient tous mêlés, elle aussi bien qu'Edward, Lucy, Henrietta et Henry.

C'était injuste – totalement injuste – dans la mesure où ils n'étaient en rien concernés par le fait que Gerda ait tué son mari.

Midge s'agita, mal à l'aise.

Gerda, si plan-plan, si empotée, si pitoyable... L'associer à un drame, à un acte de violence exacerbée, ça n'avait quand même rien d'évident.

Car enfin, Gerda était bien incapable de tuer *qui que ce soit*.

À nouveau, elle se sentit mal à l'aise. Non, non, ce n'était pas comme ça qu'il fallait raisonner. Qui d'autre *aurait pu* tuer John ? D'ailleurs, Gerda était plantée à deux pas du cadavre, un revolver à la main. Un revolver qu'elle avait pris dans le bureau d'Henry.

Gerda prétendait que John était déjà mort quand elle avait ramassé ce revolver. Mais qu'aurait-elle bien pu raconter d'autre ? Il fallait bien qu'elle dise *quelque chose*, la malheureuse !

C'était bien beau de la part d'Henrietta de défendre Gerda, de soutenir que sa version des faits n'avait rien d'in vraisemblable. Elle n'avait pas pris en compte qu'il n'y avait pas d'alternative possible.

Henrietta s'était conduite de façon bien étrange, hier au soir.

Mais ça, bien évidemment, c'était le contrecoup de la mort de John Christow.

Pauvre Henrietta... elle tenait si fort à John...

Mais, avec le temps, elle finirait bien par se consoler... on se console de tout. Et ensuite, elle épouserait Edward et irait vivre à Ainswick... et Edward serait enfin heureux.

Henrietta avait toujours tendrement aimé Edward. C'était seulement la fougue de John, son tempérament affirmé qui lui avait porté ombrage. Edward paraissait si... si *pâle*, en comparaison.

En descendant prendre son petit déjeuner, Midge fut frappée de voir qu'Edward, libéré du pouvoir dominateur de John Christow, commençait déjà à s'affirmer. Il avait l'air plus sûr de lui, moins hésitant, moins effacé.

Il parlait aimablement avec David, toujours aussi hostile et renfrogné :

— Vous devriez venir plus souvent à Ainswick, David. J'aimerais que vous vous y sentiez chez vous et que vous appreniez à connaître le domaine dans ses moindres recoins.

Ce à quoi David, reprenant de la confiture, répliqua froidement :

— Ces grandes propriétés sont complètement grotesques. On devrait les démembrer.

— J'espère ne jamais voir ça de mon vivant, repartit Edward en souriant. Mes métayers sont très contents de leur sort.

— Ils ont bien tort. Personne ne devrait s'en contenter.

— Si les singes avaient été satisfaits de leur queue..., murmura lady Angkatell, debout à côté de la desserte et qui promenait un œil distrait sur un plat de rognons. C'est un poème que j'ai appris à la maternelle, mais je ne me souviens plus de la suite. Il faut que nous ayons une conversation tous les deux, David, pour que vous me mettiez au courant des idées nouvelles. D'après ce que je crois comprendre, il faut détester tout le monde, mais en même temps prodiguer à tous des soins médicaux gratuits et une instruction supérieure — pauvres chérubins, pauvres enfants sans défense, parqués tous les jours dans des écoles —, faire couler de force, que cela leur plaise ou non, de l'huile de foie de morue — cette chose visqueuse et puante — dans la gorge des bébés...

Lucy, se dit Midge, se conduisait exactement comme à son ordinaire.

Et Gudgeon, qu'elle avait croisé dans le hall, n'avait pas changé lui non plus. La vie au *Vallon* paraissait avoir repris son cours normal. Gerda n'étant plus là, toute cette histoire ne semblait plus qu'un rêve.

On entendit bientôt un crissement de pneus sur le gravier, au pied du perron, et sir Henry descendit de voiture. Il avait dormi à son club et s'était mis en route de bonne heure.

— Eh bien, mon bon, l'interrogea Lucy, tout s'est-il bien passé ?

— Oui. La secrétaire était là — une fille du genre efficace. Elle a tout pris en main. Il y a une sœur, si j'ai bien compris. La secrétaire lui a télégraphié.

— Je vous l'avais bien dit ! triompha lady Angkatell. Elle habite Tunbridge Wells ?

— Bexhill, me semble-t-il, répondit sir Henry, intrigué.

— Ça, par exemple...

Lucy reconsidéra le problème du point de vue de Bexhill :

— Oui, après tout, pourquoi pas ?

Gudgeon s'approcha :

— Que Monsieur me pardonne, mais l'inspecteur Grange a téléphoné à Monsieur. L'enquête aura lieu mercredi à 11 heures.

Sir Henry hocha la tête. Lucy intervint :

— Midge, tu ferais bien de prévenir ton magasin.

Midge se dirigea lentement vers le téléphone.

Sa vie avait toujours été si normale et d'une telle banalité qu'elle ne savait quels mots employer pour expliquer à sa patronne qu'après quatre jours de vacances, elle ne pouvait revenir travailler parce qu'elle était mêlée à une histoire de meurtre.

Ça ne sonnait pas vrai. Elle-même avait déjà du mal à croire que c'était vrai.

Et Mme Alflege n'était de toute façon pas le genre de créature à qui il était facile d'expliquer quelque chose.

Prenant son courage à deux mains, Midge décrocha le combiné.

Ce fut aussi désagréable qu'elle l'avait imaginé. La voix rauque de la venimeuse petite juive lui arriva, rageuse :

— Que dites-vous, Mizz Hardcassel ? Un mort ? Un enterrement ? Comme si vous ne saviez pas que je manque de personnel ? Et vous croyez que je vais gober ce type d'essuzes ? Oh, mais bien sûr, vous prenez du bon temps, je n'en doute pas !

Midge l'interrompit et s'expliqua d'une voix calme et ferme.

— La poleize ? Vous dites la poleize ? hurla presque Mme Alflege. Vous avez affaire à la poleize ?

Midge grinça des dents mais poursuivit ses explications. Bizarre comment cette femme à l'autre bout du fil arrivait à donner un tour aussi sordide à cette histoire. Une vulgaire histoire policière. De quelle alchimie était fait l'être humain !

Edward ouvrit la porte et entra, mais, voyant que Midge téléphonait, il allait se retirer quand celle-ci le retint :

— Reste, Edward. S'il te plaît. Oh, je t'en prie !

Sa présence lui redonnait des forces, lui faisait l'effet d'un contrepoison.

Elle ôta sa main du microphone :

— Pardon ? Oui. Je suis désolée, Madame. Mais après tout, je n'y suis pas pour grand-chose...

L'horrible voix rauque hurlait furieusement :

— Qui zont zes amis que vous zavez ? Quel genre de gens zont-ils pour qu'ils zaient la poleize chez eux et un homme azaziné ? Vous feriez mieux de ne pas revenir du tout ! Je ne veux pas que mon établizement perde za claze !

Midge balbutia encore quelques mots d'excuse passablement anodins, puis, écœurée et tremblante, remit le combiné en place avec un soupir de soulagement.

— C'est l'endroit où je travaille, expliqua-t-elle. Il fallait que je les prévienne que je ne pourrais pas revenir avant jeudi, à cause de l'enquête... et de la police.

— J'espère qu'ils se sont montrés compréhensifs. À quoi ressemble ton magasin de modes ? La directrice est sympathique ? C'est agréable de travailler avec elle ?

— Ce ne sont pas précisément les qualificatifs que j'emploierais... C'est une juive de Whitechapel, aux cheveux teints et à la voix de crécelle.

— Mais, ma chère Midge...

Edward avait l'air si consterné que Midge faillit éclater de rire.

— Ma pauvre petite, tu n'es pas obligée de supporter ce genre de choses. S'il te faut à tout prix un emploi, choisis au moins un environnement harmonieux, des gens qui te plaisent...

Midge le regarda un moment sans répondre.

Comment expliquer quoi que ce soit à quelqu'un comme Edward ? Que connaissait-il du marché du travail, des emplois qu'on peut ou non trouver ?

Et soudain, une vague d'amertume la souleva. Lucy, Henry, Edward, et même Henrietta... ils étaient tous séparés d'elle par un gouffre infranchissable, la ligne de démarcation entre les oisifs et les travailleurs.

Ils n'avaient aucune idée des difficultés qu'il y a à trouver un emploi, et, une fois trouvé, à le garder ! Oh, bien sûr, il aurait été abusif de prétendre qu'elle était contrainte et forcée de gagner sa vie. Lucy et Henry se seraient fait un plaisir de lui

offrir un toit et, dans le même élan de générosité, lui auraient assuré une pension. Edward aussi y aurait volontiers contribué.

Mais quelque chose en Midge se révoltait à l'idée d'une vie d'oisiveté dans le sillage de parents fortunés. Se vautrer à l'occasion dans le luxe de bon ton des Angkatell, c'était divin. Évidemment, elle aurait pu s'y complaire. Mais un solide esprit d'indépendance l'empêchait d'accepter qu'on lui fasse l'aumône d'une pareille existence. Pour la même raison, elle s'était refusée à monter sa propre affaire en empruntant de l'argent à ses proches. Elle connaissait trop bien le piège.

Pas question d'emprunter... pas question de mettre ses relations à contributions. Elle s'était trouvé un travail à quatre livres par semaine, et si Mme Alfregé lui avait accordé cet emploi dans l'espoir qu'elle drainerait vers sa boutique une clientèle « huppée », Mme Alfregé en était pour ses frais. Midge s'était empressée avec la dernière énergie de dissuader ses amis et connaissances de lui apporter leur clientèle.

Elle ne se berçait guère d'illusions sur le travail en général. Certes, elle n'aimait ni la boutique, ni Mme Alfregé, ni la sempiternelle soumission dont il faut faire preuve face aux clientes arrogantes et de mauvaise humeur. Mais, ne possédant aucune qualification bien précise, elle était consciente de ne pouvoir trouver un emploi plus conforme à ses goûts.

Et, ce matin, le fait qu'Edward puisse s'imaginer qu'un large éventail de possibilités lui était offert la mettait hors d'elle. Comment pouvait-il vivre dans un monde à ce point coupé de la réalité ?

Ah ! ils étaient bien Angkatell jusqu'au bout des ongles, tous autant qu'ils étaient ! Tandis qu'elle... elle n'était Angkatell que pour une moitié. Il arrivait même parfois, comme aujourd'hui, qu'elle ne se sente pas Angkatell pour deux sous ! Qu'elle ne soit plus que la fille de son père.

Elle repensa à son père et, comme toujours, ce fut avec un pincement au cœur, un soudain élan d'amour mêlé de remords. Elle le revoyait comme si c'était hier, cet homme vieillissant, aux cheveux gris, au visage fatigué. Un homme qui, tout au long de sa vie, avait lutté pour faire tourner une petite entreprise familiale vouée, malgré tous ses efforts, au déclin. Ce n'était pas

incapacité de sa part... c'était ce qu'il est convenu d'appeler la rançon du progrès.

Chose étrange, ce n'était pas à sa brillante mère – une Angkatell pure souche, elle – mais à son père, si réservé et si las, que Midge était le plus attachée. Autrefois, à chacun de ses retours d'Ainswick – à l'issue de séjours qui représentaient pour elle les plus folles délices –, elle répondait aux questions qu'elle lisait sur le visage fatigué de son père en se jetant à son cou et en s'écriant : « Je suis *heureuse* de me retrouver à la maison... à *la maison*. »

Midge avait treize ans quand sa mère était morte. Elle se rendait parfois compte qu'elle n'en savait guère long sur cette mère. Cette dernière s'était toujours montrée gaie, charmante, un brin distraite. Avait-elle regretté son mariage qui l'avait arrachée au clan des Angkatell ? Midge n'en avait aucune idée. Après la mort de sa femme, son père avait soudain blanchi et il s'était chaque jour un peu plus refermé sur lui-même. Ses derniers barouds d'honneur pour sauver son entreprise s'étaient soldés par autant d'échecs. Et il s'était éteint sans bruit alors que Midge atteignait ses dix-huit ans.

Elle avait alors vécu chez divers Angkatell, accepté des cadeaux des Angkatell, passé de bons moments avec les Angkatell, mais toujours refusé de dépendre financièrement de leur bon vouloir. Elle avait beau les aimer, il lui arrivait, comme aujourd'hui, de se sentir soudain irrémédiablement différente d'eux.

« Ils ne savent rien..., rien de rien ! » pensait-elle avec rancœur.

Edward, sensibilité à fleur de peau comme toujours, l'observait, intrigué. Il s'enquit doucement :

— Je t'ai fait de la peine ? Je t'ai fâchée ? En quoi ?

Lucy en profita pour faire irruption dans la pièce, au beau milieu d'un de ses dialogues avec elle-même :

— ... vous comprenez, tout ça c'est bien gentil, mais allez savoir si elle ne va pas nous préférer au *White Hart* ou vice versa ?

Midge la fixa d'un œil vide, puis se tourna vers Edward.

— Ce n'est pas implorer Edward du regard qui va nous avancer, décréta lady Angkatell. Edward n'a jamais d'avis sur rien. Mais toi, Midge, qui as un tel esprit pratique...

— Je ne sais pas de quoi tu parles, Lucy.

Lucy eut l'air de tomber des nues :

— Mais de l'*enquête*, ma chérie. Gerda va devoir venir y assister. Devrait-elle séjourner ici ? Ou bien alors descendre au *White Hart* ? Ici, ça lui rappellera des choses pénibles, c'est évident... En revanche, au *White Hart*, les foules auront les yeux braqués sur elle, sans compter la horde des journalistes. C'est mercredi, tu sais, à 11 heures... ou bien n'est-ce pas plutôt 11 heures et demie ?

Un sourire lui illumina le visage :

— Je n'ai jamais assisté à une enquête, figure-toi ! J'ai pensé à ma robe grise... avec un chapeau, bien sûr, comme pour l'église... mais définitivement *pas* de gants.

« Vous savez, poursuivit-elle en allant décrocher le téléphone qu'elle contempla gravement, je crois bien que je ne *possède* plus désormais une seule paire de gants... excepté mes gants de jardinage ! Et, cela va de soi, une quantité de gants longs du soir, souvenir du temps des ambassades. Entre nous, c'est plutôt idiot, des gants, vous ne trouvez pas ?

— Ça ne peut guère servir qu'à éviter de laisser des empreintes quand on commet un crime, répondit Edward en souriant.

— Ça, c'est très intéressant que tu dises ça, Edward, très intéressant. Qu'est-ce que je fais avec ça ? demanda Lucy Angkatell en regardant le combiné avec un vague dégoût.

— Tu n'avais pas l'intention d'appeler quelqu'un ?

— Je ne crois pas, répondit-elle en secouant la tête et en remettant le combiné en place avec d'infinies précautions.

Elle regarda tour à tour Edward et Midge :

— Tu devrais faire attention à ne pas tourmenter Midge, Edward. Elle prend beaucoup plus mal que nous toutes ces histoires de morts subites.

— Ma chère Lucy ! s'exclama Edward. Je me faisais seulement du souci à propos de cet endroit où elle travaille. J'ai l'impression que ça ne lui convient pas du tout.

— Edward estime que je devrais avoir une patronne exquise et adorable et qui me trouverait merveilleuse, ironisa Midge.

— Cher Edward ! s'émut Lucy, approbatrice.

Elle sourit à Midge et disparut de nouveau dans un tourbillon.

— C'est sérieux, je t'assure, Midge, insista Edward. Je me fais beaucoup de souci pour toi et...

Midge ne le laissa pas poursuivre :

— Cette mégère me paie quatre livres par semaine. C'est tout ce qui compte.

L'abandonnant à ses états d'âme, elle gagna en coup de vent le jardin.

Sir Henry était perché à sa place habituelle, sur le muret, mais Midge l'évita et se dirigea vers l'allée fleurie.

Sa famille était tout ce qu'il y a de charmante, mais elle n'avait que faire de son charme ce matin.

David Angkatell trônait sur le banc du bout de l'allée.

Mais le charme de David ne sautant pas vraiment aux yeux, Midge cingla dans sa direction, prit possession de la moitié du banc et nota avec un malin plaisir son air consterné.

« Quelle tâche insurmontable, gémit intérieurement David, que de vouloir fuir le monde et ses vanités. »

Il s'était vu chasser de sa chambre par la brutale incursion de femmes de chambre, brandissant balais et chiffons d'un air comminatoire.

Il n'avait pas trouvé dans la bibliothèque (ni dans l'*Encyclopaedia Britannica*) le sanctuaire espéré. Lady Angkatell était entrée et sortie deux fois et lui avait adressé des propos aimables auxquels il lui avait semblé impossible de donner une réponse sensée.

Il était, de guerre lasse, venu sur ce banc ruminer sur son sort. Le malheureux week-end de trois jours, qu'il avait accepté à contrecœur, s'éternisait maintenant sous prétexte de stupides formalités bureaucratiques consécutives à une mort aussi soudaine que violente.

David, que ses goûts inclinaient volontiers vers la contemplation morose d'un passé supposé ou, mieux encore, vers les discussions fiévreuses sur l'avenir de la gauche, n'était

en revanche pas le moins du monde doué pour affronter un présent d'un réalisme aussi sordide. Comme il l'avait dit à lady Angkatell, il ne lisait pas *News of the World*. Seulement voilà, *News of the World* était venu prendre ses quartiers au *Vallon*...

Un meurtre ! David en frissonnait de dégoût. Qu'allaient penser ses amis ? Comment *prendre*, si l'on peut dire, un meurtre ? Quelle attitude adopter ? Ennui ? Réprobation violente ? Léger amusement ?

Fort occupé qu'il était à débattre de ces problèmes, l'arrivée de Midge n'eut rien pour l'enchanter. Il la regarda s'asseoir avec inquiétude.

Il fut plutôt secoué par le regard de défi qu'elle lui jeta en retour. Une fille déplaisante, un zéro pointé du point de vue intellectuel.

— Comment trouvez-vous votre famille ? demanda Midge.

David haussa les épaules :

— La famille est-elle un sujet qui mérite qu'on y réfléchisse ?

— Trouve-t-on jamais un sujet quelconque qui mérite qu'on y réfléchisse ? rétorqua Midge.

Elle, en tout cas, ça ne doit pas lui arriver tous les jours, se dit David qui ajouta, quasi courtois :

— J'étais en train d'analyser mes réactions face au meurtre en général.

— C'est vrai, reconnut bien volontiers Midge, que ce n'est pas banal de se retrouver soudain au beau milieu d'un meurtre.

David soupira :

— C'est assommant. (Voilà, c'était ça, la bonne attitude.) Tous ces clichés qu'on croyait réservés aux romans policiers.

— Vous devez regretter d'être venu ?

David soupira encore une fois :

— Oui ! J'aurais pu aller séjourner chez un ami à Londres. Il tient une librairie de gauche, crut-il bon d'ajouter.

— J'imagine que c'est tout de même plus confortable ici.

— Doit-on vraiment attacher de l'importance à son confort ? demanda David avec mépris.

— Il m'arrive bien souvent d'estimer que rien pour moi n'a plus d'importance au monde, répliqua Midge.

— Point de vue éminemment bourgeois. Si vous étiez un travailleur...

Midge l'interrompt :

— Mais je *suis* un travailleur. C'est bien pourquoi le confort me paraît si plein d'attraits. Un bon lit douillet, des oreillers de plume, le thé du matin déposé doucement près du lit... une baignoire en porcelaine avec un déluge d'eau chaude et de délicieux sels de bain. Un fauteuil dans lequel on peut réellement s'en-fon-cer...

Midge s'arrêta dans son énumération.

— Les travailleurs, revendiqua David, devraient pouvoir jouir de tout ça.

Il n'en éprouvait pas moins quelques doutes quant au thé du matin doucement déposé près du lit, qui lui semblait d'un sybaritisme peu compatible avec un monde où s'illustreraient l'ordre et la méthode.

— Là, je ne saurais trop vous approuver, fit Midge, enthousiasmée.

XV

Hercule Poirot sirotait la tasse de chocolat qu'il aimait à s'accorder en milieu de matinée quand la sonnerie du téléphone l'interrompit. Il se leva pour aller décrocher :

— Allô ?

— Monsieur Poirot ?

— Lady Angkatell ?

— Que c'est gentil à vous de reconnaître ma voix ! Je vous dérange ?

— Mais pas le moins du monde, répondit Poirot qui avait horreur du téléphone, et plus encore horreur de parler *anglais* au téléphone. J'espère que vous ne vous ressentez pas trop des pénibles événements d'hier ?

— Alors là, absolument pas. Que ç'ait été pénible, comme vous dites, je l'admets bien volontiers... mais il s'opère chez les êtres une sorte de *détachement*. Je vous appelais pour savoir s'il ne vous serait pas possible de venir... J'abuse de votre gentillesse, je sais, mais je suis affreusement bouleversée.

— Mais sans le moindre problème, lady Angkatell. Vous voulez dire... à l'instant ?

— Ma foi, oui, à l'instant, en effet. Le plus vite que vous pourrez. C'est tellement gentil à vous !

— Je vous en prie. Je couperai par les bois, si vous le permettez ?

— Oh, bien sûr ! Coupez... coupez au plus court. Merci infiniment, cher Monsieur Poirot.

N'ayant pris que le temps d'ôter quelques grains de poussière du revers de son veston et d'enfiler un léger pardessus, Poirot traversa les bois à vive allure. La piscine était déserte. Leur travail terminé, les policiers étaient partis, et l'endroit, qui baignait dans une brumeuse lumière automnale, respirait la paix et l'innocence.

Poirot coula un rapide coup d'œil dans le pavillon. L'étole de renard argenté n'était plus là, mais les six boîtes d'allumettes étaient restées sur la table près du canapé. Ces boîtes l'intriguèrent plus que jamais.

— On ne garde pas des allumettes dans un endroit pareil... aussi humide. Une boîte à la rigueur, histoire d'en avoir sous la main, mais pas six...

Il regarda, sourcils froncés, la table de métal peint. Le plateau et les verres avaient été emportés. Quelqu'un avait griffonné au crayon sur la table une ébauche d'arbre cauchemardesque — ce qui chagrina fort Hercule Poirot. Cela offensait son goût de l'ordre.

Il claqua la langue, secoua la tête et reprit en toute hâte le chemin de la maison en se demandant toujours ce qui lui valait cette convocation d'urgence.

Lady Angkatell, qui l'attendait sur le seuil de la porte-fenêtre, fondit sur lui et le propulsa au milieu du salon.

— C'est si gentil à vous d'être venu, Monsieur Poirot ! fit-elle en lui serrant chaleureusement la main.

— Tout à votre service, très chère Madame.

Lady Angkatell fit virevolter ses mains dans une gestuelle aussi floue qu'éloquente. Les plus beaux yeux du monde s'ouvrirent tout grands :

— Voyez-vous, la vie est si difficile ! Cet inspecteur est en train d'interviewer — non, d'interroger... de recueillir le témoignage... comment appellent-ils ça ? —, enfin, bref, de parler avec *Gudgeon*. Et, à l'heure qu'il est, il faut bien reconnaître que notre sort à tous, ici, est entre les mains de Gudgeon et que nous éprouvons à son égard la plus vive compassion. Car enfin, c'est affreux pour lui d'être interrogé par la police... même s'il s'agit de l'inspecteur Grange, que je trouve gentil comme tout et qui est probablement bon père de famille... des garçons, je parie, qu'il aide le soir avec leur Meccano... et une femme qui lui fait un petit intérieur briqué comme un sou neuf quoi qu'un peu surencombré, peut-être...

Les yeux écarquillés, Poirot écouta lady Angkatell développer à son intention l'histoire imaginaire de la vie familiale de l'inspecteur Grange.

— La façon dont pendouillent les pointes de sa moustache, poursuivit-elle, m'incite à penser qu'une maison trop immaculée peut parfois avoir des effets déprimants... comme le savon sur les joues des infirmières. Quel *brillant* ! Mais ça, c'est surtout à la campagne, où l'on est toujours un peu arriéré, parce que dans les dispensaires de Londres, elles auraient plutôt tendance à accumuler les couches de poudre et à se tartiner les lèvres d'un rouge vraiment *sanguinolent* !... Mais ce que je disais, monsieur Poirot, c'est qu'il faudra absolument que vous veniez faire un déjeuner *convenable* quand nous en aurons fini avec les tenants et aboutissants de cette histoire grotesque.

— C'est fort aimable à vous.

— Personnellement, la police ne me dérange pas, reprit lady Angkatell. Je trouve d'ailleurs tout ça très intéressant. « N'hésitez pas à faire appel à moi », ai-je dit à l'inspecteur Grange. Il semble du genre ahuri mais méthodique.

« Le mobile a l'air de tellement compter aux yeux de la police ! poursuivit-elle. Nous parlions à l'instant d'infirmières et je me suis laissé dire que John Christow avait été du dernier bien avec une des siennes – une rousse au nez en trompette – qui était la séduction même. Mais ça ne date évidemment pas d'hier, et ça n'intéressera sans doute pas la police. On ne se rend pas compte de ce que cette pauvre Gerda a dû supporter. Elle, c'est le genre confiant – vous n'êtes pas de mon avis ? – et qui gobe ce qu'on veut bien lui raconter. Quand on n'a pas inventé la poudre, c'est la meilleure ligne de conduite.

Sans crier gare, lady Angkatell fit soudain voler la porte du bureau sur ses gonds et poussa Poirot à l'intérieur en clamant à voix haute et claire : « Voici M. Poirot. » Sur quoi, elle referma la porte et s'en fut. L'inspecteur Grange et Gudgeon étaient assis près du bureau. Un jeune homme prenait des notes dans un coin. Gudgeon se leva avec déférence.

Poirot se confondit en excuses :

— Je me retire immédiatement. Croyez-moi, l'idée ne me serait jamais venue que lady Angkatell...

— Je m'en doute, allez ! Je m'en doute...

La moustache de Grange semblait encore plus pessimiste que d'habitude.

« Peut-être, se dit Poirot, obnubilé par le portrait que venait de lui brosser lady Angkatell, sa femme a-t-elle forcé sur la poudre à récurer, à moins qu'elle n'ait acheté une table en cuivre de Bénarès et que le brave inspecteur n'ait plus la place de circuler. »

Il chassa ces pensées avec irritation. Le petit intérieur briqué comme un sou neuf bien qu'un peu surencombré de l'inspecteur Grange, sa femme, ses fils et leur passion pour le Meccano n'étaient qu'élucubrations de l'imagination trop fertile de lady Angkatell.

Mais l'apparence de réalité bien tangible que parvenaient à prendre lesdites élucubrations le fit néanmoins rester pantois. C'était de la belle ouvrage !

— Asseyez-vous, Monsieur Poirot, dit Grange. J'en ai presque terminé et il y a ensuite quelque chose qu'il faut que je vous demande.

Il s'en revint à Gudgeon, qui se rassit avec déférence tout en protestant qu'il n'en ferait rien et présenta à l'inspecteur un visage inexpressif.

— Et vous ne vous souvenez de rien d'autre ?

— Non, Monsieur. Tout, Monsieur, s'est passé comme d'habitude. Nous n'avons eu à déplorer aucun incident déplaisant d'aucune sorte.

— Cette espèce de cape de fourrure qui était là-bas, dans le pavillon près de la piscine... à laquelle de ces dames appartient-elle ?

— Feriez-vous allusion, Monsieur, à l'étole de renard argenté ? Je l'ai remarquée hier, quand je suis allé chercher les verres. Tout ce que je puis dire est qu'elle n'appartient à personne de la maison, Monsieur.

— À qui est-elle, alors ?

— Il n'est pas impossible, Monsieur, qu'elle appartienne à miss Cray. Miss Veronica Cray, l'actrice de cinéma. Elle portait quelque chose de ce genre.

— Quand ça ?

— Quand elle est venue, avant-hier soir, Monsieur.

— Vous ne m'aviez pas dit qu'elle figurait parmi les invités.

— Elle ne comptait pas parmi les invités, monsieur. Miss Cray habite le *Colombier*... le... euh... cottage, là-haut, et elle était venue emprunter des allumettes après le dîner parce qu'elle n'en avait plus.

— En a-t-elle emporté six boîtes ? demanda Poirot.

Gudgeon se tourna vers lui :

— C'est exact, Monsieur. Après s'être assuré que nous ne risquions pas d'en manquer à notre tour, Madame a insisté pour que miss Cray en emporte une demi-douzaine.

— Qu'elle a laissées dans le pavillon, souligna Poirot.

— Oui, Monsieur. Je les y ai remarquées hier matin.

— Pas grand-chose ne lui échappe, fit observer Poirot tandis que le maître d'hôtel se retirait en fermant la porte sans bruit mais avec toutes les marques de déférence requises.

L'inspecteur Grange se contenta de pester contre la satanée engeance que représentaient les domestiques en règle générale.

— Bah ! reprit-il en retrouvant un peu de bonne humeur, nous nous rabattons sur la fille de cuisine. Les filles de cuisine, ça parle... ce n'est pas comme ces maîtres d'hôtel qui la ramènent.

« J'ai chargé un de mes hommes d'enquêter à Harley Street, poursuivit-il. Et j'y ferai moi-même un tour en fin d'après-midi. Bien le diable si on n'y dénicherait pas quelque chose. Ce n'est pas pour dire, mais la femme de Christow a dû en avaler, des couleuvres. Ces médecins mondains et leurs patientes... vous n'avez pas idée ! Et, d'après lady Angkatell, il semble qu'il ait eu des problèmes avec une infirmière de son hôpital. Il va de soi qu'elle est restée très vague sur la question.

— Mettons-nous à sa place, sourit Poirot.

Une image habilement suggérée... John Christow et ses affaires de cœur avec des infirmières... les occasions qui s'offrent à un médecin... autant d'explications de la jalousie de Gerda et qui allaient la pousser à commettre son geste fatidique.

Oui, une image bien faite pour détourner l'attention sur Harley Street – loin du *Vallon* –, pour faire oublier le moment où Henrietta Savernake était allée d'un pas décidé ôter le revolver des mains d'une Gerda Christow qui n'en demandait

pas tant... Et pour faire oublier plus encore cet autre moment où John Christow, mourant, avait dit : « Henrietta ».

Ouvrant soudain les yeux qu'il avait depuis un moment gardés mi-clos, Poirot demanda avec une irrésistible curiosité :

— Vos gamins jouent au Meccano ?

— Hein ? Quoi ?

L'inspecteur Grange s'arracha à la rêverie qu'il poursuivait pour son propre compte :

— Pourquoi diable... ? En fait, ils sont encore un peu jeunes... mais je pensais en offrir un à Teddy pour Noël. Pourquoi me demandez-vous ça ?

Poirot secoua la tête.

Ce qui rendait lady Angkatell redoutable, se disait-il, c'était que ses intuitions, ses inventions folles, débouchaient souvent sur du concret. D'un mot en l'air (mais était-il si en l'air que ça ?), elle suscitait en vous une image... Or, si la moitié de l'image en question correspondait à la réalité, à quoi se raccrocher pour ne pas se laisser aller à admettre la réalité de l'image dans son entier ?

L'inspecteur Grange avait repris la parole :

— Il y a un point que je voudrais vous soumettre, Monsieur Poirot. Cette miss Cray, cette actrice... elle se traîne jusqu'ici pour emprunter des allumettes. Si elle n'en avait plus, pourquoi n'est-elle pas allée chez vous, qui êtes à deux pas ? Pourquoi faire près d'un kilomètre ?

Hercule Poirot haussa les épaules :

— Il peut y avoir à ça des tas de raisons. Des raisons de snobisme, par exemple. Ma maison est minuscule, elle ne paie pas de mine. Je ne viens ici qu'en week-end. Tandis que sir Henry et lady Angkatell sont des personnages importants. Ils vivent ici. Ils font, comme on dit, partie du décor. Miss Veronica Cray peut avoir eu envie de faire leur connaissance... et c'était après tout un moyen comme un autre.

L'inspecteur Grange se leva :

— Oui, ça n'a évidemment rien d'impossible, mais ce n'est pas une raison pour négliger une piste éventuelle. En attendant, je suis quand même persuadé que tout va aller comme sur des roulettes. Sir Henry a reconnu le revolver, qui vient de sa

collection. En fait, ils s'étaient exercés à tirer l'après-midi précédent. Mrs Christow n'avait plus qu'à aller dans le bureau et à le prendre là où elle avait vu sir Henry le ranger avec les munitions. On ne peut pas faire plus simple.

— Oui, murmura Poirot. Il semble qu'on ne puisse pas faire plus simple.

C'est bien ainsi, se disait-il, qu'une femme comme Gerda Christow commettrait un crime. Sans fioritures ni complications, uniquement poussée par le trop-plein de rancœur qui peut transformer en furie une créature un peu falote mais profondément aimante.

Et pourtant, il n'était pas vraisemblable... il n'était *absolument* pas vraisemblable que l'instinct de conservation lui ait à ce point fait défaut. À moins qu'elle n'ait agi en aveugle... dans cet état second où l'esprit est tout entier embrumé, où la raison est mise au rancart ?

Il se rappelait son air égaré, son visage sans expression.

Il ne savait pas... il ne savait tout bonnement pas.

Mais il avait le sentiment qu'il aurait dû savoir.

XVI

Gerda Christow ôta sa robe noire et la laissa tomber sur une chaise.

Elle faisait pitié, avec son regard égaré.

— Je ne sais pas... je ne sais vraiment pas. Plus rien n'a d'importance.

— Je comprends ça, mon chou, je comprends très bien.

Mrs Patterson était gentille, mais ferme. Elle savait exactement comment traiter les gens qui venaient de subir un deuil. « Elsie est *merveilleuse* quand tout va mal », disait-on d'elle dans sa famille.

Pour l'heure, c'était dans la chambre à coucher de sa sœur Gerda, à Harley Street, qu'elle se montrait merveilleuse. Elsie Patterson était grande, maigre et énergique. Elle considérait Gerda avec un mélange de compassion et d'exaspération.

Pauvre Gerda chérie... C'était tragique pour elle de perdre son mari dans des conditions aussi épouvantables. Encore qu'au fond, même maintenant, elle ne semblait toujours pas mesurer les... eh bien, oui, les *implications* de tout ça. C'est vrai que Gerda n'avait jamais été une rapide. Et puis il y avait l'émotion, le choc, dont il fallait tenir compte.

— À ta place, décréta Mrs Patterson, je prendrais celui en marocain noir à douze guinées.

Le problème, avec Gerda, c'est qu'il fallait toujours tout décider à sa place.

Gerda restait immobile, le front plissé. Elle hésitait :

— Je ne suis pas sûre que John ait été partisan du deuil. Il me semble l'avoir entendu dire un jour qu'il était contre.

« John, pensa-t-elle. Si seulement John était là pour me dire ce que je dois faire ! »

Mais John ne serait plus jamais là. Plus jamais... jamais... jamais.

Le gigot qui refroidissait sur la table... la sauce qui se figeait... la porte du cabinet de consultation qui claquait... John qui grimpait l'escalier quatre à quatre, toujours pressé, si plein de fougue, si plein de vie...

Si plein de vie.

Affalé sur le dos près de la piscine... et ce sang qui, goutte à goutte, tombait de la margelle... et puis le contact du revolver dans sa main...

Un cauchemar, un mauvais rêve dont elle allait bientôt émerger pour découvrir que rien de tout cela n'était vrai.

La voix tranchante de sa sœur pénétra ses pensées nébuleuses :

— Il *faut* que tu portes du noir à l'enquête. Ça aurait l'air ahurissant que tu y arrives en bleu vif.

— Cette horrible enquête ! gémit Gerda en fermant les yeux à demi.

— Ça va être atroce pour toi, ma chérie, s'empressa d'acquiescer Elsie Patterson. Mais dès que ce sera terminé, tu viendras droit chez nous et je te promets que tu seras entourée.

Les pensées de Gerda Christow ne se firent pas moins nébuleuses pour autant. Terrifiée, au bord de la panique, elle balbutia :

— Que vais-je devenir sans John ?

À ça, Elsie Patterson savait pouvoir opposer la réponse bateau :

— Tu as tes enfants. Tu vas devoir vivre *pour eux*.

Zena sanglotant et se jetant sur son lit en criant : « Mon papa est mort ! » Terry, pâle, interrogateur, l'œil sec.

Un accident avec un revolver, c'est ce qu'elle leur avait raconté. Pauvre papa, il avait eu un accident...

Beryl Collins (c'était si prévenant de sa part) avait confisqué les journaux du matin pour que les enfants ne les voient pas. Elle avait également chapitré les domestiques. Beryl avait vraiment été un ange et pensé à tout.

Terence s'approchant de sa mère dans la pénombre du salon, les lèvres serrées, le teint d'une étrange pâleur, presque vert :

— Pourquoi est-ce qu'on a tué papa ?

— Ça a été un accident, mon chéri. Je... je suis incapable d'en parler.

— Ça n'était pas un accident. Pourquoi vous ne dites pas la vérité ? Papa a été tué. C'était un meurtre. C'est dans le journal.

— Terry, où as-tu trouvé un journal ? J'avais dit à miss Collins...

Il avait hoché la tête — des petits hochements de tête répétés, comme en ont souvent les vieillards :

— Je suis sorti en acheter un, tiens ! Je savais que j'y trouverais des choses que vous ne vouliez pas nous dire, sans ça, pourquoi miss Collins les aurait cachés ?

Ça n'avait jamais servi à rien de mentir à Terence. Il avait toujours réussi à satisfaire son étrange curiosité scientifique.

— Pourquoi est-ce qu'on l'a tué, maman ?

Elle avait perdu son sang-froid, frisé l'hystérie :

— Ne me pose pas de questions... Ne me parle pas de ça... Je ne peux pas en parler... c'est trop affreux.

— Mais ils vont le découvrir, n'est-ce pas ? Je veux dire, il faut qu'ils le découvrent. C'est indispensable.

Si raisonnable, si détaché ! Gerda avait envie de hurler, de rire et de pleurer. « Il n'a pas de chagrin, pensait-elle... Il est incapable d'avoir du chagrin... Il ne sait que poser des questions. Il n'a même pas pleuré ! »

Terence s'était écarté, pauvre petit garçon solitaire au visage fermé, bien décidé à fuir les attentions de sa tante Elsie. Il s'était toujours senti seul, mais jusqu'à présent, ça n'avait pas eu d'importance. Aujourd'hui, pensait-il, c'était différent. Si seulement quelqu'un avait pu répondre à ses questions de façon raisonnable et sensée...

Demain, mardi, il allait fabriquer de la nitroglycérine avec Nicholson Minor. Il avait attendu ce jour avec fièvre.

Mais la fièvre l'avait quitté. Qu'il fabrique un jour ou non de la nitroglycérine, ça lui était bien égal.

Terence se sentait presque choqué par sa propre attitude. Faire si peu de cas d'une expérience scientifique... Seulement voilà : quand le père d'un garçon a été assassiné... « Moi, mon père... il a été assassiné », remâcha-t-il.

Et quelque chose au fond de lui germa... prit racine... grandit – une sourde colère.

Beryl Collins frappa à la porte de la chambre de Gerda et entra, pâle, calme, efficace.

— L'inspecteur Grange est là, annonça-t-elle. Et comme Gerda poussait un petit cri et la regardait d'un air pitoyable, elle poursuivit très vite :

— Il affirme qu'il n'a aucune raison de vous importuner. Il vous dira juste un petit mot avant de partir, mais comme il n'a à part ça que quelques questions de routine à poser à propos de la clientèle du Dr Christow, je suis à même de lui fournir tous les renseignements qu'il pourra souhaiter.

— Oh, merci, Collie.

Beryl sortit prestement et Gerda poussa un soupir de soulagement :

— Collie est d'un tel secours... Et elle a un tel sens pratique.

— Loin de moi l'idée d'en disconvenir, reconnut Mrs Patterson. C'est certainement une excellente secrétaire. Un vrai laideron, la pauvre fille, non ? Enfin, j'ai toujours estimé que ça n'en valait que mieux. Surtout avec un homme aussi séduisant que John.

Gerda fut aussitôt tout feu tout flamme :

— Qu'est-ce que tu veux dire, Elsie ? John n'aurait jamais... il n'a jamais... tu parles comme si John avait été du genre à flirter ou à faire des horreurs avec sa secrétaire si elle avait été jolie. John n'était pas du tout comme ça.

— Bien sûr que non, mon chou. N'empêche qu'on sait comment sont les hommes.

Dans le cabinet de consultation, l'inspecteur Grange affrontait le regard belliqueux de Beryl Collins. Belliqueux, il n'y avait pas d'autre mot. Et il l'avait remarqué tout de suite. Mais c'était peut-être chez elle une seconde nature ?

« Une mochetée, jugea-t-il. Rien entre elle et le docteur, j'en mettrais ma tête à couper. Encore que, de son côté, elle ait pu avoir un faible pour lui. Ce sont des choses qui arrivent. »

Que ça puisse arriver, d'accord, mais pas cette fois-ci, conclut-il un quart d'heure plus tard en se laissant aller contre le dossier de son fauteuil. Les réponses de Beryl Collins à ses

questions avaient été des modèles de clarté. Elle avait la répartie prompte et, à l'évidence, connaissait sur le bout des doigts tout ce qui se rapportait à la clientèle du Dr Christow. Il changea son fusil d'épaule et entreprit de vérifier avec tact la nature des relations entre John Christow et sa femme.

À en croire Beryl, ils étaient en excellents termes.

— Ils se querellaient bien de temps en temps, comme la plupart des couples ? suggéra l'inspecteur sur le ton de la confiance.

— Je ne me souviens d'aucune dispute. Mrs Christow ne jurait que par son mari... Elle était à plat ventre devant lui.

Un léger mépris avait percé dans sa voix.

« Une féministe, notre infirmière », se dit l'inspecteur.

Tout haut, il demanda :

— Elle ne lui tenait pas parfois la dragée haute ?

— Non. Tout tournait toujours autour du Dr Christow.

— Le nombril du monde. Un tyran, hein ?

Beryl réfléchit :

— Non, je n'irai pas jusque-là. Nombril du monde me semble plus adéquat. Il trouvait naturel que Mrs Christow adopte ses vues sur tout.

— A-t-il eu des problèmes avec certaines de ses patientes ? N'ayez pas peur d'être franche, Miss Collins. On sait bien que les médecins ont souvent des difficultés de ce côté-là.

— Oh, vous voulez parler de ça ! s'exclama miss Collins avec dédain. Le Dr Christow était parfaitement paré pour faire face à ce genre de pépins. Il avait la manière, avec les clientes. C'était vraiment un merveilleux médecin, ajouta-t-elle.

Ç'avait été dit avec admiration, mais presque à contrecœur.

— Avait-il des relations suivies avec une femme ? Ne cherchez pas à protéger qui que ce soit, miss Collins. Il est très important que nous le sachions.

— Oui, je comprends très bien. Mais non, pas à ma connaissance.

« Un peu trop rapide, se dit-il. Elle ne sait rien, mais elle a peut-être des soupçons. »

— Et pour ce qui est de miss Henrietta Savernake ? demanda-t-il d'un ton bourru.

Beryl pinça les lèvres. Puis :

— C'était une amie intime de la famille.

— Pas de... disputes entre le docteur et Mrs Christow à son sujet ?

— Bien évidemment pas.

La réponse était catégorique. (Trop catégorique ?)

L'inspecteur changea de sujet :

— Et Veronica Cray ?

— Veronica Cray ?

La voix de Beryl n'exprimait qu'un sincère étonnement.

— C'était une amie du Dr Christow, non ?

— Je n'ai jamais entendu parler d'elle. Pourtant, ce *nom* me dit quelque chose...

— L'actrice de cinéma.

Le visage de Beryl s'éclaira :

— Bien sûr ! Je me disais aussi... Mais j'ignorais que le Dr Christow la connaissait.

Elle paraissait si sûre de son fait que l'inspecteur n'insista pas. Il poursuivit par des questions concernant l'attitude du Dr Christow le samedi précédent. Et là, pour la première fois, Beryl perdit de sa belle assurance :

— Il ne s'est pas conduit tout à fait comme d'habitude.

— En quoi s'est-il montré différent ?

— Il m'a paru distrait. Il s'est écoulé pas mal de temps avant qu'il ne fasse entrer sa dernière patiente – alors qu'il était d'ordinaire pressé d'en finir quand il partait en week-end. Je me suis dit... oui, c'est bien ça, je me suis dit que quelque chose le préoccupait.

Mais elle ne put préciser sa pensée.

L'inspecteur Grange n'était pas très satisfait de son interrogatoire. Il n'entrevoyait toujours pas de mobile... et il fallait un mobile avant de pouvoir présenter l'affaire devant le ministère public.

Son intime conviction, c'était que Gerda Christow avait tué son mari. Et il soupçonnait la jalousie d'être le mobile du crime... Mais il n'avait rien trouvé jusqu'à présent qui lui permette d'aller de l'avant. Le sergent Combes avait cuisiné les femmes de chambre, mais elles racontaient toutes la même

histoire : Mrs Christow vénérât jusqu'au sol que foulait son mari.

Quoi qu'il ait pu se passer, se répétait-il, ça n'avait pu se passer qu'au *Vallon*. Et chaque fois qu'il pensait au *Vallon*, l'inspecteur éprouvait un sentiment de malaise. Drôles de gens que ces gens-là !

Le téléphone sonna et miss Collins décrocha.

— C'est pour vous, inspecteur, déclara-t-elle en lui passant le combiné.

— Allô, Grange à l'appareil... Quoi ?

Frappée par son changement d'intonation, Beryl le regarda avec curiosité, mais son visage de bois était aussi impassible que d'habitude. Il grommelait, il écoutait...

— Oui... oui, ça, j'ai compris. C'est sûr à cent pour cent ? Pas de marge d'erreur ? Oui... oui... oui, j'arrive. J'ai presque terminé ici. Oui.

Il raccrocha et resta un instant immobile. Beryl le dévorait des yeux.

Il finit par se ressaisir et par demander d'une voix toute différente :

— Vous n'auriez pas, par hasard, une idée personnelle sur la question, miss Collins ?

— Vous voulez dire...

— Je veux dire une idée de la personne qui a pu tuer le Dr Christow ?

— Absolument aucune, inspecteur.

— Lorsqu'on a découvert le cadavre, fit lentement Grange, Mrs Christow était debout à côté de lui, revolver à la main...

Il avait sciemment laissé sa phrase en suspens.

L'infirmière réagit aussitôt. Froide, sans passion, impartiale :

— Si vous croyez que Mrs Christow a assassiné son mari, moi, j'ai en revanche la conviction que vous vous trompez. Mrs Christow est incapable de violence. Elle est douce, elle est soumise et elle était entièrement sous la coupe du docteur. Qu'on puisse, quelles que soient les apparences, imaginer un instant qu'elle l'ait tué me paraît d'une totale absurdité.

— Si ce n'est pas elle, alors, qui ? répliqua vertement l'inspecteur.

— Je n'en ai pas la moindre idée...

Comme l'inspecteur se dirigeait vers la porte, Beryl lui demanda :

— Vous voulez voir Mrs Christow avant de partir ?

— Non... ou plutôt si, ça vaudra mieux.

Beryl était de plus en plus intriguée. Ce n'était pas le même homme qui l'avait interrogée avant que le téléphone sonne. Qu'avait-il appris qui ait à ce point changé sa façon d'être ?

Gerda se montra nerveuse en entrant dans le bureau. Elle avait l'air abrutie de douleur, égarée. Sa voix tremblait :

— En avez-vous appris beaucoup plus sur la personne qui a tué John ?

— Pas encore, Mrs Christow.

— C'est invraisemblable... tellement invraisemblable...

— Mais c'est un fait, Mrs Christow.

Elle hocha la tête, les yeux baissés, les doigts crispés sur son mouchoir qui n'était plus qu'une petite boule.

— Votre mari avait des ennemis, Mrs Christow ? demanda doucement l'inspecteur.

— John ? Oh, non. Il était merveilleux. Tout le monde l'adorait.

— Vous ne connaissez personne qui aurait pu avoir des griefs contre lui ou... ou contre vous ?

— Contre moi ? s'exclama-t-elle, stupéfaite. Oh, non, inspecteur.

L'inspecteur Grange soupira. Puis :

— Que savez-vous de Veronica Cray ?

— Veronica Cray ? Oh, vous voulez parler de la créature qui est venue ce soir-là emprunter des allumettes ?

— Oui, celle-là même. Vous la connaissiez ?

Gerda secoua la tête :

— Je ne l'avais jamais vue. John l'avait connue il y a de ça des années... C'est du moins ce qu'elle a dit.

— Elle aurait pu avoir une dent contre lui sans que vous le sachiez ?

— Personne n'aurait pu en vouloir à John, protesta-t-elle avec dignité. Il était le meilleur et le plus désintéressé des hommes... Oh ! et le plus noble aussi.

— Hum, fit l'inspecteur. Oui. Je vois. Eh bien, au revoir, Mrs Christow. C'est bien convenu pour l'enquête ? Mercredi, 11 heures, à Market Depleach. Ce sera sans histoire, ne vous inquiétez pas, et il y aura vraisemblablement ajournement à huitaine pour complément d'information.

— Oui, je comprends. Je vous remercie.

Elle resta plantée sur le seuil à le regarder partir d'un œil exorbité. Et il se prit à douter que, même maintenant, elle ait compris qu'elle était le principal suspect.

Il héla un taxi – dépense justifiée vu l'information qu'on lui avait donnée au téléphone. Quant à savoir où cette information le conduirait, il l'ignorait. À première vue, ça semblait ne pas tenir debout. C'était du délire, ça n'avait aucun sens. Et pourtant, un sens – même s'il nageait pour le moment en plein brouillard –, il allait quand même bien falloir qu'il se débrouille pour que ça en ait un.

Le moins qu'il puisse se dire en guise de conclusion, c'est que l'affaire n'était pas aussi simple qu'il l'avait imaginé jusque-là.

XVII

Sir Henry regarda l'inspecteur Grange avec stupéfaction.

— Je ne suis pas sûr de vous suivre, inspecteur, déclara-t-il lentement.

— Ce n'est pas compliqué, sir Henry. Je vous demande simplement de vérifier votre collection d'armes à feu. J'imagine que vous en avez un catalogue, avec un index ?

— Naturellement. Mais j'ai déjà identifié ce revolver comme en faisant partie.

— Ce n'est pas aussi simple, sir Henry.

L'inspecteur Grange s'interrompit un instant. D'instinct, il répugnait toujours à livrer des informations, mais dans ce cas particulier, il avait la main forcée. Sir Henry était un personnage important. Il accèderait sans aucun doute à sa demande, mais à condition d'en comprendre la raison. L'inspecteur décida qu'il devait la lui fournir.

— Le Dr Christow n'a pas été tué avec le revolver que vous avez identifié ce matin, déclara-t-il le plus posément du monde.

Les sourcils de sir Henry grimpèrent quelque peu :

— Ahurissant !

Grange se sentit soulagé d'un poids. Ahurissant, c'était le mot qui lui était également venu à l'esprit. Il était reconnaissant à sir Henry de l'avoir prononcé, et plus encore de ne pas l'avoir agrémenté de commentaires. On ne pouvait pas aller plus loin pour l'instant. C'était ahurissant et par-dessus le marché, ça n'avait tout bonnement aucun sens.

— Avez-vous des raisons de penser que l'arme qui a servi à tirer le coup fatal provient de ma collection ? demanda sir Henry.

— Aucune. Tout au plus dois-je m'assurer qu'elle n'en fait pas partie.

Sir Henry hocha la tête :

— Je comprends votre point de vue. Bon, au travail. Cela va prendre un certain temps.

Il ouvrit un tiroir et en sortit un répertoire relié de cuir.

— Cela va prendre un certain temps, répéta-t-il en l'ouvrant.

Frappé par son intonation, Grange lui décocha un regard acéré. Sir Henry s'était voûté, il avait soudain l'air d'un vieil homme fatigué.

L'inspecteur Grange fronça les sourcils.

« Du diable si j'arrive à comprendre ce qui se passe dans le crâne de ces gens-là ! », se dit-il avant de se plonger dans ses pensées.

— Ah...

Grange se retourna brusquement. Ses yeux cherchèrent la pendule. Pas loin d'une demi-heure – vingt minutes montre en main – depuis que sir Henry avait déclaré : « Cela va prendre un certain temps. »

— Et alors, Monsieur ? Quel résultat ?

— Il manque un 38 Smith & Wesson. Il était dans un étui de cuir marron, au fond de cette rangée de casiers, dans ce tiroir.

— Ah ! dit l'inspecteur, cachant sous un ton calme son excès de fébrilité. Et quand, en toute certitude, l'avez-vous vu à sa place pour la dernière fois ?

Sir Henry réfléchit un moment :

— C'est difficile à dire, inspecteur. J'ai ouvert ce tiroir il y a environ une semaine et je crois... j'en suis presque sûr... que si ce revolver avait manqué, je l'aurais remarqué. Mais je ne peux pas jurer l'avoir réellement vu.

L'inspecteur Grange hocha la tête :

— Je comprends. Merci infiniment, monsieur. Sur ce, il faut que je file m'occuper de la suite.

Il sortit, l'esprit en ébullition, conscient de ce qu'ils avaient levé un lièvre.

Après son départ, sir Henry resta un petit moment immobile, puis il se rendit d'un pas lent sur la terrasse. Sa femme, mains gantées et un panier d'osier sous le bras, s'adonnait à son penchant pour le jardinage. Armée d'un sécateur, elle élaguait des arbrisseaux d'une espèce rare.

Elle lui fit un joyeux signe de la main :

— Que voulait l'inspecteur ? J'espère qu'il ne va pas retourner ennuyer les domestiques. Vous savez, Henry, ils n'aiment pas ça du tout. Ils sont incapables de le prendre, comme nous, pour une nouveauté amusante.

— Est-ce vraiment ainsi que nous le prenons ?

Surprise par son ton, elle lui sourit avec indulgence :

— Vous avez l'air très fatigué, Henry. Pourquoi vous inquiéter à ce point ?

— Un meurtre, c'est inquiétant, Lucy.

Lady Angkatell réfléchit à la question tout en taillant distraitemment quelques branches, mais soudain, son visage s'assombrit :

— Oh, mon Dieu... C'est ça le drame avec les sécateurs, ce sont des outils tellement fascinants qu'on ne peut plus s'arrêter de couper et qu'on taille toujours plus qu'il ne faudrait. Que disiez-vous, Henry ? Quelque chose à propos des meurtres qui seraient inquiétants ? Je n'ai jamais compris pourquoi. Que voulez-vous, à partir du moment où nous admettons que nous sommes tous mortels, il faut bien nous préparer à mourir, que ce soit d'un cancer, d'une tuberculose dans un de ces sanatoriums où tout a l'air passé à l'autoclave, ou d'une crise cardiaque... l'horreur, la figure toute de travers... ou encore tué d'un coup de feu, poignardé ou même étranglé. Mais tout cela revient au même, en fin de compte. On est mort ! Tout est fini. Plus de raison de s'inquiéter. C'est sur la famille que retombent tous les problèmes, les querelles d'argent, et faut-il ou non s'habiller en noir, et à qui reviendra le secrétaire de tante Selina... toutes ces choses-là.

Sir Henry s'assit sur le muret de pierre :

— Cette histoire s'annonce plus ennuyeuse que nous ne le pensions, Lucy.

— Eh bien, mon chéri, nous prendrons sur nous d'en supporter les conséquences. Et quand tout sera terminé, nous partirons peut-être en voyage Dieu sait où. Ne nous laissons pas troubler par les ennuis présents et tournons-nous plutôt vers l'avenir. De ce côté-là, tout est pour le mieux et j'en suis vraiment très heureuse. Je me demandais s'il valait mieux aller

à Ainswick pour Noël... ou attendre jusqu'à Pâques. Qu'en pensez-vous ?

— D'ici Noël, nous avons tout le temps d'y réfléchir.

— Oui, mais j'aime *voir* les choses dans ma tête. À Pâques, peut-être... Oui, dit Lucy en souriant gaiement. Elle aura repris le dessus, d'ici là.

— Qui ça ? demanda sir Henry, qui avait du mal à suivre.

— Henrietta, répondit-elle tranquillement. Je pense que s'ils se mariaient en octobre... octobre de l'année prochaine, j'entends, eh bien, nous pourrions y aller ce Noël-là. Figurez-vous que j'ai réfléchi, Henry, et que...

— Je préférerais que vous n'en fassiez rien, ma chérie. Vous réfléchissez trop.

— Vous voyez la grange ? Elle ferait un atelier parfait. Et Henrietta a besoin d'un atelier. Elle a beaucoup de talent, vous savez. Je suis sûr qu'Edward sera très fier d'elle. Deux garçons et une fille, ce serait bien... ou deux garçons et deux filles.

— Lucy... Lucy ! Comme vous y allez !

— Mais, chéri, répliqua lady Angkatell en ouvrant tout grand ses beaux yeux, Edward n'épousera jamais personne d'autre qu'Henrietta. Il est très, *très* obstiné. Tout à fait comme l'était mon père. Quand il a une idée en tête ! Alors, Henrietta *doit* forcément l'épouser... et elle l'épousera, puisque John n'est plus là pour se mettre en travers. Il était bien le plus gros boulet qu'elle ait jamais pu avoir au pied.

— Pauvre diable !

— Pourquoi ? Oh, parce qu'il est mort ? Ma foi, tout le monde doit mourir un jour. Je ne me mets jamais martel en tête sous prétexte qu'il y a des gens qui sont morts...

Il la regarda avec étonnement :

— Moi qui croyais que vous aviez de l'affection pour John !

— Je le trouvais amusant. Et il avait du charme. Mais j'estime qu'il ne faut jamais attacher trop de prix à *qui que ce soit*.

Et avec son plus ravissant sourire, et presque tendrement, lady Angkatell donna sans remords un coup de sécateur à un *viburnum carlesii*.

XVIII

Jetant un coup d'œil par la fenêtre, Hercule Poirot aperçut Henrietta qui arrivait devant sa porte. Elle portait le même ensemble de tweed vert que le jour du drame. Et elle était accompagnée d'un épagneul.

Il se hâta d'aller ouvrir. Elle lui sourit :

— Puis-je entrer jeter un coup d'œil ? J'adore visiter la maison des gens. Je faisais faire un tour à mon chien.

— Mais je vous en prie. C'est bien anglais, ça, faire faire un tour à son chien !

— Je sais, dit Henrietta. J'y ai pensé. Vous connaissez ce charmant poème : « Les jours s'égrenaient lentement un à un. Je nourrissais les canards, faisais des reproches à ma femme, jouais le *Largo* de Haendel sur mon fifre et faisais faire un tour à mon chien. »

Elle sourit de nouveau, d'un sourire éclatant qui avait quelque chose d'irréel.

Poirot la fit entrer au salon. D'un regard circulaire, elle en jugea immédiatement l'impeccable symétrie :

— Très réussi. Et tout va par paire. Vous seriez horrifié par mon atelier.

— Pourquoi ?

— Oh, parce qu'il y a de la glaise partout... et puis parce que s'y promènent au petit bonheur la chance des objets que j'aime, mais qui n'auraient plus aucun intérêt s'ils allaient par deux.

— Je peux comprendre ça, Mademoiselle. Vous êtes une artiste.

— N'êtes-vous pas un artiste, dans votre genre, Monsieur Poirot ?

Poirot pencha la tête de côté :

— Ça, c'est une question difficile. Mais tout compte fait, je répondrais plutôt non. J'ai connu des crimes que je qualifierais d'artistiques... C'était, comprenez-vous, des exercices supérieurs

de l'imagination. Mais pour les résoudre... non, cela ne réclame pas de facultés créatrices. La passion de la vérité, c'est la seule chose nécessaire.

— La passion de la vérité, répéta Henrietta, pensive. Oui, je mesure à quel point cela peut vous rendre dangereux. Mais la vérité en soi vous satisferait-elle ?

Il la regarda avec curiosité :

— Que voulez-vous dire, Miss Savernake ?

— Je comprends très bien que vous puissiez avoir envie de *savoir*. Mais le fait de savoir vous paraîtrait-il suffisant ? Ne seriez-vous pas tenté d'aller plus avant, de matérialiser votre savoir par un acte ?

Il était fasciné par les travaux d'approche de la jeune femme :

— Vous êtes en train de me suggérer que, si je connaissais la vérité sur la mort du Dr Christow... je pourrais me contenter de garder cette vérité pour moi. Est-ce que *vous*, vous connaissez la vérité sur cette mort ?

Henrietta haussa les épaules :

— La première réponse qui vient à l'esprit tient en un prénom, et ce prénom c'est : Gerda. Mais quel cynisme que de vouloir toujours faire de la femme ou du mari le suspect numéro un !

— Et, en l'occurrence, vous n'êtes pas d'accord ?

— J'ai toujours eu horreur des idées préconçues.

D'un ton égal, Poirot lui demanda :

— Pourquoi êtes-vous venue jusqu'ici, Miss Savernake ?

— Je dois avouer que je ne partage pas votre passion de la vérité, Monsieur Poirot. Emmener le chien faire un tour n'était qu'un aimable prétexte du style folklore anglais. Seulement voilà, les Angkatell n'ont pas de chien... comme vous l'avez sans doute remarqué l'autre jour.

— Ce détail ne m'avait pas échappé.

— J'ai donc emprunté l'épagneul du jardinier. Mon honnêteté, comme vous pouvez le constater, Monsieur Poirot, a donc ses limites.

Elle sourit de nouveau, de son sourire éclatant, un peu tremblé. Pourquoi Poirot le trouvait-il tout à coup si terriblement émouvant ?

— Oui, mais vous êtes d'une intégrité absolue.

— Pourquoi diable dites-vous ça ?

Elle semblait surprise, presque consternée.

— Parce que c'est la vérité.

— Intégrité..., répéta Henrietta, pensive. Je vais jusqu'à me demander ce que ce mot peut bien signifier.

Immobile, elle avait les yeux rivés sur le tapis. Elle releva la tête et le regarda bien en face :

— Ça ne vous intéresse pas de savoir pourquoi je suis venue ?

— Je crains plutôt que vous n'éprouviez quelque difficulté à l'exprimer.

— Là, vous n'avez pas tort. Mais l'enquête, Monsieur Poirot, a lieu demain. Il faut décider jusqu'où...

Elle s'interrompit, se leva, alla à la cheminée, déplaça quelques objets et prit le vase d'asters qui trônait au centre géométrique de la table pour aller le placer à l'extrême bord de la cheminée. Elle recula et, tête de côté, contempla son œuvre :

— Ça vous plaît, monsieur Poirot ?

— Pas du tout, Mademoiselle.

— Je l'aurais parié ! s'exclama-t-elle en riant et en s'employant à remettre vite et bien chaque objet à sa place. Quand on veut dire quelque chose, il faut le dire. Vous êtes, tout bien considéré, quelqu'un à qui on peut parler. Alors, voilà : croyez-vous qu'il soit nécessaire que la police sache que j'étais la maîtresse de John Christow ?

Sa voix était dénuée d'émotion. Elle ne regardait pas Poirot mais le mur derrière lui. Et, du doigt, elle suivait la courbe du vase d'asters pourpres. Il sembla à Poirot que ce doigt était l'unique exutoire à ses sentiments.

— Je vois. Vous étiez donc amoureux l'un de l'autre ? tint-il à préciser sans plus d'émotion qu'elle n'en avait mis elle-même.

— Si vous préférez dire ça comme ça.

Son regard ne la quittait plus :

— Ce n'est pourtant pas ce que vous avez dit, Mademoiselle.

— Non, c'est exact.

— Pourquoi ça ?

Henrietta haussa les épaules et vint s'asseoir sur le canapé, à côté de lui.

— Sans doute éprouve-t-on parfois le besoin d'être le plus précis possible, fit-elle lentement.

Henrietta Savernake intéressait de plus en plus Poirot :

— Vous avez été la maîtresse du Dr Christow... pendant combien de temps ?

— Environ six mois.

— La police, j'imagine, n'aura aucun mal à le découvrir ?

Henrietta pesa la question :

— Probablement aucun. Dans la mesure où ils chercheront à connaître ce genre de détails.

— Oh, ils chercheront. Je peux vous l'assurer.

— Oui, je le pensais aussi.

Elle posa les deux mains bien à plat sur ses genoux, se perdit dans la contemplation de ses doigts, puis adressa à Poirot un bref sourire amical :

— Ainsi donc, Monsieur Poirot, que dois-je faire ? Aller trouver l'inspecteur Grange et lui dire... mais que peut-on dire à une moustache pareille ? Une moustache aussi popote et bon enfant ?

Poirot porta la main à son propre ornement pileux, objet de sa plus grande fierté :

— Qu'en est-il de la mienne, Mademoiselle ?

— La vôtre, Monsieur Poirot, est une œuvre d'art. On ne peut la comparer qu'à elle-même. Elle est très probablement unique.

— Je ne vous le fais pas dire.

— Et c'est sans doute la raison pour laquelle je vous parle comme je le fais. Étant entendu que la police doit connaître la vérité sur John et moi, est-il par-dessus le marché indispensable de rendre cette liaison publique ?

— Cela dépend. Si la police estime que c'est sans rapport avec l'affaire, elle sera très discrète. Vous... tenez beaucoup à cette discrétion ?

Henrietta hocha la tête. Elle avait toujours les yeux rivés sur ses mains mais elle se redressa soudain.

— Pourquoi rendre à cette pauvre Gerda les choses encore plus difficiles ? dit-elle d'un ton qui avait perdu toute trace de frivolité. Elle adorait John, et voilà qu'il est mort. Elle doit en faire son deuil. Faut-il encore alourdir son fardeau ?

— C'est à elle que vous pensez ?

— Vous me jugez hypocrite ? Vous estimez sans doute que si je me souciais tant de Gerda, je ne serais jamais devenue la maîtresse de John. Mais vous ne comprenez pas... Ça ne s'est pas passé comme ça. Je n'ai pas brisé un ménage, pas fait voler en éclat le couple idéal. Je n'étais qu'une... parmi tant d'autres.

— Ah, c'était comme ça ?

Elle pivota vers lui :

— Non, non, *non* ! Ce n'est pas ce que vous pensez. C'est ça, ce que je redoute plus que tout ! L'idée fausse que chacun va se faire de John ! Voilà pourquoi je suis venue vous parler... parce que j'avais le très vague espoir de vous faire comprendre la situation. Comprendre, veux-je dire, qui était John. Je vois tellement bien ce qui va se passer... la une des journaux... *la Vie amoureuse d'un médecin*... Gerda, moi, Veronica Cray. John n'était pas comme ça... Il n'était pas de ces hommes obnubilés par les femmes. Ce n'étaient pas les femmes qui comptaient le plus pour lui, c'était son *métier*. C'était dans l'exercice de son métier qu'il trouvait l'exutoire à son tempérament passionné, à son ivresse pour l'aventure. Si on lui avait demandé à brûle-pourpoint quelle femme comptait le plus dans sa vie, savez-vous ce qu'il aurait répondu ?... Mrs Crabtree.

— Mrs Crabtree ? répéta Poirot, surpris. Qui donc est Mrs Crabtree ?

Partagée entre le rire et les larmes, Henrietta n'en poursuivit pas moins :

— C'est une vieille femme... laide, sale, toute ridée et indomptable. John ne jurait que par elle. C'est une patiente de l'hôpital St Christopher. Elle a la maladie de Ridgeway. C'est une maladie très rare, mais si vous en êtes atteint, autant en prendre votre parti : il ne vous reste qu'à mourir — on n'a aucun moyen de la soigner. Et John avait trouvé un moyen de la soigner... Je ne peux pas vous donner les explications techniques... c'est trop compliqué... Une histoire de sécrétions

hormonales. Il faisait des expériences et Mrs Crabtree était sa patiente de prédilection... Vous comprenez, elle a du *cran*, elle *veut* vivre... et elle aimait beaucoup John. Ils se battaient tous les deux du même côté. La maladie de Ridgeway et Mrs Crabtree, voilà ce qui a dominé l'esprit de John pendant des mois, jour et nuit, rien d'autre ne comptait plus. Voilà quel genre de médecin était John... Ça, et pas le côté Harley Street, avec ses patientes riches, engoncées dans leur graisse, et qui n'était pour lui que secondaire. Une fabuleuse curiosité scientifique et le désir fou de réussir dans la voie qu'il s'était tracée, voilà quels étaient ses moteurs. Je... oh, j'aimerais tellement que vous compreniez ça !

Elle écarta les mains dans un curieux geste de découragement, et Poirot se dit qu'elles étaient bien jolies, ces mains, et qu'elles exprimaient une bien belle sensibilité.

— *Vous*, fit-il, vous semblez en tout cas l'avoir très bien compris.

— Oh, oui, je le comprenais ! John avait l'habitude de venir me parler, voyez-vous ? Pas tout à fait à moi, d'ailleurs... Plutôt se parler à lui-même. C'était une façon pour lui de s'éclaircir les idées. Parfois, il arrivait au bord du désespoir, il ne voyait pas comment enrayer une toxicité de plus en plus élevée... et tout à coup, une solution, un traitement nouveau lui venait à l'esprit. Je ne sais pas comment vous expliquer... on aurait dit, oui, une *bataille*. Vous ne pouvez pas imaginer dans quels transports de fureur il pouvait se mettre... Dans quels états de tension... et, oui, à certains moments, de désespoir, il lui arrivait aussi de sombrer. À d'autres moments, il s'écroulait tout bonnement de fatigue...

Elle resta silencieuse un instant, le regard embrumé par ses souvenirs.

— Vous devez posséder vous-même un certain bagage technique, remarqua Poirot.

Elle secoua la tête :

— Pas vraiment. Juste ce qu'il fallait pour comprendre de quoi il était question. Je me procurais des livres, je me documentais sur le sujet.

Elle redevint silencieuse. Son expression se fit plus douce. Elle avait les lèvres entrouvertes. Elle revivait ses souvenirs, pensa Poirot.

Avec un soupir, elle revint au présent et regarda Poirot d'un air de regret :

— Si seulement je pouvais vous faire comprendre...

— Mais c'est fait, Mademoiselle.

— Vraiment ?

— Oui. L'authenticité, ça ne trompe pas.

— Je vous remercie. Mais ce ne sera pas aussi facile d'expliquer ça à l'inspecteur Grange.

— Sans doute pas. Il s'attachera plus volontiers à l'angle... personnel de la question.

— Et ç'avait si peu d'importance ! s'écria Henrietta avec véhémence. Tellement peu d'importance !

Poirot haussa le sourcil.

— Mais c'est vrai ! répondit-elle à sa protestation muette. Voyez-vous... au bout d'un certain temps... j'ai fini par m'interposer entre John et ses pensées. Il est devenu sensible à ma présence... sensible à la femme en moi. Et, à cause de moi, il ne pouvait plus se concentrer comme il l'aurait voulu. Il s'est mis à avoir peur de se mettre à m'aimer — il ne voulait aimer personne. Il... il a fait l'amour avec moi parce qu'il ne voulait pas trop penser à moi. Il voulait que notre liaison reste légère, sans histoire... que ce soit une aventure comme d'autres aventures qu'il avait eues avant.

— Et vous...

Poirot l'observait attentivement :

— Vous vous contentiez de ça ?

Henrietta se leva. Sa voix reprit un peu de son mordant :

— Non, je ne m'en contentais pas. Après tout, je suis un être humain...

— Alors, pourquoi, Mademoiselle...

— Pourquoi ? Parce que je voulais que John soit satisfait, que *John* ait ce qu'il voulait. Tout ce qui m'importait, c'était qu'il puisse mener à bien ce qui lui tenait le plus à cœur — son travail. S'il craignait d'être blessé, de redevenir vulnérable... eh bien... eh bien, je n'y voyais pas d'inconvénient.

Poirot se frotta le nez :

— Dites-moi, Miss Savernake, vous avez mentionné Veronica Cray. C'était aussi une amie de John Christow ?

— Jusqu'à samedi soir, cela faisait quinze ans qu'ils ne s'étaient pas vus.

— Il l'avait connue il y a quinze ans ?

— Ils étaient fiancés, à l'époque, répondit Henrietta en retournant s'asseoir à côté de lui. J'ai l'impression qu'il faut que je vous explique tout ça plus clairement. John était amoureux fou de Veronica. Elle, c'était, et c'est toujours, une garce de la plus belle eau. L'égoïsme incarné. Selon elle, John devait abandonner tout ce qui comptait pour lui dans l'existence et devenir le gentil petit mari bien docile de miss Veronica Cray. John a fini par rompre, et il a bien fait. Mais il a souffert le martyre. Et n'a plus rêvé que d'une chose : épouser quelqu'un qui soit aussi différent que possible de Veronica Cray. Ce qui fait qu'il a épousé Gerda, dont on pourrait inélegamment dire qu'elle est la reine des gourdes. Tout cela était bel et bon, mais, comme n'importe qui aurait pu le lui prédire, est arrivé le jour où le fait d'être marié à une gourde a commencé à l'irriter. Il a eu des aventures diverses... sans qu'aucune soit marquante. Gerda, bien sûr, n'en a jamais rien su. Mais j'ai la conviction qu'au cours de ces quinze années, John n'a pas, comme on dit, tourné rond – que quelque chose le liait toujours à Veronica. Il ne l'avait jamais vraiment oubliée. Et puis, samedi dernier, il l'a revue.

Il y eut un long silence.

— Et, ce soir-là, déclara Poirot d'un ton rêveur, il l'a raccompagnée et n'est rentré au *Vallon* qu'à 3 heures du matin.

— Comment savez-vous ça ?

— Une femme de chambre avait mal aux dents.

— Lucy a beaucoup trop de domestiques, décréta irrévérencieusement Henrietta.

— Mais vous aussi, vous saviez ça, Mademoiselle.

— Oui.

— Comment l'avez-vous appris ?

Il y eut encore un silence, infinitésimal cette fois, puis Henrietta répondit lentement :

— Je regardais par la fenêtre et je l'ai vu arriver.

— Rage de dent, Mademoiselle ?

Elle lui sourit :

— Un autre genre de douleur, Monsieur Poirot.

Elle se leva et alla vers la porte. Poirot lui emboîta le pas :

— Je vous raccompagne, Mademoiselle.

Ils traversèrent la route et franchirent le portillon qui donnait accès à la châtaigneraie.

— Rien ne nous oblige à passer par la piscine. Nous pouvons grimper à gauche et retomber dans l'allée fleurie, proposa Henrietta.

Une sente escarpée escaladait la pente à travers bois. Au bout d'un moment, ils débouchèrent dans un chemin plus large qui coupait la colline à angle droit au-dessus des frondaisons de châtaigniers. Ils ne tardèrent ensuite pas à atteindre un banc sur lequel s'assit Henrietta tandis que Poirot s'installait à côté d'elle. À droite, à gauche, dans leur dos, tout n'était que bois et taillis. À leurs pieds, la châtaigneraie s'étagait en rangs serrés. Plus bas, juste en face d'eux, au bout d'un long sentier sinueux, se laissait deviner un miroitement d'eau bleue.

Poirot observait Henrietta sans mot dire. Sa tension s'était relâchée, elle avait le visage détendu. Il lui sembla soudain plus rond, plus juvénile. Il imaginait très bien, maintenant, la jeune fille qu'elle avait dû être.

— À quoi pensez-vous, Mademoiselle ? lui demanda-t-il enfin gentiment.

— À Ainswick.

— Ainswick ? Qu'est-ce que c'est ?

— Un endroit...

D'un ton presque rêveur, elle lui décrivit Ainswick. La maison blanche et gracieuse, le grand magnolia qui poussait tout contre, l'amphithéâtre de collines boisées.

— C'est là que vous habitiez ?

— Pas vraiment. Je vivais en Irlande, mais c'est là que nous nous retrouvions pour les vacances, Edward, Midge et moi. En fait, c'était la maison de Lucy. Elle appartenait à son père. À sa mort, c'est Edward qui en a hérité.

— Pourquoi pas sir Henry, puisque c'est lui qui a le titre ?

— Oh ! il n'est que chevalier de l'ordre du Bain, expliqua-t-elle. Henry était un cousin très éloigné.

— Et après Edward Angkatell, à qui reviendra Ainswick ?

— C'est bizarre, je n'y ai jamais pensé. Si Edward ne se marie pas...

Elle s'interrompit. Une ombre passa sur son visage. Poirot se demanda à quoi elle pensait.

— Je suppose, reprit lentement Henrietta, que c'est David qui en héritera. Alors, c'est pour ça que...

— Pour ça que quoi ?

— Que Lucy l'a invité... David à Ainswick ? (Elle secoua la tête.) Non, décidément, ça ne colle pas.

Poirot lui montra du doigt le sentier qui leur faisait face :

— C'est par là, Mademoiselle, que vous êtes descendue à la piscine, hier ?

Elle frissonna :

— Non, par celui qui est plus près de la maison. C'est Edward qui a débouché par celui-là.

Elle pivota pour lui faire face :

— Faut-il vraiment que nous en parlions encore ? Je la déteste, cette ignoble piscine. Je le hais, cet affreux *Vallon*.

Poirot récita dans un murmure :

*Je le hais, cet affreux vallon derrière le petit bois ;
Là-haut, ses lèvres mordent une bruyère rouge-sang,
Ses crêtes dégouttent d'une horreur sanglante et muette
Et, quoi qu'on lui demande, Écho y répond toujours « la
Mort ».*

Henrietta le regarda avec stupeur.

— Tennyson, se rengorgea Poirot. Un poème de votre fameux lord Tennyson.

— *Et, quoi qu'on lui demande, Écho...*, répéta Henrietta. Oui, ça vous ouvre des horizons..., poursuivit-elle, presque pour elle-même. C'est bien ça... un écho.

— De quel écho parlez-vous ?

— De cet endroit... du *Vallon* lui-même ! Je l'avais presque compris, samedi, quand Edward et moi nous sommes promenés

sur la crête. Un écho d'Ainswick. Voilà ce que nous sommes, nous, les Angkatell. Des échos ! Nous ne sommes pas réels, pas au sens où John était réel. Je regrette que vous ne l'ayez pas connu, Monsieur Poirot. Comparés à John, nous ne sommes que des ombres. John, lui, était vraiment vivant.

— Je m'en suis rendu compte alors qu'il était déjà en train de mourir, Mademoiselle.

— Je sais. Cela se sentait... Et John est mort, et nous, les échos, nous sommes encore en vie... On dirait une mauvaise plaisanterie.

Son visage avait de nouveau perdu sa jeunesse. Une douleur soudaine lui déformait la bouche. Elle n'entendit pas tout de suite la question que lui posait Poirot.

— Désolée. Vous disiez, Monsieur Poirot ?

— Je vous demandais si votre tante, lady Angkatell, aimait bien le Dr Christow ?

— Lucy ? C'est une cousine, à propos, pas une tante. Oui, elle l'aimait beaucoup.

— Et votre... c'est aussi un cousin ?... Mr Edward Angkatell, est-ce qu'il aimait bien le Dr Christow ?

Elle répondit, d'une voix un peu contrainte :

— Non, pas particulièrement... mais lui, il le connaissait à peine.

— Et votre... encore un cousin ? Mr David Angkatell ?

Henrietta sourit :

— David ? Oh, lui, je crois qu'il déteste tout le monde. Il passe son temps claquemuré dans la bibliothèque à lire l'*Encyclopaedia Britannica*.

— Ah ! une nature austère.

— Il me fait de la peine. Il a eu une enfance difficile. Sa mère était une déséquilibrée — une malade. Maintenant, sa seule défense, c'est de se croire supérieur aux autres. C'est parfait tant que ça marche, mais de temps à autre, l'armure craque et le David vulnérable sort le bout de son nez.

— Il se sentait supérieur au Dr Christow ?

— Il essayait, mais je ne crois pas qu'il y parvenait. J'ai l'impression que John était précisément le genre d'homme que David aurait voulu être. Et il le détestait en conséquence.

Rêveur, Poirot dodelina de la tête :

— Oui, la sûreté de soi, l'assurance, la virilité... toutes les éminentes qualités du mâle. C'est intéressant... très intéressant.

Henrietta ne releva pas.

À travers les châtaigniers, Hercule Poirot aperçut un homme qui semblait chercher quelque chose près de la piscine.

— Je me demande..., murmura-t-il.

— Pardon ?

— C'est un des hommes de l'inspecteur Grange. Il a l'air de chercher quelque chose.

— Des indices, je suppose. Ce n'est pas ça que cherchent tous les policiers ? Des cendres de cigarette, des empreintes de pas, des allumettes à demi calcinées...

Son ton était à la fois amer et moqueur. Poirot lui répondit très sérieusement :

— Oui, ils cherchent ce genre de choses... et parfois, ils les trouvent. Mais dans un cas comme celui-ci, Mademoiselle Savernake, c'est dans les rapports personnels entre les protagonistes du drame que les véritables indices se dissimulent d'ordinaire.

— Je ne suis pas sûre de vous avoir compris.

— Des petits riens, dit Poirot, la tête rejetée en arrière et les yeux mi-clos. Pas des cendres de cigarette ni l'empreinte d'un talon... mais un regard, un geste, un acte inattendu...

Sans tourner la tête, il devina le coup d'œil qu'elle lui lança :

— Vous pensez... à quelque chose de précis ?

— Je pensais à l'empressement que vous avez mis à aller prendre le revolver des mains de Mrs Christow pour le laisser tomber ensuite dans la piscine.

Elle eut un léger sursaut, mais sa voix resta inchangée :

— Gerda, Monsieur Poirot, est maladroite comme il n'est pas permis. Dans l'état de choc où elle se trouvait, et s'il était resté une balle dans le barillet, elle aurait pu tirer et blesser quelqu'un.

— Mais n'était-il pas maladroit, de *votre* part, de le laisser tomber dans la piscine ?

— Eh bien, j'avais eu mon compte, moi aussi... Que cherchez-vous à insinuer, Monsieur Poirot ? ajouta-t-elle au bout d'un instant.

Poirot se redressa et constata, très froid mais sans animosité aucune :

— S'il y avait eu des empreintes sur ce revolver, et je veux parler d'empreintes apposées *avant que Mrs Christow ne l'ait eu en main*, il aurait été intéressant de savoir lesquelles... et c'est ce que, maintenant, nous ne saurons jamais.

Henrietta ne se laissa pas démonter :

— Ce qui revient à dire que vous estimez qu'il s'agissait des miennes. Vous insinuez que j'ai tiré sur John et que j'ai abandonné le revolver à côté de lui afin que Gerda vienne, le ramasse et qu'on la surprenne l'objet en main ? C'est bien ça ? Mais si j'avais vraiment fait ça, accordez-moi assez d'intelligence pour avoir eu l'idée de commencer par effacer mes propres empreintes !

— Voyons ! voyons ! chère Mademoiselle, je vous crédite au contraire d'assez d'intelligence pour avoir compris que si vous l'aviez fait et que si on n'avait *pas relevé sur ce revolver d'autres empreintes que celles de Mrs Christow*, c'est cela, pour le coup, qui aurait été extraordinairement étonnant ! Car enfin, la veille, vous vous étiez tous exercés avec ce revolver. Pourquoi Mrs Christow l'aurait-elle nettoyé avant de s'en servir ?

— Vous pensez donc que j'ai tué John ? fit Henrietta d'une voix lente.

— Le Dr Christow, en mourant, a dit : « Henrietta ».

— Et vous estimez qu'il s'agissait d'une accusation ? Non, ce n'en était pas une.

— Qu'est-ce que c'était, alors ?

Du bout du pied, Henrietta dessinait quelque chose sur le sol. Elle répondit à voix basse :

— Vous avez oublié ce que je vous ai raconté il n'y a pourtant pas si longtemps ? Je veux dire... en quels termes nous étions ?

— Ah, oui... qu'il était votre amant... ce qui fait qu'en mourant, il avait murmuré « Henrietta ». C'est très touchant.

Elle lui jeta un regard noir :

— Vos sarcasmes sont-ils indispensables ?

— Ce ne sont pas des sarcasmes. Mais j'ai horreur qu'on me mente... Or, je crois bien que c'est ce que vous essayez de faire.

— Je vous ai dit que mon honnêteté avait des limites, d'accord... mais quand John a murmuré « Henrietta », ce n'était pas pour m'accuser de l'avoir tué. Vous ne comprenez donc pas que les gens de mon espèce, ceux qui *créent*, sont rigoureusement incapables d'ôter la vie ? Je ne tue pas les gens, Monsieur Poirot. Je ne *pourrais* pas tuer qui que ce soit. C'est la vérité pure et simple. Vous me soupçonnez uniquement parce que mon nom a été prononcé par un mourant qui savait à peine ce qu'il disait.

— Le Dr Christow savait très bien ce qu'il disait. Sa voix avait la même vivacité, la même clarté que celle d'un chirurgien qui, pendant une opération délicate, demande d'un ton tranchant : « Infirmière, les forceps ! »

— Mais...

Elle sembla soudain prise au dépourvu, interdite. Poirot en profita pour poursuivre sans lui laisser le temps de souffler :

— Et je ne m'appuie pas seulement sur ce que le Dr Christow a dit en mourant. Je ne vous crois pas un instant capable d'un meurtre prémédité... ça, non. Mais vous auriez pu tirer dans un sursaut de rage incontrôlable... et si tel avait été le cas, Mademoiselle, je dis bien *si* tel avait été le cas, vous auriez eu assez d'habileté et d'imagination créatrice pour égarer les soupçons.

Henrietta se leva. Elle resta un moment, pâle et tremblante, à le regarder. Puis, avec un brusque sourire désabusé, elle murmura :

— Dire que je croyais que vous ne me détestiez pas...

Poirot soupira :

— Je ne vous déteste pas, comme vous dites... Et c'est bien ça qui m'ennuie le plus.

XIX

Après le départ d'Henrietta, Poirot resta sur son banc jusqu'à ce qu'il ait vu l'inspecteur Grange contourner la piscine d'un pas souple et décidé, longer le pavillon et s'engager dans l'allée qui montait vers les bois.

L'inspecteur avait manifestement un but bien précis.

Il se rendait soit à la *Méridienne*, soit au *Colombier*.

Poirot se leva et rebroussa chemin. Si par hasard c'était vers chez lui que cinglait l'inspecteur Grange, il tenait à savoir ce que ce dernier avait à lui dire.

Mais à la *Méridienne*, rien ne trahissait la présence d'un visiteur, Poirot regarda d'un air songeur en direction du *Colombier*. Veronica Cray, il s'en était assuré, n'était pas retournée à Londres.

Elle l'intriguait de plus en plus, cette Veronica Cray. Sa fourrure de renard, soyeuse et claire, la pile de boîtes d'allumettes, sa soudaine intrusion samedi soir sous un prétexte dérisoire et, pour finir, les révélations d'Henrietta sur ses amours anciennes avec John Christow.

Une arabesque bien intéressante, à son avis.

Une arabesque, oui, c'est ainsi qu'il se les représentait. Un entrelacs de sentiments et de rapports de force. Un étrange dessin contourné où les fils noirs de la haine tentaient de masquer l'expression du désir.

Gerda Christow avait-elle vraiment tué son mari ? Ou était-ce plus compliqué que cela ?

Sa conversation avec Henrietta l'inclinait à penser que l'hypothèse la plus simple n'était pas forcément la meilleure.

Henrietta avait conclu un peu vite qu'il la soupçonnait d'être l'assassin, alors qu'il était bien éloigné d'une telle conclusion. Ce dont il était en revanche convaincu, c'est qu'Henrietta savait quelque chose. Qu'elle savait... ou qu'elle cachait quelque chose ?

Il secoua la tête, mécontent.

La scène près de la piscine. Un montage. Une mise en scène.

Mise en scène *par qui ?* Mise en scène *pour qui ?*

La réponse à la seconde question était, à n'en pas douter : Hercule Poirot. Il y avait tout de suite pensé. Pour se dire dans la foulée qu'on se payait sa tête – qu'il s'agissait d'une plaisanterie.

Qu'on se soit payé sa tête, certes... mais il ne s'était en tout cas pas agi d'une plaisanterie.

Et la réponse à la première question ?

Il secoua la tête. Il n'en savait rien. Il n'en avait pas la moindre idée.

Il baissa à demi les paupières et les fit tous défiler – tous autant qu'ils étaient – dans son esprit. Sir Henry, fidèle administrateur de l'Empire, homme droit par excellence, à qui l'on pouvait se fier les yeux fermés. Lady Angkatell, indéfinissable, insaisissable, avec son charme étonnant et l'extravagant illogisme de son pouvoir de suggestion. Henrietta Savernake, qui avait aimé John Christow plus qu'elle-même. Edward Angkatell, aimable et sans relief. Cette jeune fille brune qui donnait l'impression de ne jamais perdre le nord, Midge Hardcastle. Gerda Christow, ahurie, hébétée, serrant un revolver dans sa main. Le prototype de l'adolescent outrecuidant qu'incarnait David Angkatell.

Ils étaient tous là, pris dans les mailles de la justice. Soudés, obligés de faire bloc le temps que soient aplanies les complications administratives et judiciaires qu'entraîne inéluctablement une mort violente. Chacun d'eux avec son état d'esprit personnel, sa propre histoire, son propre drame.

Et quelque part, au nœud même de l'interaction de ces différents personnages et de leurs sentiments, se dissimulait la vérité.

Pour Hercule Poirot, s'il y avait une chose plus passionnante encore que l'étude du comportement humain, c'était bien la quête de la vérité.

Et la vérité sur la mort de John Christow, il avait la ferme intention de la découvrir.

— Mais bien sûr, inspecteur, je ne demande qu'à vous aider, dit Veronica Cray.

— Merci, Miss Cray.

Veronica Cray ne ressemblait en rien à l'image que l'inspecteur Grange s'en était faite. Il s'attendait à du clinquant, à des paillettes, voire à du mélodrame. Il n'aurait pas été surpris qu'elle lui joue la grande scène du II.

En fait, il la soupçonnait bien d'être en représentation. Mais la scène qu'elle lui jouait n'était pas celle à laquelle il s'était préparé.

Elle n'en rajoutait pas sur le charme... Elle ne lui faisait pas le coup de la séduction.

Au lieu de quoi, il se trouvait face à une femme spectaculairement belle, vêtue de façon très coûteuse, mais qui avait les deux pieds sur terre. Veronica Cray, se dit-il, n'était pas une piquée.

— Ce que nous souhaitons, Miss Cray, c'est tout au plus une déposition claire. Vous êtes allée au *Vallon*, samedi soir ?

— Oui. J'étais à court d'allumettes. On ne se rend pas compte à quel point ce genre de chose est important, à la campagne.

— Et vous êtes allée jusqu'au *Vallon* ? Pourquoi ne pas vous être adressée à votre plus proche voisin, à M. Poirot ?

Elle sourit, d'un sourire splendide – sûre du bon angle :

— Si j'avais su qui était mon voisin, je l'aurais fait. Je pensais que c'était un petit étranger quelconque et, vu la proximité, j'avais peur qu'il ne devienne envahissant...

« Oui, se dit Grange, c'est tout ce qu'il y a de plausible. » Elle avait préparé sa réplique, sachant bien qu'elle trouverait à la placer.

— Vos allumettes, vous les avez obtenues. Sur quoi, si j'ai bien compris, vous avez reconnu un vieil ami dans le Dr Christow ?

Elle hocha la tête :

— Pauvre John. Ça faisait quinze ans que je ne l'avais pas vu.

— Vraiment ?

Le ton de l'inspecteur exprimait une incrédulité polie.

— Vraiment.

Son ton à elle était celui de la ferme assurance.

— Vous avez été contente de le voir ?

— Ravie. C'est toujours une joie, ne trouvez-vous pas, inspecteur, de rencontrer un vieil ami ?

— Ça peut l'être ou non, selon les cas.

Sans attendre ses questions, Veronica Cray poursuivit :

— John m'a raccompagnée. Vous allez certainement me demander s'il a dit quoi que ce soit qui pourrait avoir un rapport avec le drame. Mais j'ai eu beau passer en revue chaque détail de notre conversation, je n'en ai pas trouvé la moindre trace.

— De quoi avez-vous parlé, miss Cray ?

— Du bon vieux temps. « Te rappelles-tu ci, et ça, et te souviens-tu d'Untel ? » Nous nous étions rencontrés dans le Midi de la France, dit-elle avec un sourire de réminiscence. John avait vraiment très peu changé... l'air un plus vieux, bien sûr, plus sûr de lui. J'ai cru comprendre qu'il s'était fait une très belle réputation dans son domaine. Je n'ai pas abordé le chapitre de sa vie privée. Il m'a néanmoins semblé que son mariage n'était pas un succès fracassant... bien évidemment, ce n'est qu'une impression — très vague, je tiens à le préciser. J'imagine que sa femme, la pauvre choute, était une de ces créatures un peu ternes et d'autant plus jalouses... et qui devait lui faire des scènes à n'en plus finir à propos de ses jolies patientes.

— Non, fit Grange, ça n'a pas du tout l'air d'être son genre.

Veronica bondit :

— Ah, vous voulez dire que tout ça se passait *par en-dessous* ? Oui... oui, je vois... il est bien évident, dans ces conditions, que ça ne pouvait que mal finir.

— Si je comprends, pour vous, c'est Mrs Christow qui l'a tué, n'est-ce pas, Miss Cray ?

— Je n'aurais pas dû dire ça. On doit s'abstenir de tout commentaire — c'est bien ça ? — avant le jugement. Je suis absolument désolée, inspecteur. Tout ça parce que ma femme de chambre m'a raconté qu'on l'avait trouvée près du corps, le revolver encore à la main. Vous savez comment se colportent les ragots, dans nos paisibles campagnes... le moindre petit détail est multiplié à l'infini, et les domestiques se gargarisent des turpitudes de leurs patrons.

— Les domestiques sont parfois très utiles, miss Cray.

— Oui, j'imagine que vous obtenez d'eux des tas de renseignements.

Flegmatique, l'inspecteur Grange revint au cœur du sujet :

— La question, voyez-vous, c'est de savoir qui avait un mobile...

Il laissa sa phrase en suspens. Veronica enchaîna, avec un petit sourire attristé :

— Et l'épouse est toujours le suspect numéro un ? Quelle muflerie ! Mais il y a celle qu'on appelle en général « l'autre ». J'imagine que celle-là aussi est censée avoir un mobile, non ?

— Vous pensez qu'il y avait une autre femme dans la vie du Dr Christow ?

— Ma foi... oui, c'est l'impression que j'ai eue — l'intuition, si vous préférez.

— Les intuitions ont souvent du bon.

— D'après ce qu'il m'a dit, j'ai cru comprendre que cette femme qui fait de la sculpture, était pour lui... eh bien... quelqu'un de très proche. Mais ça, vous le saviez sans doute déjà.

— Nous n'avons bien évidemment pas la moindre intention de laisser cet aspect à l'écart.

L'intonation de l'inspecteur Grange avait été on ne peut plus neutre, mais il remarqua, mine de rien, la lueur de satisfaction mauvaise qui brilla un instant dans les divins yeux bleus de la comédienne.

De son ton le plus officiel, il s'enquit :

— Le Dr Christow vous a raccompagnée, dites-vous. À quelle heure vous a-t-il quittée ?

— Imaginez-vous que je n'arrive pas à m'en souvenir ! Nous avons bavardé un bon moment, ça c'est ce qu'il y a de sûr. Il devait être assez tard.

— Il est entré ?

— Oui, je lui ai offert un verre.

— Bien. Je suppose que la conversation à laquelle vous faites allusion avait eu lieu... euh... dans le pavillon près de la piscine ?

Elle accusa le coup — oh ! un battement de cils —, mais n'hésita qu'un dixième de seconde avant de s'extasier :

— Vous êtes un as, vous alors ! Oui, nous nous sommes installés là-bas, nous y avons fumé et bavardé un petit moment. Comment avez-vous su ça ?

Elle avait l'expression émerveillée d'un gosse qui demande à ce qu'on lui explique un tour de magie.

— Vous y avez abandonné votre fourrure, Miss Cray. Ainsi que vos allumettes, ajouta-t-il du même ton égal.

— Ah, oui, bien sûr !

— Le Dr Christow est rentré au *Vallon* à 3 heures du matin, déclara Grange, sans toujours plus d'emphase.

— Il était vraiment si tard que ça ? demanda Veronica Cray, stupéfaite.

— Oui, Miss Cray. Si tard que ça.

— Évidemment, nous avons tant à nous dire... nous ne nous étions pas vus depuis des années !

— Êtes-vous bien certaine que cela faisait si longtemps ?

— Je viens de vous dire que je ne l'avais pas vu depuis quinze ans.

— Êtes-vous parfaitement sûre de ne pas vous tromper ? J'ai l'impression que vous deviez avoir des rapports beaucoup plus fréquents.

— Qu'est-ce qui peut bien, seigneur ! vous faire penser ça, inspecteur ?

— Eh bien, ce petit mot, pour commencer.

L'inspecteur Grange tira une feuille de papier de sa poche, se racla la gorge et lut à haute voix :

« Fais-moi le plaisir de venir ce matin. Il faut que je te voie. Veronica. »

— Ou...oui, fit-elle en souriant. C'est peut-être un peu comminatoire. Hollywood, je le crains, vous rend... ma foi, assez arrogant.

— En réponse à cette injonction, le Dr Christow vous a rendu visite le lendemain matin. Vous vous êtes disputés. Cela vous ennuerait-il de me confier, Miss Cray, le sujet de cette dispute ?

L'inspecteur avait dévoilé ses batteries. Il nota aussitôt l'éclair de fureur qui brilla dans ses yeux, le pincement irrité de ses lèvres.

— Nous ne nous sommes pas disputés, aboya-t-elle presque.

— Bien sûr que si, Miss Cray. Vos derniers mots ont été : « J'ai comme l'impression... oui, j'ai comme l'impression que je te hais plus que je ne me suis jamais crue capable de haïr qui que ce soit. »

Veronica resta muette. Il la sentait réfléchir... réfléchir à toute vitesse, chercher une parade prudente. Certaines femmes se seraient mises à parler à tort et à travers, mais Veronica Cray était bien trop maligne pour ça.

Elle haussa les épaules et dit d'un ton léger :

— Je vois. Encore des ragots de femme de chambre. La mienne a l'imagination fertile. Il y a mille et une façons de dire les choses, vous savez ça aussi bien que moi. Je peux vous garantir que mon ton n'avait rien de mélodramatique. Il était même plutôt du genre... vous l'avouerez-vous ? du genre câlin. Nous flirtions, inspecteur, et si nous avons échangé quelques piques, c'était pour rire.

— Cette phrase n'est donc pas à prendre à la lettre ?

— Bien sûr que non, voyons ! Et je peux vous garantir, inspecteur, que cela faisait quinze ans que nous ne nous étions pas vus. Vous pouvez vérifier cela de votre côté.

Elle était de nouveau calme, distante, sûre d'elle-même. Grange n'insista pas. Il se leva.

— Ce sera tout pour le moment, Miss Cray, déclara-t-il aimablement.

En sortant du *Colombier*, il descendit la route sur quelques mètres et poussa la barrière de la *Méridienne*.

Hercule Poirot regardait l'inspecteur avec des yeux ronds. Il répéta, incrédule :

— Le revolver que tenait Gerda Christow et qui est tombé ensuite dans la piscine n'est pas celui qui a tiré le coup fatal ? Ça, par exemple, c'est le comble !

— Je ne vous le fais pas dire, Monsieur Poirot. De vous à moi, c'est une histoire de fous.

— Oui, c'est une histoire de fous, murmura pensivement Poirot. N'empêche, inspecteur, qu'il va pourtant bien falloir que nous lui trouvions un sens, pas vrai ?

L'inspecteur poussa un gros soupir :

— C'est bien ça le *hic*, Monsieur Poirot. Cette histoire de fous, il nous faut découvrir par quel bout la prendre pour qu'elle acquière un sens. Mais pour l'instant, ce bout, je ne le vois pas. Ce qu'il y a cependant de sûr, c'est que nous n'avancerons pas tant que nous n'aurons pas trouvé l'arme qui a vraiment servi. D'accord, elle provient bien elle aussi de la collection de sir Henry... à tout le moins il en manque une... ce qui signifie que l'affaire est toujours liée au *Vallon*.

— Oui, murmura Poirot. Elle est toujours liée au *Vallon*.

— Dire que j'imaginai une histoire claire et nette, simple comme bonjour, gémit l'inspecteur. Eh bien, elle n'est ni claire ni nette, et pour ce qui est d'être simple...

— Elle ne l'est en effet pas, reconnut Poirot.

— Nous devons admettre l'éventualité d'un coup monté... d'une mise en scène destinée à compromettre Gerda Christow. Mais dans ce cas, pourquoi ne pas laisser le vrai revolver près du corps pour qu'elle le ramasse ?

— Rien ne dit qu'elle l'aurait ramassé.

— C'est juste, mais même si elle ne l'avait pas ramassé, tant qu'il ne portait pas les empreintes de quelqu'un d'autre – autrement dit, si on les avait essuyées –, on l'aurait tout autant soupçonnée. Or, c'est ce que voulait le meurtrier, non ?

— Est-ce vraiment ce qu'il voulait ?

Grange ouvrit de grands yeux :

— Bon sang, si vous aviez commis un meurtre, vous vous grouilleriez de le faire endosser par quelqu'un d'autre, non ? C'est la réaction normale de l'assassin primaire.

— Ou...oui. Mais nous sommes peut-être en présence d'un type inhabituel d'assassin... Et il est possible que ce soit ça, la solution à notre problème.

— Je ne vous suis pas.

Poirot répéta, songeur :

— Vous avez évoqué l'assassin primaire. Cela m'a fait penser au type inverse : à l'assassin sophistiqué.

L'inspecteur Grange le regarda, intrigué :

— Auquel cas... quelle aurait été son idée ? Qu'est-ce qu'il – ou elle – cherchait au bout du compte ?

Poirot écarta les mains avec un soupir :

— Je n'en sais rien. Je n'en sais rien du tout. Mais j'ai la vague impression que...

— Oui ?

— ... que l'assassin est quelqu'un qui voulait tuer John Christow mais qui ne voulait surtout pas que Gerda Christow soit mouillée dans l'affaire.

— Hum ! En réalité, c'est quand même elle qu'on a bel et bien soupçonnée illico.

— Oui, bien sûr, mais ça n'était censé durer que le temps qu'il faudrait pour que le micmac du revolver soit découvert et que l'affaire nous apparaisse du coup sous un angle nouveau. Et dans ce laps de temps, le meurtrier a eu libre champ pour...

Poirot s'interrompt.

— Pour faire quoi ?

— Ah, là, mon bon ami, vous m'en demandez trop. Encore une fois, je dois vous avouer ma parfaite ignorance.

L'inspecteur Grange marcha un moment de long en large avant d'aller se planter devant Poirot :

— J'avais deux bonnes raisons de venir vous voir cet après-midi, Monsieur Poirot. *Primo* parce que je sais – c'est amplement connu dans la profession – que vous êtes un homme de grande expérience et que vous avez débrouillé bon nombre de problèmes de ce genre. Ça, c'est la raison numéro un. Mais il y en a une autre. Vous étiez sur les lieux. Vous êtes un témoin oculaire. Vous avez vu ce qui s'est passé.

Poirot hocha la tête.

— Oui, j'ai vu ce qui s'est passé... mais les yeux, inspecteur Grange, sont des témoins fort peu recommandables.

— Que voulez-vous dire, Monsieur Poirot ?

— Que les yeux ne voient, parfois, que ce qu'ils sont *censés* voir.

— Vous pensez que tout avait été prévu de telle sorte que vous assistiez, si je puis m'exprimer ainsi, à une sorte de spectacle ?

— Je le soupçonne fort. On se serait cru au théâtre. Ce que j'ai vu ne laissait pas de place au doute. Un homme, affalé sur le sol et sur lequel on venait de tirer. Debout près de lui, la femme qui venait de l'abattre et qui avait encore à la main le revolver

dont elle venait de se servir. Ce que j'ai vu, c'est ça. Or, nous savons déjà que, sur un point, le tableau est faux. Ce revolver n'était pas celui avec lequel on avait tué John Christow.

— Hum ! fit l'inspecteur en tiraillant si fort les pointes de sa moustache qu'elle se fit plus tombante et plus mélancolique encore. Ce qui reviendrait à dire que d'autres pans du tableau pourraient être faux, eux aussi... c'est là que vous vouliez en venir ?

Poirot hocha la tête :

— Trois autres personnes étaient présentes... trois personnes qui, *apparemment*, venaient juste d'arriver sur les lieux. Mais là encore, c'est peut-être faux. La piscine est entourée d'une épaisse châtaigneraie. De la piscine partent cinq chemins : l'un qui conduit à la maison, un autre qui monte vers les bois, un autre vers l'allée fleurie, un autre qui descend vers la ferme et le dernier qui mène à cette route-ci.

« Ces trois personnes sont arrivées par des chemins différents : Edward Angkatell venait des bois, lady Angkatell montait de la ferme et Henrietta Savernake descendait de l'allée fleurie qui surplombe la maison. Ils ont déboulé sur les lieux du crime presque simultanément, quelques minutes après Gerda Christow.

« Cependant l'une de ces trois personnes, inspecteur, aurait pu se trouver au bord de la piscine *avant* Gerda Christow, tuer John Christow, puis monter ou descendre un de ces sentiers et, revenant sur ses pas, arriver en même temps que les deux autres.

— Oui, ça n'a rien d'impossible, en effet, reconnut l'inspecteur.

— Il y a encore une hypothèse, qui n'a pas été envisagée sur le moment. Quelqu'un aurait pu descendre d'ici, de la route, par le sentier, tuer John Christow et retourner là d'où il était venu sans que personne ne le voie.

— Vous avez diablement raison, reconnut encore Grange. Il ne fait guère de doute qu'il s'agit d'un crime passionnel. Or, outre Gerda Christow, deux femmes semblent avoir compté dans la vie de John Christow. Ce qui nous fait deux suspects supplémentaires. Avec le même mobile : la jalousie.

Il s'arrêta un instant, puis reprit :

— Christow est allé chez Veronica Cray, ce matin-là. Ils se sont disputés. Elle lui a dit qu'il se repentirait de ce qu'il avait fait, et qu'elle le haïssait plus qu'elle se serait jamais crue capable de haïr qui que ce soit.

— Intéressant, murmura Poirot.

— Elle arrive droit de Hollywood et, à en croire les journaux, on règle souvent ses comptes à coups de fusil, là-bas. Elle aurait pu venir chercher sa fourrure qu'elle avait oubliée la veille dans le pavillon. Il lui serait tombé dessus par hasard... ils reprennent leur dispute là où ils l'avaient laissée... les choses s'enveniment... elle tire... elle entend quelqu'un arriver et fiche le camp par où elle était venue...

Il s'interrompit un instant avant d'ajouter, rageur :

— Sur quoi nous revenons nous casser le nez sur le truc qui rendrait n'importe qui hystérique. Sur ce fichu revolver ! À moins que...

« À moins, reprit-il, le regard soudain brillant, qu'elle l'ait tué avec son propre revolver et qu'elle en ait abandonné un sur place, qu'elle aurait chapardé dans le bureau de sir Henry, histoire de faire porter les soupçons sur la population du *Vallon*. Peut-être ignore-t-elle que nous pouvons identifier une arme aux striures de la balle.

— Combien de gens le savent, je me le demande.

— J'en ai touché un mot à sir Henry. D'après lui, beaucoup de gens seraient au courant à cause de tous ces romans policiers qu'on trouve un peu partout. Il m'en a cité un nouveau, *Le Mystère de la fontaine sanglante*, que John Christow lisait, paraît-il, précisément samedi et qui met l'accent sur ce point.

— Mais pour prendre ce revolver dans le bureau de sir Henry, il aurait fallu que Veronica en trouve le moyen.

— Oui, ce qui impliquerait la préméditation.

L'inspecteur se remit à tirailler sa moustache, puis regarda Poirot :

— Mais vous avez envisagé vous-même une autre possibilité, Monsieur Poirot. Il s'agit de miss Savernake. Ce qui me fait vous ramener à votre rôle de témoin – non plus oculaire, mais auditif cette fois. Le Dr Christow a dit « Henrietta » avant de mourir.

Vous l'avez entendu, tout le monde l'a entendu, sauf Mr Angkatell qui prétend ne pas avoir compris ce qu'il disait.

— Edward Angkatell ne l'a pas entendu ? Ça, c'est intéressant.

— Mais les autres, oui. Miss Savernake reconnaît elle-même qu'il a essayé de lui parler. Lady Angkatell raconte qu'il a ouvert les yeux, qu'il a aperçu miss Savernake et qu'il a articulé « Henrietta ». La chère femme n'a d'ailleurs pas vraiment l'air d'y attacher une quelconque importance.

— Évidemment non, fit Poirot avec un sourire. De sa part, c'est le contraire qui me surprendrait.

— Et à présent, à vous, Monsieur Poirot. Vous étiez là, vous avez vu, vous avez entendu. Le Dr Christow essayait-il de dire à tout le monde que c'était Henrietta qui lui avait tiré dessus ? En d'autres termes, s'agissait-il d'une accusation ?

— Ce n'est pas, articula pensivement Poirot, ce que j'ai pensé sur le moment.

— Mais maintenant, Monsieur Poirot ? Qu'est-ce que vous en pensez *maintenant* ?

Poirot soupira.

— Ce n'est pas impossible, déclara-t-il avec une infinie lenteur. Je ne peux pas en dire plus. Vous me demandez de vous restituer une impression fugace, mais la malédiction des impressions fugaces c'est précisément qu'elles le sont et qu'une fois le moment passé, on est toujours tenté de donner aux événements un sens qu'ils n'avaient pas sur l'instant.

— Bien sûr, tout ceci resterait entre nous, s'empressa d'ajouter Grange. « Ce que pouvait penser M. Poirot n'est pas une preuve », je connais la leçon par cœur. Ce que je cherche, c'est le plus maigre des indices, le bout de fil qui me permettra de démêler l'écheveau.

— Oh, je vous comprends parfaitement... et c'est vrai que l'impression d'un témoin oculaire peut se révéler précieuse. Mais j'avoue pour ma plus grande honte que mes impressions sont sans valeur aucune. J'avais en tête l'idée fausse, fondée sur une preuve visuelle, que Mrs Christow venait de tirer sur son mari. Si bien que lorsqu'il a ouvert les yeux et a dit : « Henrietta », je n'ai pas pensé une seconde que cela pouvait

être une accusation. Avec le recul, il est trop tentant de trouver à cette scène un sens qu'elle n'avait pas.

— Je vois ce que vous voulez dire, acquiesça Grange. Mais compte tenu du fait qu'« Henrietta » est le dernier mot prononcé par Christow, il me semble qu'il ne pouvait avoir que deux significations. Ou bien c'était une accusation de meurtre, ou alors c'était... ma foi, purement sentimental. C'est la femme qu'il aime et il est en train de mourir. Ayant tout ceci bien présent à l'esprit, laquelle de ces deux versions vous paraît la plus vraisemblable ?

Poirot soupira, s'agita, ferma les yeux, les rouvrit, et enfin écarta les bras en signe d'impuissance :

— Son ton était pressant, c'est tout ce que je peux dire... Il ne m'a paru ni accusateur ni sentimental, mais pressant, ça oui, à coup sûr ! Et je suis certain d'une chose, c'est qu'il avait encore toute sa tête à lui. Il avait le ton d'un médecin face à une urgence chirurgicale... face à un malade qui se viderait de tout son sang, par exemple. C'est ce que je peux vous offrir de mieux, ajouta-t-il en haussant les épaules.

— Le ton professionnel, c'est ça, hein ? Eh bien, mais c'est une troisième façon d'envisager le problème. On lui avait tiré dessus, il pensait qu'il allait mourir, et il voulait qu'on fasse d'urgence quelque chose pour lui. Et si, comme le dit lady Angkatell, miss Savernake a été la première personne qu'il a aperçue en ouvrant les yeux, c'est à elle qu'il a fait appel... Bof ! Tout bien pesé, cette version n'est guère plus satisfaisante que le reste.

— Rien n'est satisfaisant dans cette affaire, répliqua Poirot non sans amertume.

Une scène de meurtre, savamment concoctée pour mener Hercule Poirot en bateau... et qui l'avait effectivement mené en bateau ! Difficile d'y trouver de quoi pavoiser.

L'inspecteur Grange était allé mettre son nez à la fenêtre.

— Tiens donc ! s'exclama-t-il. Voici Clark, mon sergent, qui rapplique ventre à terre. Il a tout de l'individu qui a découvert le pactole. Je l'avais chargé de travailler la domesticité au corps... le style câlin. C'est un beau gosse, qui sait y faire avec le sexe faible.

Le sergent Clark arriva, quelque peu hors d'haleine. Il était visiblement content de lui, euphorie qu'il tentait de masquer sous des dehors très service-service :

— Sachant où vous étiez, patron, j'ai estimé qu'il valait mieux que je vienne vous rendre compte toutes affaires cessantes...

Il s'interrompt, jetant des regards dubitatifs en direction de Poirot dont la dégaine continentale et l'exotisme vestimentaire ne l'encourageaient pas à trahir des secrets d'État.

— Allez-y, mon garçon, lui dit Grange. Que la présence de M. Poirot ne vous inquiète pas. Il en a beaucoup plus oublié, à ce petit jeu, que vous n'aurez l'occasion d'en apprendre d'ici à votre retraite.

— Bien, patron. Alors voilà, patron. J'ai tournicoté autour de la fille de cuisine et...

Grange l'interrompt et se tourna triomphalement vers Poirot :

— Qu'est-ce que je vous disais ? Tant qu'il y a des filles de cuisine, il y a de l'espoir. Que Dieu nous vienne en aide le jour où le personnel domestique sera si réduit que personne n'emploiera plus de filles de cuisine ! Les filles de cuisine jacassent, les filles de cuisine bavassent... Elles sont tellement tenues en lisière par la cuisinière et la hiérarchie des femmes de chambre qu'elles ne se font jamais prier longtemps pour dire ce qu'elles savent aux bonnes âmes qui leur prêtent une oreille attentive. C'est humain. Continuez, Clark.

— Voici ce qu'elle m'a dit, patron. Que dimanche après-midi, elle avait vu Gudgeon, le maître d'hôtel, traverser le hall un revolver à la main.

— Gudgeon ?

— Oui, patron. (Clark consulta son calepin.) Voici ses propres termes : « J'sais pas trop quoi faire, mais j'crois que j'devrais dire c'que j'ai vu c'jour-là. J'ai vu Mr Gudgeon dans le hall, même qu'il avait un revolver à la main. Et c'est pas pour dire, mais il tirait une drôle de binette, Mr Gudgeon. »

« Je ne pense pas, ajouta Clark, que ce qu'elle précise de la « drôle de binette » de Mr Gudgeon ait une signification quelconque. Elle a probablement ajouté ce détail pour

dramatiser la scène. Mais j'ai cru bon de venir vous mettre au courant tout de suite, patron.

L'inspecteur Grange se leva de l'air gourmand de l'homme qui voit se profiler enfin une tâche à sa portée.

— *Gudgeon* ? répéta-t-il. Je vais aller m'entretenir avec Mr Gudgeon pas plus tard que tout de suite.

XX

Faisant encore une fois le siège du bureau de sir Henry, l'inspecteur Grange fixait l'homme au visage impassible qu'il avait en face de lui.

Jusqu'ici, c'était Gudgeon qui marquait les points.

— Que Monsieur me pardonne, répéta-t-il. Et vous, Monsieur, vous me voyez désolé. Sans doute aurais-je dû vous signaler cette vétille, mais elle m'était sortie de l'esprit.

Il regarda tour à tour l'inspecteur et sir Henry d'un air contrit :

— Il devait être 5 heures et demie, si mes souvenirs sont bons, Monsieur. Je traversais le hall pour m'assurer qu'il n'y avait pas de lettres à poster quand j'ai remarqué un revolver sur la table. Pensant qu'il provenait de la collection de sir Henry, je l'ai ramassé et apporté ici. Il y avait une case vide au râtelier, près de la cheminée, c'était de là qu'il venait. Je l'ai remis à sa place.

— Montrez-le-moi, demanda Grange.

Gudgeon se leva et, suivi de près par l'inspecteur, se dirigea vers le râtelier en question.

— C'est celui-ci, Monsieur, affirma Gudgeon en lui désignant du doigt un petit Mauser, au bout de la rangée.

C'était un 6.35, un tout petit calibre. Ce n'était certainement pas l'arme qui avait tué John Christow.

— Mais c'est un pistolet automatique ! s'écria Grange sans quitter Gudgeon des yeux. Pas un revolver !

Gudgeon toussota :

— Vraiment, Monsieur ? Je crains de ne pas être assez versé dans le domaine des armes à feu. Sans doute ai-je usé du vocable « revolver » de façon impropre, Monsieur.

— Mais vous êtes sûr que c'est bien ce pistolet que vous avez trouvé dans le hall et que vous avez apporté ici ?

— Oh, oui, monsieur, il n'y a pas d'erreur possible.

Comme il tendait la main, Grange l'arrêta :

— N'y touchez pas, je vous en prie. Il faut que j'examine les empreintes digitales et que je m'assure qu'il n'est pas chargé.

— Je ne crois pas qu'il soit chargé, Monsieur. Aucun des revolvers de la collection de sir Henry n'est chargé. Quant aux empreintes, je l'ai essuyé avec mon mouchoir avant de le ranger, Monsieur, ce qui fait que vous n'y trouverez que les miennes.

— Pourquoi avez-vous fait ça ? s'emporta Grange.

Gudgeon gardait, imperturbable, le même sourire contrit :

— J'ai pensé qu'il devait être poussiéreux, Monsieur.

La porte s'ouvrit et lady Angkatell apparut. Elle sourit à l'inspecteur :

— Quel plaisir de vous voir, inspecteur Grange ! Qu'est-ce que j'apprends ? Il courrait des bruits à propos de Gudgeon et d'un revolver ? La pauvre enfant pleure toutes les larmes de son corps au beau milieu de la cuisine. Mrs Medway l'a rabrouée... comme s'il n'allait pas de soi que cette gamine avait bien fait de dire ce qu'elle avait vu si elle croyait devoir le faire. J'éprouve moi-même tant de difficultés à distinguer le bien du mal... ce n'est pas sorcier, je n'en disconviens pas, quand le bien est déplaisant et le mal agréable parce qu'on sait au moins où on en est, mais quand c'est le contraire, c'est très déroutant ! À mon avis — qu'en pensez-vous, inspecteur ? — chacun devrait faire ce qu'il croit être le bien. Que leur avez-vous raconté à propos de ce pistolet, Gudgeon ?

— Le pistolet était sur la table, dans le hall, Madame, expliqua Gudgeon avec une intonation respectueuse. Que Madame me pardonne mais, ignorant comment il était arrivé là, j'avais pris sur moi de le rapporter ici et de le remettre à sa place. C'est ce que je viens d'expliquer à l'inspecteur, Madame, et il semble l'avoir très bien compris.

Lady Angkatell secoua la tête.

— Vous n'auriez pas dû dire ça, Gudgeon, fit-elle avec indulgence. Je vais parler moi-même à l'inspecteur.

Comme Gudgeon esquissait un geste, lady Angkatell l'interrompit de façon charmante :

— Vos motifs sont fort estimables, Gudgeon. Je sais que vous cherchez toujours à nous éviter ennuis et tracas. Ce sera tout

pour le moment, ajouta-t-elle, lui signifiant gentiment son congé.

Gudgeon hésita puis, après avoir jeté un bref coup d'œil à sir Henry et à l'inspecteur, s'inclina et se dirigea vers la porte.

Grange éprouva un instant la tentation de le retenir, mais, pour une raison qu'il n'aurait su s'expliquer à lui-même, il ne bougea pas le bras qu'il s'apprêtait à lever. Gudgeon sortit et referma la porte.

Lady Angkatell se laissa tomber dans un fauteuil en souriant aux deux hommes :

— Vous, je ne sais pas, déclara-t-elle sur le ton de la conversation mondaine, mais je trouve personnellement que Gudgeon a fait preuve d'une délicatesse extrême. Il s'est montré très féal, si vous voyez ce que je veux dire. Oui, « féal » est le mot.

— Dois-je comprendre, lady Angkatell, que vous possédez de plus amples informations sur le sujet ? s'enquit Grange, glacial.

— Mais voyons, bien sûr ! Gudgeon n'a pas trouvé ce pistolet dans le hall. Il l'a trouvé quand il a sorti les œufs.

— Les œufs ? répéta l'inspecteur.

— Les œufs qui étaient dans le panier, précisa lady Angkatell.

Elle avait l'air de penser que tout était désormais limpide. Sir Henry insista non sans douceur :

— Il vous faut nous en dire un peu plus, ma toute bonne. L'inspecteur Grange et moi-même nageons quelque peu.

— Oh !

Lady Angkatell prit sur elle de se montrer explicite :

— Le pistolet, vous me suivez ? Il se trouvait dans le panier. Sous les œufs.

— Quel panier et quels œufs, lady Angkatell ?

— Le panier que j'avais emporté à la ferme. Le pistolet était dedans, puis j'ai mis les œufs par-dessus et tout ça m'est sorti de la tête. Et quand nous avons trouvé ce pauvre John Christow mort au bord de la piscine, j'ai eu un tel choc que j'ai lâché le panier, et Gudgeon l'a rattrapé à temps — pour ce qui est des œufs, j'entends : s'ils étaient tombés, ils se seraient cassés. Ensuite, il l'a rapporté à la maison. Plus tard, je lui ai demandé d'inscrire la date sur les œufs — ce que je fais toujours, sinon on

mange parfois les plus frais en premier – et il m’a répondu qu’il y avait personnellement veillé, et maintenant que j’y repense, il s’était, ne s’agissant après tout que de quelques œufs, montré quelque peu emphatique sur la question. C’est ce que j’appelle son côté féal. Il a découvert le pistolet et il est allé le remettre à sa place... probablement parce que la police était dans la maison. Les domestiques se laissent toujours impressionner par la police. C’était très gentil et très loyal de sa part, d’accord, mais aussi très stupide... parce que, bien évidemment, inspecteur, c’est la vérité que vous voulez entendre, n’est-ce pas ? conclut-elle, souriant aux anges.

— La vérité, c’est ce que j’ai bien l’intention de découvrir, grommela Grange, peu amène.

Lady Angkatell soupira :

— Que d’histoires, que d’histoires ! Je veux parler de cette façon de traquer les gens... Je ne pense pas que celui ou celle qui a tiré sur John Christow ait vraiment eu l’intention de le tuer... pas sérieusement, en tout cas, pas sérieusement. Surtout si c’était Gerda. D’ailleurs, ce qui me surprend le plus, c’est qu’elle ne l’ait pas raté – venant d’elle, c’est plutôt à ça qu’on se serait attendu. Et, au fond, c’est une créature adorable, gentille comme tout. Si vous continuez, si vous la mettez en prison et si vous la pendez, que diable vont devenir ses enfants ? Si c’est elle qui a tué John, elle doit s’en mordre les doigts à l’heure qu’il est. Que leur père ait été assassiné, c’est déjà ennuyeux pour des enfants, mais ça n’arrangerait rien que leur mère soit pendue. Vous autres policiers, je me demande parfois si vous pensez suffisamment à ces choses-là.

— Pour l’instant, nous n’envisageons aucune arrestation, lady Angkatell.

— Voilà qui est à tout le moins raisonnable ! J’ai d’ailleurs toujours pensé, inspecteur Grange, que vous étiez un garçon très raisonnable.

Encore un de ses sourires charmants, quasi étourdissants.

L’inspecteur Grange papillonna quelque peu des paupières. Ç’avait été plus fort que lui. Il n’en fallait pas moins toutefois en revenir au nœud du problème.

— Comme vous venez de le dire, lady Angkatell, c'est la vérité que je cherche. Le pistolet qui nous occupe, c'est bien ici que vous l'avez pris, n'est-ce pas ?... Lequel est-ce, à propos ?

— Le second en partant de la fin, déclara-t-elle en désignant le râtelier d'un signe de tête. Le 6.35 Mauser.

La façon dont elle s'était exprimée agaça Grange. Il ne s'attendait pas à ce que lady Angkatell, qu'il avait cataloguée parmi les « évaporées », voire les « piquées », décrive une arme à feu avec cette précision technique.

— Vous l'avez pris et vous l'avez mis dans votre panier. Pourquoi ?

— J'aurais parié que vous alliez me poser la question ! s'exclama lady Angkatell avec comme une nuance de triomphe dans la voix. Et il va de soi qu'il devait y avoir une raison. Vous n'êtes pas de mon avis, Henry ? Vous ne pensez pas que j'ai dû avoir une raison de sortir ce pistolet, ce matin-là ?

— Cela me semblerait devoir aller de soi, mon amie, répondit sir Henry, un peu agacé.

— On fait des choses, déclara lady Angkatell qui regardait droit devant elle d'un air songeur, et après on ne se rappelle même plus pourquoi on les a faites. Mais je suis persuadée, voyez-vous, inspecteur, qu'il y a toujours une raison à tout, le problème étant de mettre le doigt dessus ! J'avais sans aucun doute une idée quelconque en tête quand j'ai mis le Mauser dans mon panier.

Elle appela le représentant des forces de l'ordre à la rescousse :

— Laquelle, à votre avis ?

Halluciné, Grange ne pouvait plus désormais la quitter des yeux. Elle ne manifestait ni gêne ni embarras, rien qu'une espèce d'ardeur enfantine. Il s'avouait dépassé. Jamais encore il n'avait rencontré de phénomène comme lady Angkatell et, pour l'instant, il ne savait par quel bout la prendre.

— Ma femme, déclara sir Henry, est extraordinairement distraite, inspecteur.

— C'est l'impression qu'elle donne, répondit Grange.

Il n'avait pas dit ça très gentiment.

— À votre avis, pourquoi ai-je pu prendre ce pistolet ?

— Je n'en ai aucune idée, lady Angkatell.

— Je suis entrée ici, dit-elle d'un ton méditatif. Je venais de parler taies d'oreillers avec Simmons... Je me rappelle vaguement avoir été jusqu'à la cheminée... m'être dit que nous devions acheter un nouveau tisonnier... un pique-feu, pas un ringard...

L'inspecteur Grange ouvrait de grands yeux. La tête lui tournait.

— Et je me rappelle avoir pris le Mauser... une jolie petite arme qu'on a bien en main... elle m'a toujours plu... et l'avoir jetée dans mon panier... panier que je venais de prendre au passage dans la pièce aux fleurs. Mais, que voulez-vous, j'avais tant de choses en tête... Simmons, je vous l'ai déjà dit, et puis les liserons qui envahissent les marguerites d'automne... et j'espérais que Mrs Medway nous confectionnerait un bon vrai « nègre en chemise » bien indigeste...

— Un nègre... en chemise ? ne put s'empêcher de l'interrompre Grange.

— Du chocolat, vous savez bien, et puis des œufs... le tout nappé de crème fouettée. Typiquement le genre de dessert qu'un continental aime manger à midi.

L'inspecteur Grange se faisait l'effet d'un homme qui essaye de se débarrasser de fines toiles d'araignée qui lui obscurcissent la vue. Il se sentait au bord de l'explosion.

— Ce pistolet, vous l'avez chargé ? tonna-t-il presque.

Il espérait la surprendre, peut-être même l'effrayer un peu, mais lady Angkatell ne fit qu'envisager la question avec un louable effort de réflexion :

— L'ai-je chargé ? C'est trop bête. Je ne m'en souviens pas. Mais je pense que j'ai dû le faire, pas vous, inspecteur ? Je veux dire, à quoi bon un pistolet sans munitions ? Si seulement je pouvais me rappeler ce que j'avais en tête à ce moment-là !

— Ma chère Lucy, intervint sir Henry, voilà des années que ce que vous avez ou n'avez pas en tête fait le désespoir de tous ceux qui vous connaissent.

Elle lui adressa son sourire le plus tendre :

— J'essaie de me souvenir, Henry, mon très cher. On agit si bizarrement, parfois. J'ai décroché le téléphone, l'autre matin,

et je me suis surprise à regarder d'un air ahuri le combiné que j'avais en main. Je n'avais plus la moindre idée de ce que j'avais voulu en faire.

— Vous vouliez sans doute téléphoner à quelqu'un, suggéra froidement l'inspecteur.

— Eh bien, bizarrement, non ! Ça m'est revenu après... Je me demandais pourquoi Mrs Mears, la femme du jardinier, tenait son bébé d'une si drôle de façon, et j'ai empoigné le combiné pour essayer de voir comment on tient un bébé, et je me suis rendu compte que ce qui m'avait désorientée, c'est que Mrs Mears est gauchère et qu'elle lui tenait la tête de l'autre côté.

Elle promena sur les deux hommes son regard triomphant.

« Après tout, se dit l'inspecteur, il existe peut-être vraiment des gens comme ça. »

Mais il n'en était pas entièrement convaincu.

Tout cela pouvait n'être qu'un tissu de mensonges. La fille de cuisine, par exemple, avait clairement déclaré que c'était avec un revolver à la main que Gudgeon avait traversé le hall. Encore qu'il soit difficile d'échafauder une théorie à partir de là. Cette fille ne connaissait rien aux armes à feu. Elle avait entendu parler d'un revolver en relation avec le crime. Et, pour elle, revolver ou pistolet, ça ne devait faire qu'un.

Gudgeon et lady Angkatell avaient tous deux désigné le Mauser, mais sans preuve à l'appui. En fait, ce que la fille de cuisine avait vu dans les mains de Gudgeon, c'était peut-être la véritable arme du crime, le fameux revolver manquant, que le « féal » valet était allé remettre, non dans le bureau de sir Henry, mais à lady Angkatell elle-même. Les domestiques de la maison avaient tous l'air en adoration devant cette satanée bonne femme.

Et si on supposait que c'était elle qui avait tué John Christow ? (Mais pourquoi l'aurait-elle fait ? Il butait sur le mobile.) Les domestiques continueraient-ils à la soutenir et à raconter des mensonges pour la protéger ? Il avait la très désagréable impression que ce serait très précisément ce à quoi on pourrait s'attendre de leur part.

Et que dire de cette histoire à dormir debout selon laquelle elle n'arrivait pas à se souvenir... elle aurait quand même pu trouver quelque chose d'un peu plus convaincant. Et l'air qu'elle avait en vous débitant ça : tout ce qu'il y a de naturel... pas le moins du monde inquiet ou embarrassé. Bon sang de bonsoir ! elle parvenait à quasiment vous persuader qu'elle vous disait la vérité, rien que la vérité, toute la vérité.

Il se leva.

— Si jamais la mémoire vous revenait, lady Angkatell, peut-être auriez-vous l'extrême bonté de me le faire savoir ? dit-il, mi-figue, mi-raisin.

— Bien évidemment, inspecteur. Il arrive que les souvenirs remontent d'un coup.

Grange sortit du bureau. La porte refermée, il passa un doigt dans l'encolure de sa chemise et poussa un profond soupir.

Il se sentait englué, ficelé, emberlificoté.

La plus vieille, la plus puante de ses pipes... une pinte de bière... un bon steak-frites, voilà ce dont il avait besoin. Quelque chose de simple, de concret, de tangible.

XXI

Lady Angkatell allait et venait d'un pas léger dans le bureau, tripotant les objets au passage, l'air de ne pas y toucher. Bien carré au plus profond de son fauteuil, sir Henry l'observait.

— Pourquoi aviez-vous pris ce pistolet, Lucy ? demanda-t-il enfin.

Lady Angkatell se laissa choir avec grâce sur l'extrême bord d'un siège :

— Je ne sais pas trop, Henry. Je devais vaguement envisager un accident.

— Un accident ?

— Oui. Avec toutes ces racines qui dépassent, expliqua lady Angkatell, guère moins floue qu'à l'ordinaire, c'est si facile de buter dedans. On aurait préalablement tiré quelques coups sur la cible et puis laissé une balle dans le chargeur... pure négligence, cela va de soi... mais les gens ne sont-ils pas invariablement négligents ? J'ai toujours pensé, voyez-vous, qu'un accident serait le meilleur moyen de faire une chose comme ça. Quitte à s'en montrer navré, bien sûr, et à se le reprocher amèrement...

Sa voix s'éteignit. Immobile, son mari ne la quittait pas des yeux. Du même ton tranquille et prudent, il demanda :

— Et qui devait être la victime de... cet accident ?

Lucy le regarda, étonnée :

— John Christow, bien sûr.

— Seigneur Dieu, Lucy...

Sa voix s'étrangla.

— Comprenez-moi, Henry reprit-elle avec gravité. Je me faisais tant de souci. À propos d'Ainswick.

— Alors c'est donc ça. C'est Ainswick... Vous vous êtes toujours trop préoccupée d'Ainswick, Lucy. Je me demande parfois si ce n'est pas la seule chose qui compte à vos yeux.

— Il ne reste plus qu'Edward et David. Ce sont les derniers... les derniers des Angkatell. Et David est impossible, Henry. Il ne se mariera jamais... à cause de sa mère et de tout ce qui s'ensuit. Il héritera d'Ainswick à la mort d'Edward, et il ne se mariera pas, et vous et moi nous serons morts bien avant qu'il n'atteigne l'âge mûr. Il sera le dernier des Angkatell et ce sera la fin de tout.

— Est-ce si important ?

— Bien sûr que c'est important ! Il s'agit d'Ainswick !

— Vous auriez dû être un garçon, Lucy, observa-t-il avec un petit sourire, car il se l'imaginait difficilement en homme.

— Tout dépend du fait qu'Edward se marie ou ne se marie pas... mais il est tellement obstiné... tellement tête de pioche — on jurerait mon père. Je me disais qu'il finirait par oublier Henrietta et qu'il épouserait une brave fille quelconque... mais je me rends bien compte que c'est sans espoir. D'un autre côté, je m'étais imaginé que la liaison d'Henrietta avec John suivrait un cours normal. Les liaisons de John, me semble-t-il, n'ont jamais eu qu'un temps. Mais, l'autre soir, j'ai vu comment il la regardait. Il *tenait* vraiment à elle. Si seulement John disparaissait de la circulation, me disais-je, il me semblait qu'Henrietta épouserait Edward. Elle n'est pas du genre à vénérer une ombre et à vivre dans le passé. Par conséquent, voyez-vous, on en revenait toujours au même point : faire disparaître John Christow de la circulation.

— Lucy ! Vous n'avez pas... Qu'avez-vous fait, Lucy ?

Lady Angkatell se releva. Elle s'en fut ôter deux fleurs fanées d'un vase :

— Chéri, vous n'imaginez pas un instant, n'est-ce pas, que c'est *moi* qui ai tué John Christow ? J'avoue avoir effectivement eu cette idée bête d'un accident. Mais je me suis tout aussitôt rappelé que j'avais instamment prié John Christow de venir passer le week-end ici... ce qui n'est pas du tout la même chose que s'il s'était *imposé*. On ne peut pas *inviter* quelqu'un et s'arranger ensuite pour le faire mourir dans un accident. Même les Arabes ont un sens aigu de l'hospitalité. Alors, soyez gentil, cessez de vous faire du souci, Henry.

Debout devant lui, elle le regardait avec une infinie tendresse. Et elle lui dédia un sourire éblouissant.

— Je me fais toujours du souci pour vous, Lucy, répliqua-t-il gravement.

— C'est inutile, mon chéri. D'ailleurs, comme vous pouvez le constater, tout a finalement on ne peut mieux tourné. John a débarrassé le plancher sans que nous soyons obligés de lever le petit doigt. Ça me rappelle cet individu qui s'était montré si affreusement grossier avec moi à Bombay. Trois jours plus tard, il passait sous un tramway.

Elle ouvrit la porte-fenêtre et sortit dans le jardin.

Immobile, sir Henry la suivit des yeux. Il semblait soudain un peu plus vieux, un peu plus fatigué, et son visage était celui d'un homme habitué à vivre aux frontières de la peur.

En larmes au beau milieu de la cuisine, Doris Emmott ployait sous les admonestations d'un Gudgeon courroucé. Mrs Medway et miss Simmons faisaient office de chœur antique.

— ... vous mettre en avant et tirer des conclusions hâtives, comme seule une gamine qui ne connaîtrait rien à rien pourrait le faire !

— Très juste, renchérit Mrs Medway.

— Si vous me voyez avec un pistolet à la main, la seule audace qui vous soit permise est celle qui consiste à m'aborder pour me demander : « Mr Gudgeon, pourriez-vous condescendre à me fournir une explication ? »

— Vous auriez pu aussi vous adresser à moi, intervint Mrs Medway. Quand une jeune fille ne connaît rien du monde, je suis toujours disposée à lui dire ce qu'elle doit penser.

— Mais ce que vous n'auriez pas dû faire, continua Gudgeon avec sévérité, c'est aller vous épancher dans le giron d'un policier... et d'un banal sergent par-dessus le marché ! Ne jamais s'acointer avec la police tant que les circonstances ne vous y contraignent pas, telle est la règle élémentaire. C'est déjà assez pénible de les avoir dans la maison.

— Pénible que ça n'est rien de le dire, murmura miss Simmons.

— Pareille malédiction ne s'était encore jamais abattue sur *moi*, tint à souligner Mrs Medway.

— Nous connaissons tous Madame, poursuivit Gudgeon. Rien de ce que peut dire ou faire Madame ne me surprendra jamais... mais la police ne connaît pas Madame comme nous le faisons et il serait inadmissible qu'elle se mette à soupçonner Madame et à la tourmenter de questions stupides sous le simple prétexte que Madame se promène avec des armes à feu. C'est typiquement le genre de chose dont Madame est capable, mais les policiers ont si mauvais esprit qu'ils voient le mal partout. Madame est de ces êtres distraits qui ne feraient pas de mal à une mouche, mais il est indéniable qu'il lui arrive de poser les choses les plus bizarres dans les endroits les plus imprévus. Je n'oublierai jamais le jour où elle a rapporté un homard vivant et où elle l'a déposé dans la boîte aux lettres du hall. J'ai cru que j'avais des hallucinations !

— Ça a dû se passer avant mon temps, remarqua Simmons avec des mines gourmandes.

Mrs Medway jeta un bref regard sur Doris la pécheresse pour juger de l'effet produit par ces révélations.

— On en reparlera, conclut-elle. En attendant, Doris, aie le bon sens de comprendre que, si nous t'avons dit tout ça, c'est uniquement pour ton bien. Il n'y a rien qui fasse plus peuple que de s'acoquiner avec la police, n'oublie jamais ça. Allez, tu peux retourner éplucher tes légumes, et fais plus attention qu'hier soir à tes haricots.

Doris renifla.

— Oui, Mrs Medway, geignit-elle en traînant les pieds vers l'évier.

— J'ai bien peur de ne pas avoir mon tour de main pour mes feuilletés, annonça Mrs Medway, animée d'un sombre pressentiment. Cette maudite enquête du coroner, demain... Ça me tourne les sangs chaque fois que j'y pense. Nous faire ça... à *nous* !

XXII

En entendant cliqueter le loquet de son portail, Poirot regarda par la fenêtre et reconnut aussitôt sa visiteuse. Qu'est-ce qui pouvait bien pousser Veronica Cray à venir le voir ?

Il émanait d'elle un parfum léger et délicieux que Poirot reconnut également. Elle portait un ensemble de tweed et des chaussures de marche, tout comme Henrietta... ce qui ne les empêchait pas d'être très différentes.

— Monsieur Poirot, déclara-t-elle avec ravissement, je viens de découvrir qui est mon voisin. Moi qui avais toujours rêvé de faire votre connaissance !

Il saisit les mains qu'elle lui tendait et s'inclina :

— Tout le plaisir est pour moi, Madame.

Elle accepta cet hommage en souriant mais refusa le thé, le café ou le cocktail qu'il lui proposait :

— Non, je suis venue vous parler. Vous parler sérieusement. Je suis très inquiète.

— Vous êtes inquiète ? Vous m'en voyez désolé.

Veronica s'assit avec un soupir :

— C'est à propos de la mort de John Christow. L'enquête devant le jury a lieu demain. Vous le savez ?

— Oui, oui, je suis au courant.

— Toute cette histoire est tellement hallucinante...

La voix lui manqua. Il lui fallut se reprendre :

— La plupart des gens refuseraient de me croire. Mais vous saurez m'écouter, vous, j'en suis sûre... vous êtes un si prodigieux connaisseur de la nature profonde de vos semblables.

— Je sais un peu de quoi est fait l'être humain, admit Poirot.

— L'inspecteur Grange est venu me voir. Il s'était mis dans la tête que je m'étais disputée avec John... ce qui est vrai dans un sens, mais pas dans celui qu'il imagine. Je lui ai dit que je

n'avais pas revu John depuis quinze ans... et il ne me croit tout bonnement pas. C'est pourtant bien la vérité, Monsieur Poirot.

— Si c'est la vérité, il sera facile de le prouver, alors pourquoi vous faire du souci ?

Elle lui rendit son sourire au centuple, et l'assortit d'un aveu :

— La vérité vraie, c'est que je n'ai pas osé raconter à l'inspecteur ce qui s'était réellement passé samedi soir. C'est tellement fantastique qu'il ne m'aurait certainement pas crue. Mais il fallait que j'en parle à quelqu'un. Voilà pourquoi je suis venue à vous.

— Vous m'en voyez flatté, répondit Poirot sans autrement s'émouvoir.

Négligeant l'intonation, elle n'entendit que le compliment — et le prit pour argent comptant. Cette femme, estima-t-il, avait foi dans l'effet qu'elle produisait. Une foi telle qu'elle pouvait, à l'occasion, l'entraîner à commettre des erreurs.

— Il y a quinze ans, John et moi étions fiancés et songions au mariage. Il était follement amoureux de moi — si follement que cela m'inquiétait parfois. Il voulait que je renonce à la scène, que je ne pense plus, que je ne vive plus qu'à travers lui. Il se montrait tellement autoritaire, tellement possessif que je me suis rendu compte que l'existence avec lui serait intolérable et que j'ai rompu nos fiançailles. J'ai bien peur qu'il ne l'ait très mal pris.

Poirot montra tous les signes de la compassion.

— Je ne l'avais jamais revu jusqu'à samedi dernier... Et c'est là qu'il m'a raccompagnée chez moi. J'ai dit à l'inspecteur que nous avions parlé du bon vieux temps... ce qui n'est pas faux. Mais ce qui fut loin d'être tout.

— Oui ?

— John a perdu la tête, complètement perdu la tête. Il voulait quitter sa femme et ses enfants, il voulait que je divorce pour l'épouser. Il prétendait qu'il ne m'avait jamais oubliée... que dès qu'il m'avait revue, le temps s'était arrêté.

Elle ferma les paupières et ravala son émoi. Elle était infiniment pâle sous son maquillage.

Soudain elle rouvrit les yeux et adressa à Poirot un sourire timide :

— Croyez-vous qu'on puisse éprouver... des sentiments d'une telle force ?

— Je crois cela très possible, oui.

— Ne jamais oublier... continuer à attendre... à faire des projets... à espérer ? Être corps et âme résolu à obtenir un jour ce que l'on veut ? C'est vrai, vous n'avez pas tort. Il y a des hommes de cette trempe, monsieur Poirot.

— Oui... et des femmes aussi.

Elle haussa le sourcil :

— Je parle des hommes... de John Christow. Toujours est-il que c'est ce qui s'est passé. J'ai commencé par protester, j'ai ri, j'ai refusé de le prendre au sérieux. Puis je l'ai traité de fou. Il était très tard quand il a regagné le *Vallon*. Nous avons débattu de la question des heures et des heures. Mais il était toujours... aussi résolu.

Sa gorge se serra :

— Voilà pourquoi je lui ai envoyé ce petit mot, le lendemain matin. Je ne voulais pas que nous en restions là. Je voulais lui faire comprendre que ce qu'il voulait était... impossible.

— Était-ce impossible ?

— Bien sûr, que ça l'était ! Il est venu. Il n'a pas voulu m'écouter. Il n'en démordait pas. Je lui ai dit que cela ne servait à rien, que je ne l'aimais pas, que je le détestais... (Il lui fallut s'interrompre, un peu haletante, le temps de respirer.) J'ai été obligée de me montrer brutale. Si bien que nous nous sommes quittés en très mauvais termes... Et maintenant... maintenant, il est mort.

Il la vit joindre les mains. Il admira ses longs doigts crispés, leurs jointures saillantes. Elle avait de grandes mains... des mains cruelles.

Elle était en proie à une émotion si vive que les sentiments qui l'agitaient se communiquèrent à Poirot. Ce n'était ni de la souffrance ni du chagrin qu'elle éprouvait... non, c'était de la fureur. La fureur d'une égocentrique bafouée.

— Eh bien, Monsieur Poirot ? reprit-elle, d'une voix redevenue de miel. Que dois-je faire ? Tout raconter à la police,

ou garder ce secret pour moi ? Voilà comment les choses se sont passées... mais peut-être tout cela est-il assez difficile à croire.

Poirot la regarda longuement, pensif, cherchant la femme derrière le masque de la comédienne.

Veronica Cray ne disait évidemment pas la vérité, et pourtant la sincérité de ses accents était indéniable. Les choses qu'elle racontait s'étaient bien passées, se dit-il, mais ne s'étaient pas passées comme elle les racontait.

Et tout à coup, la lumière se fit en lui. L'histoire était vraie, mais inversée. C'était elle qui n'avait jamais pu oublier John Christow. C'était elle qui avait été abandonnée, rejetée, repoussée. Et maintenant, incapable de supporter en silence sa fureur de tigresse privée de ce qu'elle considérait comme sa proie légitime, elle avait fabriqué une version de la vérité propre à satisfaire sa vanité blessée et à étancher autant que faire se pouvait sa soif inextinguible d'un homme désormais hors d'atteinte de ses deux mains crispées. Se refusant à admettre qu'elle, Veronica Cray, ne pouvait obtenir ce qu'elle voulait, elle avait tout bonnement inversé les rôles.

Poirot respira à fond avant de répondre :

— Si tout ceci avait un rapport avec la mort de John Christow, il faudrait que vous en parliez. Mais si ça n'en a pas — et je ne vois pas comment ça en aurait —, vous êtes totalement fondée à le garder pour vous.

Il se demanda si elle était déçue. Dans l'état d'esprit où elle se trouvait, il avait l'impression qu'elle aurait aimé jeter son histoire d'amour en pâture aux journaux. Elle était venu le voir... dans quel but ? Pour tester sur lui sa version des faits ? Pour mesurer ses réactions ? Ou pour se servir de lui... pour l'inciter à diffuser ses « confessions » ?

Si sa réaction mesurée la déçut, elle n'en laissa rien paraître. Elle se leva et lui tendit ses longues mains manucurées :

— Merci, Monsieur Poirot. Ce que vous dites me paraît la raison même. Je suis heureuse d'être venue. Je... je crois que j'avais besoin que quelqu'un sache.

— Je ne trahirai pas votre secret, Madame.

Après son départ, il entrouvrit les fenêtres. Il était sensible aux parfums. Et il n'aimait pas le parfum de Veronica. Il était

coûteux mais un peu écoeurant, et aussi agressif que toute sa personne.

Tout en tirant les rideaux, il se demanda si elle avait tué John Christow.

Qu'elle ait pu avoir envie de le tuer, il n'en doutait pas. Elle aurait été heureuse de presser sur la détente... heureuse de le voir chanceler et s'effondrer.

Mais sous sa fureur vindicative perçaient la froideur et l'astuce, une intelligence calculatrice qui évaluait ses chances. Quel qu'ait pu être son désir de tuer John Christow, il doutait fort que Veronica Cray se soit laissée aller à prendre un tel risque.

XXIII

La première journée de l'enquête du coroner venait de prendre fin. Il ne s'était agi en fait que d'une simple formalité. Bien que prévisible, la décision du jury n'en avait pas moins déçu tout le monde :

Ajournement à quinzaine, sur requête de la police.

Escortée de Mrs Patterson, Gerda était pour l'occasion venue de Londres au volant d'une Daimler de location. Elle portait une robe noire et un chapeau qui lui allait comme des bretelles à un lapin. Elle avait tout à la fois eu l'air agité et de tomber des nues.

Alors qu'elle s'apprêtait à remonter dans la Daimler, lady Angkatell s'approcha d'elle :

— Comment allez-vous, Gerda, très chère ? Vous ne dormez pas trop mal, au moins ? Ça s'est passé aussi bien qu'on pouvait le souhaiter, vous ne trouvez pas ? Je suis désolée que nous ne vous ayons pas avec nous au *Vallon*, mais je comprends parfaitement à quel point ç'aurait pu vous être pénible.

Tout en jetant un regard de reproche à sa sœur qui ne l'avait pas présentée dans les règles, Mrs Patterson répondit de sa voix de circonstance – enjouée, mais ferme :

— Cet aller et retour en voiture dans la journée, c'est une idée de miss Collins. Ce n'est évidemment pas donné, mais nous avons estimé que le jeu en valait la chandelle.

— Oh, je suis bien d'accord avec vous.

Mrs Patterson baissa la voix :

— J'emmène directement Gerda et les enfants à Bexhill. Ce qu'il lui faut, c'est du calme, du repos. Ces journalistes, vous n'avez pas idée ! Harley Street grouille de curieux.

Un jeune homme déclencha un appareil photographique. Elsie Patterson poussa sa sœur dans la voiture et elles démarrèrent.

Les autres eurent une vision fugitive du visage de Gerda, en partie dissimulé sous le rebord de son chapeau. Perdue, le regard vide, elle avait l'air à cet instant d'une débile profonde.

— La pauvre, murmura Midge Hardcastle.

Edward manifesta son agacement :

— Qu'est-ce que tout le monde pouvait bien lui trouver, à ce Christow ? On dirait que cette malheureuse a le cœur brisé.

— Elle ne vivait que pour lui, fit observer Midge. Et par lui.

— Mais enfin, pourquoi ? C'était un égocentrique notoire, pas désagréable dans l'ensemble, mais...

Il s'interrompit, puis :

— Qu'est-ce que tu pensais de lui, Midge ?

— Moi ?

Elle réfléchit.

— Je crois que j'avais un certain respect pour lui, déclara-t-elle enfin, plutôt surprise par ses propres paroles.

— Du respect ? À quel titre ?

— Eh bien... pour sa compétence professionnelle.

— C'est le médecin que tu voyais en lui ?

— Oui.

Ils n'eurent pas le temps de poursuivre. Henrietta devait raccompagner Midge à Londres dans sa voiture. Quant à Edward, il était prévu qu'il retourne déjeuner au *Vallon* avant de rentrer par le train de l'après-midi avec David.

— Il faudrait qu'on déjeune ensemble un de ces jours, marmonna-t-il à Midge de son air le plus vague.

Celle-ci lui répondit que ce serait avec plaisir, mais qu'elle ne disposait hélas que d'une heure.

Edward la gratifia de son bon sourire :

— Bah, pour une fois ! Je suis sûr qu'ils sauraient se montrer compréhensifs.

Puis il s'approcha d'Henrietta :

— Je te téléphonerai, Henrietta.

— C'est ça, appelle-moi. Mais il est possible que je sorte pas mal.

— Que tu sortes ?

Elle lui adressa un petit sourire moqueur :

— Pour noyer mon chagrin. Tu ne penses tout de même pas que je vais rester à la maison à me morfondre, non ?

— Je ne te comprends plus, Henrietta, fit-il lentement. Tu n'es plus la même.

Elle s'adoucit brusquement.

— Cher Edward, murmura-t-elle de façon inattendue et en lui pressant le bras.

Puis elle se tourna vers lady Angkatell :

— Je peux revenir quand je veux, n'est-ce pas, Lucy ?

— Bien sûr, ma chérie. De toute façon, il va y avoir reprise de l'enquête dans quinze jours.

Henrietta se rendit avec Midge sur la place du marché où elle avait garé sa voiture. Leurs valises étaient déjà dans le coffre.

Elles s'installèrent et Henrietta démarra.

La voiture suivit les méandres de la route qui escaladait la colline et atteignit la ligne de crête. En contrebas, les frondaisons brun rouge et mordorées frémissaient dans la fraîcheur aigrette de l'automne.

— Je ne suis pas fâchée de m'éloigner, déclara soudain Midge. Même de Lucy. Si adorable soit-elle, elle me donne parfois la chair de poule.

Henrietta ne quittait pas son rétroviseur des yeux. Elle répondit distraitement :

— Lucy éprouve toujours le besoin d'enjoliver la partition... même quand il s'agit de celle d'un meurtre.

— Figure-toi que je ne m'étais encore jamais intéressée à un meurtre jusqu'ici...

— Pourquoi l'aurais-tu fait ? Ce n'est pas une chose à laquelle on pense. C'est un « vocable de sept lettres » dans les mots croisés, ou un passe-temps pas plus bête qu'un autre en 192 pages. Mais un meurtre pour de vrai...

Elle s'interrompit. Midge termina sa phrase :

— ...ça fait terriblement *vrai*. C'est ça, ce qu'il y a d'effrayant.

— Tu n'as aucune raison d'être effrayée. Tu n'as rien à voir dans tout ça, toi. Et tu es peut-être même la seule d'entre nous à n'y être mêlée en rien.

— Plus personne n'y est mêlé, maintenant. Nous sommes tous tirés d'affaire.

— Tu crois ça, toi ? murmura Henrietta.

Elle regardait toujours dans son rétroviseur. Soudain, elle écrasa l'accélérateur sous son pied. La voiture bondit en avant. Henrietta jeta un coup d'œil au compteur. Elles roulaient à plus de quatre-vingt-dix. L'aiguille allait bientôt marquer le cent.

Midge observait le profil d'Henrietta. Ça ne lui ressemblait pas de conduire en casse-cou. Elle aimait la vitesse, mais cette route sinueuse ne se prêtait pas à pareille allure.

Un sourire sardonique errait sur ses lèvres :

— Regarde derrière toi, Midge, dit-elle. Tu vois cette voiture, là-bas ?

— Oui, et alors ?

— C'est une Ventnor 10.

— Ah bon ? fit Midge, que la question n'intéressait guère.

— Ce sont de bonnes petites voitures, qui consomment peu et tiennent bien la route, mais qui ne sont pas très rapides.

— Non ?

C'était bizarre, se disait Midge, qu'Henrietta ait toujours été à ce point fascinée par les automobiles et leurs performances.

— Comme je te le disais, elles ne sont pas rapides, mais celle-là a réussi à maintenir la distance alors que nous roulons à plus de cent à l'heure.

Midge la regarda, ahurie :

— Tu veux dire que...

Henrietta hocha la tête :

— J'ai comme l'impression que la police est équipée de voitures ultrabanalisesées avec des moteurs archigonflés.

— Tu veux dire qu'ils nous surveillent tous encore ?

— Ça me paraît plutôt évident.

Midge frissonna :

— Henrietta, tu comprends ce que ça signifie, cette histoire du deuxième revolver ?

— Non. Ça innocent Gerda, mais en dehors de ça, je ne vois pas ce que ça apporte.

— Mais si c'était un des revolvers d'Henry...

— Nous n'en savons rien. N'oublie pas qu'on ne l'a pas encore retrouvé.

— Oui, c'est juste. Ça pourrait être quelqu'un qui n'aurait rien à voir avec nous. Tu sais de qui j'aimerais penser que c'est elle qui a tué John, Henrietta ? Cette femme.

— Veronica Cray ?

— Oui.

Henrietta ne releva pas. Elle conduisait, la mine concentrée, l'œil rivé sur la route.

— Tu ne penses pas que ce soit possible ? insista Midge.

— *Possible*, si, répondit lentement Henrietta.

— Alors, tu ne crois pas que...

— Ça n'avance à rien de croire à une chose pour la simple raison qu'on meurt d'envie d'y croire. Cela dit, ça serait évidemment la solution idéale... qui nous mettrait tous hors d'affaire !

— Nous ? Mais...

— Nous sommes tous impliqués... tous autant que nous sommes. Même toi, ma chérie... encore qu'ils auraient du mal à te trouver un mobile. Bien sûr, ça *m'enchanterait* que ce soit Veronica. Rien ne me ferait plus plaisir que de la voir nous offrir une magnifique prestation, comme dirait Lucy, dans le box des accusés !

Midge lui jeta un bref coup d'œil :

— Dis-moi, Henrietta, est-ce que ça suscite en toi un désir de vengeance ?

— Tu veux dire... le fait que j'aimais John ?

— Oui.

Tout en parlant, Midge sursauta intérieurement en se rendant compte que c'était la première fois que la chose était dite. Tous sans exception — Lucy, Henry, Midge, et même Edward —, ils avaient accepté qu'Henrietta soit amoureuse de John, mais personne n'y avait jusque-là jamais fait ne fût-ce qu'une allusion.

Un long silence suivit, pendant lequel Henrietta sembla réfléchir.

— Je ne peux pas t'expliquer ce que je ressens, déclara-t-elle enfin. Je n'en sais peut-être rien moi-même.

Elles traversaient maintenant l'Albert Bridge.

— Viens donc à l'atelier, Midge, proposa Henrietta. Nous prendrons le thé et je te ramènerai chez toi après.

À Londres, la lumière du jour était déjà sur son déclin. Elles se garèrent devant l'atelier et Henrietta sortit sa clef. Elle ouvrit la porte et alluma :

— Plutôt frisquet. Dépêchons-nous d'allumer le radiateur à gaz. Oh, zut ! je m'étais juré d'acheter des allumettes en route !

— Un briquet ne ferait pas l'affaire ?

— Si, mais le mien ne marche pas, et de toute façon, ce n'est pas l'idéal pour allumer le gaz. Installe-toi. Il y a un vieil aveugle, au coin. C'est à lui que je les achète d'habitude. J'en ai pour deux secondes.

Restée seule, Midge se mit à déambuler en jetant un coup d'œil aux œuvres d'Henrietta. Ça lui donna l'étrange impression de partager l'atelier désert avec ces créatures de bois et de bronze.

Il y avait une tête de bronze, pommettes hautes et casque en fer blanc — un soldat de l'armée Rouge, qui sait ? —, et une structure en fil d'aluminium torsadé qui l'intrigua beaucoup. Il y avait aussi une énorme grenouille en granit rose et, tout au fond de l'atelier, une statue de bois grandeur nature ou presque.

Elle était en train de l'examiner quand la clef tourna dans la serrure. Henrietta arrivait, un peu essoufflée. Midge se tourna vers elle :

— Qu'est-ce que c'est que ça, Henrietta ? C'est terrifiant.

— Ça ? C'est l'Adoratrice. Je vais l'exposer au Groupe international.

— C'est terrifiant, répéta Midge qui ne pouvait en détacher les yeux.

— Très intéressant ce que tu dis, déclara Henrietta, accroupie pour allumer le gaz. Qu'est-ce que tu lui trouves de terrifiant ?

— Elle... elle n'a pas de visage.

— Tu ne sais pas à quel point tu as raison.

— C'est excellent, Henrietta.

— Oui, c'est un beau morceau de poirier, répondit-elle d'un ton léger.

Elle se releva, lança son grand fourre-tout et sa fourrure sur le divan, et jeta deux boîtes d'allumettes sur la table.

Midge fut frappée par son expression. Inexplicablement, Henrietta avait soudain l'air d'exulter.

— Le thé, maintenant, déclara celle-ci d'une voix où perçait la même jubilation que sur son visage.

D'une certaine façon, son ton sonnait faux, mais l'attention de Midge fut détournée par la présence des allumettes sur la table.

— Tu te souviens des boîtes d'allumettes que Veronica Cray avait emportées ? demanda-t-elle.

— Quand Lucy a voulu à toute force lui en refile une demi-douzaine ?

— Oui. Est-ce que quelqu'un a fini par découvrir si oui ou non elle en avait déjà chez elle ?

— La police a dû vérifier ça. Ils sont du genre méticuleux.

Le petit sourire d'Henrietta avait quelque chose de triomphant. Midge en fut non seulement intriguée mais presque rebutée.

« Est-ce qu'Henrietta tenait vraiment à John ? se demanda-t-elle. Est-ce qu'elle tenait à lui ? Sûrement pas. »

Parcourue d'un petit frisson glacé, elle se dit : « Edward n'aura pas bien longtemps à attendre... »

Pas très altruiste de sa part de ne pas s'en réjouir. Elle voulait qu'Edward soit heureux, non ? Ce n'était pas comme s'il était envisageable qu'elle puisse l'avoir un jour à elle. Pour Edward, elle ne serait jamais que « la petite Midge ». Sans plus. Sans qu'il soit jamais question qu'elle puisse être la femme qu'il pourrait aimer.

Edward — c'était là tout le problème — appartenait à la race des fidèles. Et les fidèles, en règle générale, finissent au bout du compte par obtenir ce qu'ils veulent.

Edward et Henrietta à Ainswick... Voilà comment l'histoire allait finir. Edward et Henrietta coulant à jamais des jours heureux.

C'était clair comme de l'eau de roche.

— Du cran, Midge ! Ne te laisse pas abattre par cette histoire de meurtre. Veux-tu qu'on sorte manger un morceau quelque part, tout à l'heure ?

Midge répondit très vite qu'elle devait rentrer chez elle. Elle avait des tas de choses à faire... des lettres à écrire. En fait, elle ferait bien de filer dès qu'elle aurait bu sa tasse de thé.

— Entendu. Je vais te ramener.

— Je peux prendre un taxi.

— Absurde. Profitons de la voiture, puisqu'elle est là.

Elles sortirent dans la froideur humide du soir. En quittant les Mews, Henrietta lui fit remarquer une voiture garée sur le côté :

— Une Ventnor 10. Notre ombre. Tu vas voir. Elle va nous suivre.

— C'est dégoûtant.

— Tu trouves ? Personnellement, ça ne me dérange pas.

De retour aux Mews après avoir déposé Midge, Henrietta rentra sa voiture au garage.

Ensuite de quoi elle regagna enfin son atelier.

Là, pendant quelques minutes, elle resta à tambouriner distraitemment des doigts sur le manteau de la cheminée. Puis, avec un soupir, elle murmura :

— Allons... au travail. À quoi bon perdre son temps ?

Elle se déshabilla et enfila sa blouse.

Une heure et demie plus tard, elle recula pour juger de ce qu'elle avait fait. Elle avait les joues maculées d'argile et les cheveux en bataille, mais elle hocha la tête, satisfaite de ce qu'elle avait sous les yeux.

Cela offrait une vague similitude avec un cheval. L'argile avait été plaqué en lourds pâtons irréguliers. C'était le genre de cheval qui aurait frappé d'apoplexie un colonel de cavalerie tant il ressemblait peu à quelque représentant de la race équine que jument ait jamais mis bas. Le genre de cheval qui aurait plongé les aïeux irlandais d'Henrietta dans les affres du désespoir. Ça n'en demeurerait pas moins un cheval... la vision abstraite d'un cheval.

Henrietta se demanda ce que l'inspecteur Grange en penserait s'il le voyait jamais, et elle eut un petit sourire amusé en imaginant sa tête.

XXIV

Figé au milieu de la cohue des piétons de Shaftesbury Avenue, Edward Angkatell hésitait. Il cherchait le courage de pénétrer dans la boutique dont l'enseigne en lettres d'or indiquait : « Madame Alfrege ».

Un obscur instinct l'avait retenu de passer un simple coup de fil à Midge pour l'inviter à déjeuner. Les bribes de la conversation téléphonique qu'il avait surprises au *Vallon* l'avaient troublé – plus encore, l'avaient choqué. La nuance de soumission, de servilité qu'il avait saisie dans le ton de Midge l'avait profondément heurté.

Que Midge, si libre, si gaie, si ouverte puisse adopter pareille attitude ! Qu'il lui faille s'aplatir, ainsi qu'elle l'avait fait, face à la grossièreté, à l'insolence de la créature qui était au bout du fil ! C'était intolérable... Toute cette histoire était intolérable ! Et quand il s'en était ému, Midge lui avait cloué le bec avec cette vérité tout de même dure à digérer selon laquelle les emplois étaient rares, que quand on en avait un, il fallait faire des pieds et des mains pour le garder, et que les efforts que cela exigeait étaient autrement considérables et contraignants que l'accomplissement de la simple tâche pour laquelle on était appointé.

Jusque-là, Edward avait plus ou moins accepté que la plupart des jeunes femmes actuelles aient un « job ». Pour autant qu'il y ait réfléchi, il s'était dit qu'elles travaillaient parce que ça leur chantait, parce que cela satisfaisait leur désir d'indépendance et que ça leur donnait « un intérêt dans la vie ».

Le fait qu'une journée de labeur de 9 heures à 18 heures, avec une heure pour le déjeuner, vous coupait des distractions et des plaisirs d'une classe oisive ne l'avait tout bonnement pas effleuré. Que Midge, à moins de sacrifier son repas de midi, ne puisse aller voir une exposition, que tout concert en matinée, tout déjeuner tranquille dans un restaurant de la périphérie,

toute partie de campagne par une belle journée d'été lui soient interdits sauf à les réserver au samedi après-midi et au dimanche, qu'il lui faille avaler à la hâte un en-cas dans un *Lyons* ou un snack-bar bondé, tout cela, il l'avait découvert avec un étonnement peiné. Il aimait beaucoup Midge. « La petite Midge », ainsi qu'il s'y référait dans ses pensées. Midge arrivant pour ses premières vacances à Ainswick, timide et les yeux trop pleins d'émerveillement, bouche cousue au début, puis se laissant peu à peu déborder par son enthousiasme et son naturel affectueux.

Porté à vivre exclusivement dans le passé et à n'accepter le présent qu'avec la suspicion qui entoure ce qu'on n'a aucune envie d'essayer, Edward avait tardé à reconnaître en Midge l'adulte qui subvenait à ses propres besoins.

C'était ce fameux soir, au *Vallon*, quand il était rentré tremblant de froid à la suite de sa pénible altercation avec Henrietta et que Midge s'était agenouillée pour allumer le feu, qu'il s'était soudain rendu compte qu'elle n'était plus une gamine affectueuse mais une femme. Il en avait été bouleversé. Il avait eu un instant l'impression d'avoir perdu quelque chose, quelque chose de précieux qui faisait partie d'Ainswick. Et c'est sous le coup de cette révélation qu'il avait dit : « Ce serait bien que nous nous voyions plus souvent, ma petite Midge. »

Dehors au clair de lune, alors qu'il découvrait avec ahurissement une Henrietta qui n'était plus celle qu'il aimait depuis toujours, il avait éprouvé un sentiment de panique. Et alors qu'il rentrait se mettre à l'abri, son petit univers personnel bien réglé avait pris un coup supplémentaire. La petite Midge aussi était partie intégrante d'Ainswick. Or, voilà qu'elle n'était plus la petite Midge, mais une adulte courageuse et à l'œil froid qu'il ne connaissait pas.

Il ne s'en était pas remis, et n'avait plus depuis recouvré la paix de l'esprit. Il se reprochait de ne s'être jamais inquiété du sort de Midge. Il se faisait de plus en plus de souci en pensant à sa pénible situation chez Mme Alflege... au point qu'il avait fini par décider d'aller voir lui-même à quoi pouvait bien ressembler ce magasin de modes.

Edward jeta un coup d'œil méfiant sur la vitrine où étaient exposés une petite robe noire à la fine ceinture dorée, un deux-pièces en lainage, moulant, et qui avait somme toute assez mauvais genre, et une robe du soir en dentelle de couleur plutôt agressive.

Edward, qui ne connaissait à la mode féminine que ce que lui dictait son instinct, avait l'impression très nette qu'il s'agissait là de vêtements de cocottes. Non, se disait-il, la petite Midge était parfaitement déplacée dans un endroit pareil... Il faudrait que quelqu'un... lady Angkatell peut-être... mette les pieds dans le plat.

Surmontant sa timidité dans un effort surhumain, il redressa les épaules et entra.

Son bel élan fut stoppé net. Au premier comptoir, deux péronnelles pépientes et platinées se faisaient montrer des robes sous toutes les coutures par une vendeuse neurasthénique. Au fond du magasin, une petite bonne femme au nez en patate, aux cheveux teints au henné et à la voix de harpie, se chamaillait avec une cliente ventripotente et hagarde sur l'opportunité d'apporter – ou non – des retouches à une robe du soir. D'une cabine d'essayage voisine s'élevait une voix maussade :

— Affreux... absolument affreux... Vous ne pourriez pas faire l'effort de me proposer quelque chose qui ait une chance de m'aller ?

— Ce modèle lie-de-vin est vraiment très chic et il devrait vous aller à ravir. Si vous voulez bien vous donner la peine de le passer...

— Je ne vais pas perdre mon temps à essayer des robes dont n'importe qui peut voir au premier coup d'œil qu'elles ne m'iront jamais. Secouez-vous un peu. Je vous ai répété cent fois que je ne voulais pas de rouge. Si seulement vous écoutiez ce qu'on se tue à vous dire...

La nuque d'Edward s'empourpra. Il espérait voir Midge lancer la robe à la figure de l'odieuse mégère. Au lieu de quoi il l'entendit murmurer :

— Je vais retourner voir si je n'ai pas... Est-ce que, par hasard, ce vert ne vous plairait pas, madame ? Il est... Ou bien cette couleur pêche ?

— Quelle horreur ! Quelle abomination ! Non, ne me montrez surtout plus rien. Je perds mon temps, je perds mon temps...

Abandonnant sa ventripotente cliente, Mme Alflege vint adresser à Edward un coup d'œil interrogateur. Il parvint à se ressaisir :

— Je... pourrais-je parler à... est-ce que miss Hardcastle est là ?

Mme Alflege haussa d'abord les sourcils, puis, notant soudain, à sa coupe, que le complet d'Edward ne pouvait venir que de Savile Row, se fendit d'un sourire encore plus déplaisant que n'auraient pu l'être ses insultes.

Dans la cabine d'essayage, la maussaderie s'était muée en exaspération :

— Vous ne pouviez pas faire attention ? Ce que vous pouvez être maladroite ! Vous avez déchiré ma résille !

— Pardonnez-moi, Madame, répondit Midge d'une voix mal assurée.

— Ah, quelle empotée ! rugit la voix (quelque peu étouffée par les plis d'une jupe). Non, laissez, je préfère le faire moi-même. Ma ceinture, je vous prie.

— Mizz Hardcazle zera libre dans une minute, déclara Mme Alflege avec cette fois un sourire grivois.

Une blonde apoplectique émergea de la cabine d'essayage, l'air furieux, les bras chargés de paquets et sortit du magasin. Midge, vêtue d'une sévère robe noire, lui tint la porte. Elle était pâle et semblait à bout.

— Je suis venue te chercher pour déjeuner, déclara Edward sans autre préambule.

Midge jeta un coup d'œil à la pendule :

— Je ne finis qu'à 1 heure et quart...

Il était 1 h 10.

— Vous pouvez partir tout de suite si vous voulez, mizz Hardcazle, proposa aimablement Mme Alflege, puisqué votre *ami* est venu vous chercher.

— Oh, merci, Madame Alflege, murmura Midge. J'arrive tout de suite, Edward.

Et elle disparut dans l'arrière-boutique.

Cette façon qu'avait eue Mme Alflege d'insister lourdement sur le mot « ami » avait fait tressaillir Edward. Mal à l'aise, il attendit.

Mme Alflege était prête à s'engager avec lui dans une conversation égrillardes quand une cliente à la mine opulente entra, escortée de son pékinois. Son sens des affaires reprenant le dessus, elle se précipita au-devant de la nouvelle venue.

Midge reparut en manteau. Edward la prit par le bras et l'entraîna dehors.

— Seigneur ! s'exclama-t-il. C'est ça, le genre de traitement qu'on te demande de subir ? J'ai entendu le ton sur lequel cette poissarde te parlait. Comment peux-tu supporter ça, Midge ? Pourquoi ne lui as-tu pas flanqué ses fichues robes à la tête ?

— Parce que si je faisais une chose pareille, je me ferais immédiatement mettre à la porte.

— Mais les bonnes femmes de cet acabit, tu n'as pas envie de leur lancer toute la boutique à la tête ?

Midge poussa un profond soupir :

— Bien sûr que si. Et il y a même des moments – en fin de semaine, surtout, pendant les soldes d'été, où j'ai peur, au lieu de répéter bien sagement « Oui, Madame », « Non, Madame », « Je vais voir si je peux vous trouver ça, Madame », de me laisser aller à les envoyer sur les roses toutes autant qu'elles sont.

— Midge, ma chère petite Midge, tu ne peux pas continuer comme ça !

Midge eut un petit rire tremblé :

— Ne te mets pas martel en tête, Edward. Pourquoi diable avais-tu besoin de venir ? Tu ne pouvais pas téléphoner ?

— Je voulais juger de mes propres yeux. Je me faisais du souci. Je...

Il s'interrompit, puis explosa :

— Mais, bon sang de bonsoir, jamais Lucy ne parlerait à une fille de cuisine comme cette femme te parlait ! Il n'y a aucune raison pour que tu supportes de telles doses d'insolence et de

grossièreté ! Mon Dieu, Midge, je voudrais te sortir de là à la minute et filer droit sur Ainswick ! Je voudrais héler un taxi, t'y fourrer et t'emmener à Ainswick par le train de 14 h 15.

Midge s'arrêta et, brusquement, décida d'envoyer par-dessus les moulins ses belles résolutions de nonchalance apparente et de désinvolture affichée. Elle avait eu une matinée éprouvante, des clientes difficiles et Madame, d'humeur massacrant et dans ses plus mauvais jours. Folle de rage, elle se tourna vers Edward :

— Bon ! Et alors ? Qu'est-ce que tu attends ? Ce ne sont pas les taxis qui manquent !

Il la regarda, décontenancé par cette fureur soudaine. Elle poursuivit, se montant de plus en plus :

— Pourquoi faut-il que tu viennes me tourner autour et *dire* des choses pareilles ? Des choses dont tu ne penses pas un mot. Tu crois que ça me remonte le moral qu'après une matinée infernale on vienne me rappeler l'existence d'un paradis comme Ainswick ? Tu crois que je devrais t'être reconnaissante de venir te planter là comme une asperge et de t'attendrir sur toi-même en m'expliquant à quel point tu aimerais me sortir de là ? C'est très gentil tout ça... et parfaitement hypocrite. Tu ne penses pas un traître mot de ce que tu racontes. Comme si tu ne savais pas que je vendrais mon âme pour prendre le 14 h 15 pour Ainswick et ne plus jamais entendre parler de tout ça ? Je ne supporte même pas de *penser* à Ainswick, tu comprends ? Ce que tu fais part peut-être d'un bon sentiment, Edward, mais c'est cruel ! Ce sont des mots... rien que des mots...

Ils s'affrontaient, dressés l'un contre l'autre au cœur de la foule de Shaftesbury Avenue dont ils gênaient la libre circulation en cette heure de pointe que représente la pause de midi. Mais ils n'étaient plus conscients que d'eux-mêmes. Les yeux qu'Edward fixait sur Midge semblaient ceux d'un homme qu'on vient de tirer brusquement du sommeil :

— Très bien. Alors, si c'est comme ça que tu le prends, parfait. Tu viens avec moi à Ainswick par le train de 14 h 15.

Il leva sa canne et héla un taxi qui vint s'arrêter au bord du trottoir. Edward ouvrit la portière et Midge, passablement éberluée, s'assit sur la banquette arrière.

— À la gare de Paddington, ordonna Edward en montant derrière elle.

Ils roulèrent en silence. Midge serrait les lèvres d'un air de défi. Edward regardait droit devant lui.

Comme ils attendaient qu'un feu passe au vert dans Oxford Street, Midge prit son air le plus ricanant pour décréter :

— J'ai comme l'impression de t'avoir obligé à abattre tes cartes.

— Il ne s'agissait pas d'une partie de cartes, répondit brièvement Edward.

C'est seulement lorsque le taxi tourna dans Cambridge Terrace qu'Edward redevint soudain lui-même.

— Nous n'arriverons pas à attraper le 14 h 15, marmonna-t-il entre ses dents avant de taper contre la vitre. Conduisez-nous au *Berkeley*, ordonna-t-il au chauffeur.

— Qu'est-ce qui aurait pu nous empêcher d'arriver à temps pour le 14 h 15 ? demanda Midge, glaciale. Il n'est pas 1 heure et demie.

Edward lui sourit :

— Tu n'as pas tes bagages, petite Midge. Ni chemise de nuit, ni brosse à dents, ni même chaussures de marche. Il y a toujours le 16 h 15, tu sais. Allons d'abord déjeuner et discuter un peu de tout ça.

Midge soupira :

— Je te reconnais bien là, Edward. Ne jamais oublier l'aspect pratique des choses. Tes impulsions ne t'entraînent jamais bien loin, n'est-ce pas ? Bah, après tout, ç'a été un beau rêve...

Elle glissa sa main dans la sienne et lui sourit comme autrefois.

— Navrée de t'avoir injurié comme une harengère, tout à l'heure, sur le trottoir, lui dit-elle. Mais tu sais, Edward, tu *étais* irritant.

— Oui, admit-il. Je te crois sans peine.

Ils entrèrent au *Berkeley* côte à côte, heureux. On leur donna une table près de la fenêtre et Edward commanda un excellent repas.

Comme ils finissaient le poulet, Midge soupira :

— Il faut que je me dépêche de rentrer, l'heure est passée.

— Tu vas prendre le temps de déjeuner, aujourd'hui. Quitte à ce que je retourne acheter la moitié de la boutique.

— Cher Edward... Tu es quand même plutôt gentil.

Après les crêpes Suzette, le garçon leur apporta le café.

Tout en remuant son sucre, Edward demanda :

— Tu aimes vraiment Ainswick, n'est-ce pas ?

— Faut-il vraiment que nous parlions d'Ainswick ? Nous avons raté le 14 h 15 et je me suis faite à l'idée qu'il n'était plus question de prendre le suivant, alors, ne retourne pas le couteau dans la plaie.

Edward sourit :

— Non, je ne te propose pas que nous attrapions le train de 16 h 15. Ce que je te suggère, en revanche, c'est de venir à Ainswick, Midge. Je te suggère d'y venir pour de bon... dans la mesure, bien évidemment, où tu te sentirais capable de me supporter.

Midge le regarda par-dessus sa tasse de café, qu'elle réussit à poser d'une main relativement ferme :

— Qu'est-ce que cela signifie au juste ?

— Que je te propose de m'épouser, Midge. Ce n'est probablement pas la demande en mariage la plus romantique qui soit, mais je ne suis pas non plus un individu très romantique. On doit également pouvoir trouver compagnon plus gai, j'en suis conscient. Et je ne suis en outre pratiquement bon à rien. Je ne fais que lire et traîner. Mais même si je ne suis pas un personnage très exaltant, nous nous connaissons depuis longtemps, et je me dis qu'Ainswick en soi pourra... enfin, sera une compensation suffisante. Je crois que tu serais heureuse à Ainswick, Midge. Est-ce que tu y viendras ?

Midge avala sa salive à deux ou trois reprises avant de répondre :

— Mais je croyais... Henrietta...

D'un ton uni et dénué d'émotion, Edward répliqua :

— C'est vrai, j'ai demandé par trois fois à Henrietta de m'épouser. À chaque fois, elle a refusé. Henrietta sait ce qu'elle... ne veut pas.

Il y eut un silence, qu'Edward finit par rompre :

— Eh bien, Midge, ma petite Midge, qu'en dis-tu ?

Midge leva les yeux. Et ce fut d'une voix entrecoupée qu'elle répondit :

— C'est tellement extraordinaire... Se voir offrir le paradis sur un plateau d'argent... comme ça... au *Berkeley* !

Le visage d'Edward s'éclaira. Il posa sa main sur celle de Midge, oh ! un très bref instant :

— Le paradis sur un plateau d'argent... C'est ce que tu ressens à propos d'Ainswick ? Oh, Midge, si tu savais ce que ça me fait plaisir !

Ils restèrent là un moment, heureux. Edward paya l'addition et ajouta un énorme pourboire. Le restaurant se vidait peu à peu. Midge prit son courage à deux mains :

— Allons-nous-en, dit-elle. Je crois qu'il faut quand même que je retourne chez Mme Alfregé. Après tout, elle compte sur moi. Je ne peux pas me sauver comme ça.

— Non, j'imagine qu'il va falloir que tu lui donnes un préavis, ou tes huit jours, ou ton congé, ou Dieu sait comment ça s'appelle. Mais pas question que tu continues à travailler là-bas. Je ne l'accepterais pas. Mais avant ça, allons dans une de ces bijouteries de Bond Street, ce serait bien le diable si on n'y trouvait pas une bague.

— Une bague ?

— C'est la coutume, non ?

Midge éclata de rire.

Dans la lumière tamisée d'une joaillerie, un vendeur discret observait d'un œil bienveillant Midge et Edward, penchés sur des présentoirs garnis de bagues de fiançailles scintillant de tous leurs feux.

Edward repoussa un plateau capitonné de velours violet :

— Non, pas d'émeraudes.

Henrietta et ses tweeds verts... Henrietta en robe du soir et ressemblant à un jade de Chine...

Non, pas d'émeraudes...

Midge chassa le léger pincement qu'elle avait eu au cœur :

— Choisis pour moi, Edward.

Il se pencha sur le plateau et jeta son dévolu sur une bague sertie d'un unique diamant, pas très gros, mais d'une transparence et d'un éclat sans défaut :

— Celle-ci me plairait assez.

Midge hocha la tête. Elle appréciait à son juste prix cette démonstration du goût très sûr et délicat d'Edward. Elle glissa la bague à son doigt tandis qu'Edward s'éloignait avec le vendeur.

Après lui avoir donné un chèque de trois cent quarante-deux livres, il revint en souriant vers Midge :

— Et maintenant, allons insulter Mme Alflege.

XXV

— Oh ! mes chéris, mais je suis *folle* de joie !

Lady Angkatell tendit une main délicate à Edward et, de l'autre, caressa la joue de Midge :

— Quelle bonne idée, Edward, que de l'avoir arrachée à cette horrible boutique et de nous l'avoir amenée ! Elle va rester avec nous, bien sûr, et le mariage se fera d'ici. St George n'est guère qu'à cinq kilomètres par la route – quinze cents mètres seulement en coupant par les bois, mais on ne va pas à un mariage à travers bois. J'imagine qu'il nous faudra en passer par le pasteur... Le pauvre homme, il attrape de si terribles rhumes de cerveau chaque automne. Son vicaire, en revanche, possède une de ces voix de tête tellement anglicanes qui rendrait la chose plus impressionnante... et plus religieuse aussi, si vous voyez ce que je veux dire. Comment voulez-vous qu'on se recueille quand l'officiant parle du nez ?

Cet accueil, c'était du Lucy tout craché. Ça donnait à Midge tout à la fois l'envie de rire et de pleurer :

— J'adorerais me marier ici, Lucy.

— Alors, c'est décidé, ma chérie. Du satin blanc cassé, m'est avis, et un livre de prières dans les tons ivoire... mais *pas* de bouquet. Des demoiselles d'honneur ?

— Non. Je ne veux pas le grand tralala. Juste un mariage sans histoires.

— Je vois ce que tu veux dire, ma chérie, et tu as sans doute raison. Pour un mariage d'automne, ce sont presque toujours des chrysanthèmes... fleurs bien peu exaltantes, si tu veux mon avis. Et à moins de consacrer un temps fou à les trier sur le volet, il n'y a jamais moyen de convenablement *assortir* les demoiselles d'honneur – il y en a presque toujours une qui est laide à faire peur et qui gâche tout l'ensemble... Mais on est obligés de la supporter parce que c'est d'ordinaire la sœur du

marié. Mais pourquoi me mets-je donc martel en tête ? s'écria lady Angkatell, soudain rayonnante, Edward n'a pas de sœur !

— Enfin un point en ma faveur ! sourit Edward.

— Le pire, dans un mariage, ce sont les enfants, reprit lady Angkatell qui poursuivait allègrement le cours de ses pensées. « Ce qu'il est mignon ! » roucoule tout le monde, mais, ma chérie, je ne te dis pas l'angoisse ! Quand ils ne marchent pas sur la traîne, c'est qu'ils réclament leur nounou en hurlant, et, les trois quarts du temps, ils rendent tripes et boyaux. Je me demande toujours comment une fille normalement constituée peut remonter la nef dans un état d'esprit approprié quand elle sait tout ce qui peut se tramer dans son dos.

— Dans mon dos à moi, il n'y aura rien du tout, répliqua gaiement Midge, pas même une traîne. Je veux me marier en jupe et en manteau.

— Oh, non, Midge, tu aurais l'air d'une veuve ! Non, du satin blanc cassé, mais qui ne viendra pas de chez Mme Alfège.

— Certainement pas de chez Mme Alfège, renchérit Edward.

— Je t'emmènerai chez Mireille, décréta lady Angkatell.

— Ma chère Lucy, Mireille n'est pas dans mes moyens.

— Ridicule, Midge. Ton trousseau te sera offert par Henry et moi. Et c'est bien sûr Henry qui te conduira à l'autel. J'espère que son pantalon n'est pas devenu trop étroit, voilà bien deux ans que nous ne sommes pas allés à un mariage. Et moi, je mettrai...

Lady Angkatell s'interrompt et ferma les yeux.

— Oui, Lucy ?

— Du bleu hortensia ! proclama lady Angkatell d'un ton extasié. Edward, je suppose que tu choisiras ton témoin parmi tes amis, sinon, bien sûr, il y a toujours David. Je ne peux pas m'empêcher de penser que ça lui ferait le plus grand bien. Ça lui donnerait de l'assurance et il verrait que nous avons tous été *ravis* de faire sa connaissance. Je suis certaine que c'est très important pour lui. Ce doit être décourageant, vous savez, de savoir qu'on est intelligent, qu'on est un intellectuel, et de constater qu'on ne vous en aime pas plus pour autant. Évidemment, ce serait courir un gros risque. Je le vois déjà en train de perdre l'alliance ou de la laisser tomber à la dernière

minute. Edward serait aux cent coups. Mais ce serait délicieux, dans un sens, de s'en tenir aux gens qui étaient ici pour le meurtre.

Lady Angkatell avait prononcé cette dernière phrase sur le ton de la plus banale des conversations.

— « En guise de prélude à la saison d'automne, lady Angkatell a reçu quelques amis pour un meurtre », ne put se retenir de commenter Midge.

— Oui, dit Lucy, pensive. C'est peut-être, après tout, l'impression que ça donne. « Week-end de tir ». D'ailleurs, si on y réfléchit deux secondes, ç'a été tout à fait ça !

Midge frissonna légèrement :

— Quoi qu'il en soit, c'est maintenant bien fini.

— Pas si fini que ça. L'enquête du coroner n'a été qu'ajournée. Et ce brave inspecteur Grange a mis des hommes à lui partout ; ils piétinent la châtaigneraie, effarouchent les faisans et surgissent comme des diables d'une boîte dans les endroits les plus incongrus.

— Mais que cherchent-ils ? demanda Edward. Le revolver avec lequel on a tué Christow ?

— J'imagine que c'est de ça qu'il s'agit. Ils sont même venus à la maison avec un mandat de perquisition. L'inspecteur était dans ses petits souliers, il s'est confondu en excuses, mais je lui ai tout naturellement affirmé que nous en étions enchantés. Et ç'a été réellement très intéressant. Ils ont fouillé absolument *partout*. Je les ai suivis et je leur ai même suggéré deux ou trois endroits auxquels ils n'auraient jamais pensé. Mais ils n'ont rien trouvé. J'avoue avoir été aussi déçue qu'eux. Ce pauvre inspecteur Grange maigrit à vue d'œil et n'arrête pas de tirer sur sa moustache. Avec les soucis qu'il a, sa femme devrait forcer sur les protéines... mais j'ai la vague idée qu'elle est de ces créatures qui préfèrent avoir un linoléum brillant comme un sou neuf plutôt que de cuisiner de bons petits plats. Ce qui me rappelle qu'il faut que j'aille voir Mrs Medway. C'est drôle à quel point les domestiques supportent mal la police. Son soufflé au fromage, hier soir, était immangeable. Soufflés et pâte feuilletée sont les baromètres infailibles de la sérénité d'un individu. Si Gudgeon ne tenait pas son petit monde bien en main, je suis

sûre que la moitié du personnel serait déjà partie. Pourquoi n'iriez-vous pas faire une bonne petite promenade, tous les deux, et aider la police à trouver ce revolver ?

Hercule Poirot était assis sur le banc qui surplombait la châtaigneraie et, plus bas encore, la piscine. Lady Angkatell l'ayant aimablement engagé à aller et venir à son gré, il ne se sentait nullement déplacé. Et c'était précisément à l'amabilité de lady Angkatell qu'il pensait à ce moment-là.

De temps à autre lui parvenait le craquement d'une brindille, dans les bois qui s'étagaient derrière lui. Parfois aussi, il lui arrivait d'entrevoir une ombre furtive qui se mouvait, sous ses pieds eût-on dit, au cœur de la châtaigneraie.

Henrietta ne tarda pas à apparaître sur le sentier qui descendait de Podder's Lane. En apercevant Poirot, elle s'arrêta un bref instant, puis vint s'asseoir à côté de lui :

— Bonjour, Monsieur Poirot. Je viens de chez vous. J'étais passée vous rendre une petite visite, mais vous étiez sorti. Quel air olympien ! Vous présidez la chasse ? L'inspecteur s'agite beaucoup. Qu'est-ce qu'ils cherchent ? Le revolver ?

— Oui, Miss Savernake.

— Vous pensez qu'ils vont le trouver ?

— Je crois que oui. Et très bientôt, à mon avis.

Elle lui jeta un coup d'œil interrogateur :

— Vous auriez donc une idée de l'endroit où il se trouve ?

— Aucune. Mais je *pense* qu'on ne tardera plus à mettre la main dessus. Il est *temps* qu'il soit découvert.

— Vous dites de drôles de choses, Monsieur Poirot !

— C'est qu'il se passe ici de drôles de choses. Vous êtes revenue bien vite de Londres, Mademoiselle.

Le visage d'Henrietta se durcit. Elle laissa échapper un petit rire amer :

— L'assassin revient toujours sur les lieux de son crime... C'est une de ces vieilles expressions toutes faites, qu'on aime bien ressortir à l'occasion. Alors, comme ça, vous êtes bel et bien convaincu que c'est moi... qui ai fait le coup ? Vous ne m'avez pas crue quand je vous ai dit que jamais je ne tuerais... que jamais je ne *pourrais* tuer quelqu'un ?

Poirot ne répondit pas tout de suite. Puis il déclara d'un ton pensif :

— Dès les premières minutes, j'ai eu la conviction que ce crime était soit d'une simplicité enfantine — à ce point enfantine qu'il en devenait difficile d'ajouter foi à une telle simplicité (or, la simplicité, mademoiselle, peut vous jouer parfois des tours bien pendables) —, soit au contraire de la plus extrême complexité. Nous n'avons, en somme, jamais cessé d'être en butte aux manigances d'un esprit capable d'inventions ingénieuses et retorses qui ont fait que chaque fois que nous avions l'impression d'approcher de la vérité, nous nous retrouvions en fait aiguillés sur une voie qui s'en éloignait et qui au lieu de nous mener à bon port nous précipitait... vers un cul-de-sac. Cette inanité des choses, ce flou perpétuel ne sont pas *réels*, Mademoiselle, ils sont artificiels, planifiés, *programmés*. Un esprit ingénieux et subtil s'active à conspirer contre nous... et avec un fort joli succès.

— Et alors ? interrogea Henrietta. Quel rapport avec moi ?

— Le cerveau qui conspire contre nous est un cerveau créateur, mademoiselle.

— Je vois... C'est là que j'entre en scène ?

Elle se tut. Ses lèvres serrées formaient un pli amer. Elle avait sorti un crayon de la poche de sa veste et, sourcils froncés, elle dessinait distraitement les contours d'un arbre fantastique sur la peinture blanche du banc.

Poirot l'observait du coin de l'œil. Quelque chose lui revint à l'esprit. Il se revoyait dans le salon de lady Angkatell, l'après-midi du crime, penché sur les marques de bridge, et le lendemain matin, dans le pavillon, près d'une table de métal peint, en train de poser une question à Gudgeon.

— C'est ce que vous aviez dessiné sur votre marque de bridge... un arbre.

— Oui, reconnut Henrietta, se rendant soudain compte qu'elle dessinait. Je vous présente Ygdrasil, Monsieur Poirot, ajouta-t-elle en riant.

— Pourquoi l'appellez-vous Ygdrasil ?

Elle lui raconta comment était né Ygdrasil.

— Alors, quand vous gribouillez, c'est toujours Ygdrasil qui vous vient au bout du crayon ?

— Oui. Bizarre, de faire toujours des gribouillages, vous ne trouvez pas ?

— Ici, sur ce banc... sur le bloc de bridge samedi soir... dans le pavillon dimanche matin...

La main d'Henrietta se raidit et le crayon s'arrêta net. L'air de ne pas y toucher, elle sourit :

— Dans le pavillon ?

— Oui, sur la table ronde.

— Oh, ça, j'ai dû le dessiner... samedi après-midi.

— Non, pas samedi après-midi. Quand Gudgeon a apporté les verres au pavillon dimanche vers midi, il n'y avait pas de dessin sur la table. Je lui ai posé la question et il s'est montré formel.

— Dans ce cas, j'ai dû le faire... (Elle hésita juste un instant :) Mais que je suis bête... dimanche... dimanche après-midi.

Sans renoncer à son bon sourire, Poirot secoua toutefois la tête :

— Je ne pense pas. Les hommes de Grange sont restés tout l'après-midi à la piscine pour photographier le corps et repêcher le revolver. Ils ne sont partis qu'à la nuit tombée. Si quelqu'un était entré dans le pavillon, ils l'auraient vu.

— Ça me revient, maintenant, rétorqua Henrietta avec lenteur. J'y suis allée assez tard dans la soirée... après le dîner...

La riposte de Poirot ne se fit pas attendre :

— On ne s'amuse pas à faire des gribouillages dans le noir, Miss Savernake. Tenteriez-vous de me faire croire que vous êtes allée en pleine nuit dans ce pavillon et que vous y êtes restée à dessiner un arbre sur la peinture de la table sans voir ce que vous faisiez ?

— Ce que je vous dis est la vérité, répliqua Henrietta avec le plus grand calme. Bien entendu, vous ne me croyez pas. Vous vous en tenez à votre propre version des faits. Quelle est-elle, à propos, votre version des faits ?

— Je pense que vous étiez dans le pavillon *dimanche matin* après que Gudgeon eut apporté les verres, ce qu'il a fait *aux alentours de midi*. Que vous êtes restée près de la table à

observer ou à attendre quelqu'un, et que vous avez inconsciemment pris un crayon et dessiné Ygdrasil sans très bien savoir ce que vous faisiez.

— Je n'ai pas mis les pieds dans le pavillon dimanche matin. Je suis restée un moment sur la terrasse, puis j'ai pris mon panier et je suis allée couper quelques têtes de dahlias et désherber un peu les asters. Et à 1 heure, je me suis dirigée vers la piscine. J'ai déjà raconté ça en long et en large à l'inspecteur Grange. Je ne me suis pas approchée de la piscine avant 1 heure et j'y suis arrivée alors que John venait tout juste de se faire assassiner.

— Ça, c'est votre version. Mais Ygdrasil témoigne contre vous, Mademoiselle.

— J'étais dans le pavillon et j'ai tué John. En fait de version, c'est ça, la vôtre ?

— Ou bien vous étiez là et vous avez tué John Christow, ou bien vous étiez là et vous avez vu qui a tué John Christow... à moins encore qu'une tierce personne ait été là qui connaissait Ygdrasil et qui l'a dessiné sur la table pour faire porter les soupçons sur *vous*.

Henrietta bondit sur ses pieds. Elle se tourna vers Poirot en relevant le menton :

— Vous persistez à penser que c'est moi qui ai tué John Christow. Et vous vous faites fort de prouver que c'est moi qui l'ai tué. Eh bien, permettez-moi de vous dire ceci : vous n'arriverez jamais à le prouver. *Jamais !*

— Vous vous croyez plus forte que moi ?

— Vous n'arriverez jamais à le prouver, répéta Henrietta.

Sur quoi, elle tourna les talons et s'en fut par le sentier qui descendait vers la piscine.

XXVI

Grange était venu prendre une tasse de thé à la *Méridienne* avec Poirot. Le thé était rigoureusement tel qu'il l'avait craint : léger au point de n'offrir guère de différence avec de l'eau tiède, et c'était du thé de Chine par-dessus le marché.

« Ces étrangers ne savent pas faire le thé, se dit Grange. Et ils n'apprendront jamais. » Mais il n'en fit pas une affaire. Il était déjà d'humeur si chagrine qu'une contrariété supplémentaire ne pouvait que l'aider à s'enfoncer dans un délicieux état de délectation morose.

— L'enquête du coroner reprend après-demain, et nous sommes arrivés à quoi ? gémit-il. À rien. Le revolver doit bien se trouver *quelque part*, tonnerre de Dieu ! C'est la faute à cette région à la noix... des kilomètres de forêt à n'en plus finir. Il faudrait une armée, pour fouiller tout ça correctement. Et ne me parlez pas de l'aiguille dans la botte de foin ! Bah ! autant se rendre à l'évidence : on ne le retrouvera peut-être *jamais*, ce revolver.

— Vous le retrouverez, affirma Poirot, confiant.

— En tout cas, ce ne sera pas faute d'avoir essayé !

— Vous le retrouverez tôt ou tard. Et j'inclinerais pour le « tôt » plutôt que pour le « tard ». Une autre tasse de thé ?

— Avec plaisir. Non, non... surtout pas d'eau chaude.

— Vous êtes sûr qu'il n'est pas trop fort ?

— Oh, non, il n'est pas trop fort, mentit l'inspecteur, conscient de manier l'euphémisme avec maestria.

Lugubre, il avala une gorgée de son pâle breuvage — couleur paille :

— J'ai l'impression qu'on nous fait tourner en bourrique, Monsieur Poirot... en bourrique ! Ces gens-là, je ne sais pas comment les prendre. Ils ont tous l'air prêts à se mettre en quatre pour nous aider, mais tout ce qu'ils nous racontent

semble fait pour nous *dévoier*, comme ils disent dans leur jargon de chasseurs.

— Nous *dévoier*? répéta Poirot, surpris. Ah oui, j'y suis ! S'arranger pour qu'on *se trompe de voie*, comme les chiens quand ils ne courent pas le bon renard...

— Prenez l'arme, par exemple ! vitupéra l'inspecteur, lancé dans l'exposé de ses doléances. D'après l'autopsie, Christow a été abattu une minute – deux au maximum – avant votre arrivée. Lady Angkatell avait son panier d'œufs au bras, miss Savernake un panier de jardinage débordant de fleurs fanées à la main, et Edward Angkatell portait une veste de chasse à poches à soufflet farcies de cartouches. N'importe lequel d'entre eux aurait pu repartir avec le revolver. Et il n'était pas caché près de la piscine, c'est exclu : mes hommes ont passé le secteur au peigne fin.

Poirot hocha la tête. Grange poursuivit :

— Gerda Christow a été piégée... mais par qui ? C'est là que toutes les pistes que j'ai pu suivre se perdent dans la nature.

— Ce qu'ils vous racontent de leur emploi du temps à chacun pour la matinée vous semble satisfaisant ?

— Oh, ce qu'ils en *racontent* est parfait. Miss Savernake jardinait. Lady Angkatell ramassait des œufs. Edward Angkatell et sir Henry étaient à la chasse et se sont séparés à la fin de la matinée – sir Henry pour rentrer à la maison et Edward Angkatell pour revenir ici à travers bois. L'escogriffe à la pomme d'Adam lisait dans sa chambre. (Drôle d'endroit pour lire par une si belle journée, mais il est du genre rat de bibliothèque.) Miss Hardcastle avait descendu un livre au verger. Tout cela paraît normal et vraisemblable, mais c'est impossible à vérifier. Vers midi, Gudgeon a porté au pavillon un plateau chargé de verres. Il ne peut dire ni où étaient les invités ni ce qu'ils faisaient. En un sens, aucun des membres de la maisonnée, pas plus que la visiteuse surprise de la veille au soir n'échappe au soupçon.

— Vraiment ?

— Comme de bien entendu, la suspecte la plus vraisemblable est Veronica Cray. Elle s'était chamaillée avec Christow, elle ne pouvait plus le voir en peinture, et elle a l'air assez du genre à

tirer sur un bonhomme quand elle l'a assez vu... Seulement là où le bât blesse, c'est que je n'ai pas le plus petit commencement de preuve qu'elle lui ait bel et bien tiré dessus. Aucune preuve non plus qu'elle ait eu l'occasion de chaparder des revolvers dans la collection de sir Henry. Personne ne l'a vue ce jour-là se diriger vers la piscine ou en revenir. Et le revolver manquant n'est pas chez elle.

— Ah, vous vous en êtes assuré ?

— Qu'est-ce que vous croyez ? Les circonstances auraient justifié un mandat de perquisition, mais je n'en ai pas eu besoin. Elle s'est prêtée à la fouille de la meilleure grâce du monde. L'arme ne se trouve pas dans son « cottage » de pacotille. Après l'ajournement de l'enquête, nous avons affecté de nous désintéresser de miss Cray et de miss Savernake, mais nous les avons filées pour savoir où elles allaient et ce qu'elles avaient l'intention de faire. Nous avons aussi un homme en observation dans le studio où tourne Veronica... et rien n'indique qu'elle ait tenté d'y cacher un revolver.

— Et Henrietta Savernake ?

— Rien de ce côté-là non plus. Elle est retournée directement à Chelsea et nous ne l'avons pas lâchée d'une semelle depuis. Le revolver n'est ni chez elle ni sur elle. Elle n'a fait aucune difficulté pour la perquisition, il paraît que ça a même eu le don de la mettre en joie. Notre homme, lui, a eu le traumatisme de son existence en voyant le fruit de ses élucubrations. Que l'envie prenne à des gens de fabriquer des trucs pareils, il dit que ça le dépasse... Des statues qui ne sont que paquets de glaise empilés à la va-comme-j'te-pousse, des bouts de cuivre et d'aluminium tordus dans tous les sens, des chevaux dont on ne devinerait jamais que ce sont des chevaux.

Poirot s'agita un peu :

— Des chevaux, dites-vous ?

— En tout cas *un* cheval. Si on peut appeler ça un cheval ! Si les gens ont envie de sculpter un cheval, pourquoi ne commencent-ils pas par aller *regarder* un cheval ?

— Un *cheval*, répéta Poirot.

— Qu'est-ce qui vous intéresse tant là-dedans, Monsieur Poirot ? Je ne saisis pas.

— Une association d'idées... un point de psychologie.

— Verbale, votre association ? Cheval et charrette ? Cheval à bascule ? Cheval de bataille ?... Non, je ne vois pas. Quoi qu'il en soit, au bout d'un jour ou deux, miss Savernake a fait ses valises et s'en est revenue au *Vallon*. Vous le savez ?

— Oui, je lui ai parlé et je l'ai vue se promener dans les bois.

— Elle ne tient pas en place, c'est le moins qu'on puisse dire. Bon, d'accord, elle avait une liaison avec le toubib et cet « Henrietta » qu'il a prononcé avant de mourir est bien près de l'accuser. Mais pas tout à fait assez près quand même, Monsieur Poirot.

— Non, pas tout à fait assez près, reconnut Poirot, songeur.

Grange continua, accablé :

— Il y a dans l'atmosphère ambiante un je-ne-sais-quoi de pas net... un je ne sais quoi qui vous fait perdre les pédales. À croire qu'ils *savent* tous quelque chose. Prenez lady Angkatell, par exemple, elle n'a jamais été fichue de me donner une explication valable au fait qu'elle se soit promenée ce jour-là avec un revolver. Il faut être cinglé pour se promener sans but précis avec un revolver. Je me dis d'ailleurs parfois qu'elle est effectivement cinglée.

Poirot secoua très doucement la tête :

— Oh non, elle n'est pas cinglée.

— Et puis il y a Edward Angkatell. Je pensais avoir un joli motif de l'épingler. Lady Angkatell avait déclaré – non, laissé entendre – qu'il était amoureux de miss Savernake depuis des années. Ma foi, ça lui donnait un mobile. Et puis patatras ! voilà que je découvre que c'est à *l'autre* fille – miss Hardcastle – qu'il est fiancé. Du coup, ce que j'avais échafaudé contre lui tombe à l'eau.

Poirot émit un murmure de commisération.

— Et puis il y a la pomme d'Adam, poursuivit l'inspecteur. Lady Angkatell a laissé échapper un détail le concernant. Sa mère serait morte dans un asile d'aliénés – manie de la persécution... Elle était persuadée que tout le monde cherchait à la tuer. Vous voyez où je veux en venir. Si le fils a hérité cette forme de dinguerie, il a pu se faire tout un cirque à propos du Dr Christow... s'imaginer qu'il voulait le faire interner, par

exemple. Non que Christow ait travaillé dans cette branche. Les troubles névropathiques du système digestif et les maladies du supra... du supra je ne sais trop quoi. C'était ça, son rayon. Mais si ce gosse est un rien siphonné, il a pu croire que Christow le surveillait du coin de l'œil. Il a un comportement étrange, ce garçon, il est nerveux comme une pile électrique.

Grange s'abîma un instant dans ses pensées les plus sombres.

— Vous voyez ce que je veux dire ? reprit-il enfin. Rien que des débuts de piste qui ne mènent nulle part, rien que des voies annexes qui vous écartent de la bonne voie.

— *Dévoier*, murmura Poirot. *Écarter* et non pas *mener vers...* *D'ici*, et non pas *vers là-bas*. *Nulle part* au lieu de *quelque part*. Oui, bien sûr, ça ne *peut* être que ça.

Grange ne le quittait plus des yeux :

— Ils sont bizarres, tous ces Angkatell. Il y a des moments où je jurerais qu'ils savent parfaitement ce qui s'est passé.

— *Ils le savent*, mon bon, fit Poirot le plus placidement du monde.

— Vous voulez dire qu'ils savent, tous autant qu'ils sont, qui est l'auteur du meurtre ? demanda l'inspecteur, incrédule.

Poirot hocha la tête :

— Bien sûr qu'ils le savent. Je m'en doutais depuis un certain temps déjà, mais à présent, j'en suis sûr.

— Je vois.

Le visage de l'inspecteur exprimait une détermination farouche :

— Ils connaissent la vérité et ils ont l'intention de la garder pour eux ? Eh bien, je les aurai à ce petit jeu. *Je le trouverai, ce revolver !*

C'était, se dit Poirot, décidément devenu un leitmotiv pour l'inspecteur.

Ce dernier ajouta avec rancœur :

— N'importe quoi ! Je donnerais n'importe quoi pour prendre ma revanche sur eux.

— Sur... ?

— Sur eux tous ! Ils me roulent dans la farine ! Ils suggèrent ! Ils laissent entendre ! Ils sous-entendent ! Ils aident mes

hommes... Ils les aident, mon œil ! Des miroirs aux alouettes, oui ! Des attrape-nigauds ! Rien de tangible. Ce que je veux, ce sont des faits, du solide, du concret.

Poirot regardait par la fenêtre depuis un petit bout de temps. Son attention avait été attirée par une irrégularité dans la symétrie de son domaine :

— Vous voulez du solide et du concret ? Eh bien, il y a, si je ne me trompe, du très solide et du parfaitement concret dans ma haie, près du portail.

Ils sortirent dans le jardin. Grange s'accroupit, écarta délicatement les branchages pour mettre au jour l'objet qu'on y avait jeté. Et il exhala un soupir ému en voyant apparaître une forme noire et métallique.

— C'est bien un revolver...

Il posa — oh ! très brièvement — un regard dubitatif sur Poirot.

— Non, mon bon ami, non, sourit Poirot, ce n'est pas *moi* qui ai tué le Dr Christow et qui ai caché ce revolver dans ma propre haie !

— Bien sûr que non, monsieur Poirot ! Où avais-je la tête ? En tout cas, cette fois, nous l'avons. Il semble bien que ce soit celui qui manque à sir Henry. Nous pourrions nous en assurer dès que nous aurons son numéro. Après, il ne restera plus qu'à vérifier que c'est bien le revolver avec lequel on a tiré sur Christow. À partir de dorénavant ça va marcher comme sur des roulettes.

Avec d'innombrables précautions et en se servant de sa pochette de soie, il sortit le revolver de la haie.

— Avant de pouvoir pavoiser, il faut qu'on relève les empreintes. Mais j'ai quand même bien l'impression que cette fois, la chance a tourné !

— Tenez-moi au courant.

— Bien sûr, monsieur Poirot. Je vous téléphonerai.

Poirot reçut deux appels téléphoniques. Le premier lui parvint le soir même. L'inspecteur jubilait :

— Monsieur Poirot ? Eh bien, voilà le topo. Il s'agit bien du revolver en question. Celui qui manquait à la collection de sir

Henry et celui qui a tué John Christow ! La preuve est faite. Et il porte toute une série d'empreintes. Pouce, index et une partie du médius. Je ne vous l'avais pas dit, que la chance allait tourner ?

— Ces empreintes, vous les avez identifiées ?

— Pas encore. Tout ce qu'il y a de sûr, c'est que ce ne sont pas celles de Mrs Christow. Les siennes, nous les avons. D'après la taille, ce serait plutôt celles d'un homme. Demain, je vais aller faire mon numéro au *Vallon* et relever les empreintes de tout ce joli monde. Et alors, là, Monsieur Poirot, je vous fiche mon billet que *je saurai où nous en sommes !*

— Je vous le souhaite de tout cœur, lui répondit fort poliment Poirot.

Le second coup de téléphone se fit attendre jusqu'au lendemain et Grange ne jubilait plus du tout. Ce fut sur un ton d'une tristesse sans mélange qu'il déclara :

— Vous ne savez pas la dernière ? Ces empreintes... eh bien ce ne sont celles d'aucune des personnes mêlées à l'affaire ! Tel que je vous le dis ! Ce ne sont ni celles d'Edward Angkatell, ni celles de David, ni celles de sir Henry ! Ce ne sont ni celles de Gerda Christow, ni celles d'Henrietta Savernake, ni celles de notre Veronica nationale, ni celles de « Madame », ni même celles de la petite brune ! Et encore moins celles de la fille de cuisine, pour ne rien dire de celles des autres domestiques !

Poirot y alla de quelques grommellements qui se voulaient consolants. L'inspecteur Grange poursuivit, toujours plus lugubre :

— Ce qui fait qu'il semblerait bien, au bout du compte, que le coup soit venu de l'extérieur. Autrement dit, que le coupable soit quelqu'un qui avait une dent contre le Dr Christow et dont nous ne savons rien. Quelqu'un d'invisible et d'inaudible, qui aurait subtilisé les revolvers dans le bureau, et qui, une fois le toubib abattu, aurait abandonné le « mauvais » revolver sur le terrain et serait reparti avec le « bon » par le sentier menant à Podder's Lane. Quelqu'un qui aurait enfoui l'arme dans votre haie et se serait ensuite évanoui dans la nature !

— Voulez-vous relever *mes* empreintes, mon bon ami ?

— Après tout, ce n'est pas de refus. Ce qui me frappe, Monsieur Poirot, c'est que vous vous trouviez sur les lieux et que, à bien y regarder, vous êtes, et de loin, le personnage le plus suspect dans cette affaire !

XXVII

Le coroner s'éclaircit la gorge et se tourna vers le premier juré.

Ce dernier baissa les yeux sur le papier qu'il tenait à la main. Sa pomme d'Adam montait et descendait nerveusement. Il se mit à lire avec application :

— Notre conclusion est que la victime est décédée des suites de coups et blessures ayant entraîné la mort avec intention de la donner, portés par une ou plusieurs personnes inconnues.

Dans son coin, près du mur, Poirot hocha la tête. C'était le seul verdict possible.

À la sortie du tribunal, les Angkatell s'arrêtèrent un instant pour parler à Gerda et à sa sœur. Mrs Christow portait les mêmes vêtements noirs. Elle avait la même expression douloureuse, hébétée. Mais, cette fois-ci, il n'y avait pas de Daimler. Les chemins de fer, expliqua Elsie Patterson, étaient très pratiques. Elles prendraient un rapide jusqu'à Waterloo où elles attraperaient facilement la correspondance de 13 h 20 pour Bexhill.

Lady Angkatell étreignit la main de Gerda et lui murmura :

— Il faut que nous gardions le contact, très chère. Pourquoi pas un déjeuner rapide, un de ces jours, à Londres ? J'imagine que vous venez y courir les magasins de temps en temps ?

— Je... je ne sais pas, balbutia Gerda.

Elsie Patterson intervint :

— Il faut nous dépêcher, ma chérie... notre train.

Et Gerda s'éloigna, visiblement soulagée.

— Pauvre Gerda, compatit Midge. Le seul bénéfice qu'elle ait tiré de la mort de John, c'est d'être délivrée de ta redoutable hospitalité, Lucy.

— Ce que tu es méchante, Midge. On ne peut pas dire que je n'ai pas tout essayé !

— C'est encore pire quand tu fais des efforts, Lucy.

— Quoi qu'il en soit, quel soulagement que tout soit terminé, non ? s'épanouit lady Angkatell, offrant son plus radieux sourire à la création tout entière. Sauf, évidemment, pour ce pauvre inspecteur Grange. Il me fait de la peine, ce garçon. Croyez-vous que ça lui remonterait un peu le moral que nous l'invitions à déjeuner ? En *ami*, bien sûr.

— À votre place, je m'abstiendrais, intervint sir Henry.

— Vous n'avez peut-être pas tort, admit lady Angkatell, songeuse. De toute façon, le menu d'aujourd'hui ne conviendrait absolument pas. Perdrix aux choux... et ce délicieux soufflé surprise que Mrs Medway réussit si bien. Pas du tout le genre de notre inspecteur. Un bon gros steak bien saignant, et une bonne vieille tarte aux pommes des familles sans aller chercher midi à quatorze heures... ou alors des pommes au four, qui sait ?... Voilà ce que je commanderais pour l'inspecteur Grange.

— Vous avez toujours été imbattable sur le chapitre des menus, Lucy. Rentrons manger ces perdrix. Vous m'avez mis l'eau à la bouche.

— Ma foi, je m'étais dit qu'il fallait bien trouver un *moyen* de fêter ça. C'est merveilleux, n'est-ce pas ? comme tout semble aller toujours pour le mieux dans le meilleur des mondes !

— Ou-oui...

— Je sais à quoi vous pensez, Henry, mais ne vous inquiétez pas. Je m'en occuperai cet après-midi.

— Qu'allez-vous encore inventer, Lucy ?

Lady Angkatell lui sourit :

— Ne vous en faites pas pour des broutilles, mon chéri. Il s'agit tout juste de faire rentrer le bout qui dépasse.

Sir Henry n'eut pas l'air rassuré pour autant.

Quand ils arrivèrent au *Vallon*, Gudgeon vint ouvrir la portière de la voiture.

— Tout s'est passé à merveille, Gudgeon, déclara lady Angkatell. Faites-en part à Mrs Medway et aux autres, je vous prie. Je sais combien cela a été pénible pour vous tous, et je tiens à vous dire combien nous avons apprécié, sir Henry et moi-même, la loyauté que vous nous avez témoignée.

— Que Madame sache bien que nous nous sommes beaucoup inquiétés pour elle, répondit Gudgeon.

— C'était très gentil de la part de Gudgeon, commenta lady Angkatell en entrant dans le salon, mais tout à fait superfétatoire. En réalité, j'ai quasiment pris à tout ça un plaisir fou... C'est un tel changement, non ? si on songe au train-train quotidien. Vous n'avez pas l'impression, David, qu'une expérience comme celle-ci a considérablement élargi vos horizons ? Ça doit vous changer de Cambridge.

— Je suis à Oxford, répliqua David avec froideur.

— Cette chère course d'avirons, poursuivit distraitement lady Angkatell en se dirigeant vers le téléphone. Tellement anglais, vous ne trouvez pas ?

Elle poursuivit, le combiné en main :

— J'espère beaucoup, David, que vous reviendrez faire un séjour chez nous. C'est si difficile, n'est-ce pas, de faire réellement connaissance quand on a un meurtre à la maison. C'est vrai, ça vous interdit toute conversation d'un niveau tant soit peu élevé.

— Merci, répondit David, mais je pars ces jours-ci pour Athènes – je m'y suis inscrit au lycée anglais.

Lady Angkatell se tourna vers son mari :

— Qui est à l'ambassade, maintenant ? Ah, mais bien sûr ! Les Hope-Remington. Non, je ne pense pas qu'ils plairaient à David. Leurs filles sont terriblement portées sur les sports violents. Elles jouent au hockey, au cricket et à ce drôle de jeu où vous attrapez je ne sais trop quoi dans un filet.

Elle s'interrompit, l'œil braqué sur le combiné :

— Mais... qu'est-ce que je fabrique avec ça ?

— Peut-être avais-tu l'intention de donner un coup de téléphone, hasarda Edward.

— Je ne crois pas du tout, répliqua-t-elle en raccrochant. Vous aimez les téléphones, David ?

C'était bien d'elle, de poser des questions pareilles ! grinça intérieurement David, exaspéré. De ces questions auxquelles il n'existait pas de réponse intelligente. Il répondit avec le maximum de froideur qu'il n'était pas exclu qu'ils aient leur utilité.

— Vous voulez dire... comme les hachoirs à viande ? Ou les rubans de caoutchouc ? On ne peut tout de même pas...

Elle s'interrompt en voyant paraître sur le seuil Gudgeon qui venait annoncer le déjeuner.

— Mais vous aimez la perdrix aux choux ? demanda-t-elle à David d'un ton anxieux.

David admit qu'il aimait la perdrix aux choux.

— Je me demande parfois si Lucy n'a pas vraiment un grain, avoua Midge en sortant avec Edward pour aller faire un tour dans les bois.

Les perdrix et le soufflé surprise avaient été parfaits, et la clôture de l'enquête du coroner avait beaucoup apaisé les esprits.

— J'ai toujours estimé que Lucy était une surdouée qui nous soumettait perpétuellement au jeu du mot manquant, ironisa Edward. Au risque d'accumuler les métaphores, je la comparerais à un marteau : il passe d'un clou à l'autre, mais il leur tape sur la tête à tous.

— N'empêche, répliqua Midge, Lucy me fait parfois froid dans le dos. Cet endroit aussi me fait froid dans le dos depuis quelque temps, ajouta-t-elle en frissonnant.

— Le *Vallon* ? s'étonna Edward. Il me rappelle toujours un peu Ainswick. Bien sûr, ce n'est qu'une imitation, un faux-semblant.

Midge l'interrompt :

— Ce sont justement les imitations qui me font peur. On ne sait jamais ce qui se cache *derrière* tout ça... Ce sont... ce sont comme des *masques* dont on affublerait les gens et les choses.

— Tu fabules, ma petite Midge.

Il avait repris ce ton indulgent et protecteur qui lui plaisait tant autrefois mais qui désormais la perturbait. Elle s'efforça d'explicitement sa pensée, de lui montrer que derrière ce qu'il considérait comme un banal travestissement se profilait peut-être une réalité que tout le monde avait intérêt à cacher.

— Ça m'était sorti de l'esprit à Londres, mais depuis que je suis de retour, ça revient me hanter. J'ai l'impression que tout le monde sait qui a tué John Christow. Que la seule personne qui l'ignore... c'est *moi*.

— Faudra-t-il toujours qu'on en revienne à John Christow ?
s'emporta Edward. Il est mort. Mort et enterré.

Midge murmura :

*Il est mort et enterré, madame,
Mort et enterré.
Du gazon sous sa tête,
Une pierre sous ses talons...*

Elle posa sa tête sur le bras d'Edward :

— Qui est-ce qui l'a tué, à ton avis ? Nous avons cru que c'était Gerda, mais ce n'est pas Gerda. Alors, qui ? Qu'est-ce que tu en penses, toi ? Il s'agit de quelqu'un dont nous n'avons jamais entendu parler ?

— Toutes ces spéculations me semblent inutiles, répondit-il avec irritation. Si la police ne trouve rien, si elle ne parvient pas à rassembler des preuves suffisantes, l'affaire passera aux oubliettes... et c'en sera fini de toute cette histoire.

— Oui... mais précisément, le fait de ne pas savoir...

— Pourquoi cet acharnement à savoir ? Qu'est-ce que John Christow a à voir avec nous ?

Avec *nous*, se dit-elle. Avec Edward et moi ? Rien ! Quelle pensée réconfortante que cet Edward et elle, unis, formant à jamais une entité double. Et pourtant... et pourtant, tout couché dans sa tombe qu'il était et l'office des morts prononcé, John Christow n'était pas enterré assez profond. *Il est mort et enterré, madame...* Mais John Christow n'était pas aussi mort et enterré qu'Edward l'aurait souhaité. John Christow était toujours là, au *Vallon*.

— Où allons-nous ? demanda Edward.

Quelque chose, dans son ton, la surprit.

— Montons jusqu'à la crête, d'accord ?

— Si tu veux.

De toute évidence, il n'y tenait pas tant que ça. Elle se demanda pourquoi. D'habitude, c'était sa promenade favorite. Henrietta et lui la faisaient presque toujours... Le cours de ses pensées s'arrêta net. *Edward et Henrietta !*

— Tu as déjà fait un tour jusque là-haut cet automne ? lui demanda-t-elle.

— Oui, avec Henrietta, le premier jour, répondit-il avec raideur.

Le reste de l'escalade, ils l'effectuèrent en silence.

Ils atteignirent enfin le sommet et s'assirent sur le tronc d'un arbre abattu.

« Peut-être qu'ils se sont assis là, Henrietta et lui », songea-t-elle.

Elle n'arrêtait pas de faire tourner sa bague autour de son doigt. Le diamant lui lançait des éclats froids. (« *Pas d'émeraudes* », avait-il tenu à préciser.)

Elle fit un léger effort pour trouver quelque chose à dire :

— Ce sera merveilleux de retourner à Ainswick pour Noël.

Il ne parut pas l'entendre. Il semblait loin, très loin de là.

« Il pense à Henrietta et à John Christow », se dit-elle.

Assis là, sur ce tronc d'arbre abattu, il avait dit quelque chose à Henrietta, ou alors c'était elle qui lui avait dit quelque chose. Henrietta savait peut-être ce qu'elle ne voulait pas... mais lui, il appartenait encore à Henrietta. Et, se dit Midge, il appartiendrait toujours à Henrietta.

Une douleur sourde l'envahit. La bulle de bonheur dans laquelle elle avait vécu cette dernière semaine trembla et éclata.

« Je ne peux pas vivre comme ça, se dit-elle. Pas avec Henrietta toujours présente à son esprit. Je ne peux pas. C'est au-dessus de mes forces. »

Le vent soupirait dans les branches... La chute des feuilles s'accélérait, maintenant... Il n'en restait plus de dorées, rien que des roussâtres, des brunâtres.

— Edward !

Son ton pressant l'arracha à sa torpeur. Il tourna la tête :

— Oui ?

— Je suis désolée, Edward, murmura-t-elle les lèvres tremblantes et en s'efforçant toutefois de maîtriser sa voix. Mais il faut que je te le dise. Ça ne rime à rien. Je ne peux pas t'épouser. Ça ne marcherait pas.

— Mais, Midge... je suis sûr qu'Ainswick...

— Je ne peux pas t'épouser uniquement pour Ainswick, le coupa-t-elle. Tu... tu dois le comprendre, Edward.

Il poussa un léger soupir, comme en écho aux feuilles mortes qui tombaient en tournoyant entre les branches.

— Oui, je comprends, assura-t-il. Oui, tu as sans doute raison.

— Tu as été un amour de me demander en mariage. Mais ce n'est pas possible, Edward, ça ne marcherait pas.

Elle avait sans doute vaguement espéré qu'il discuterait, qu'il tenterait de la convaincre, mais il avait tout bonnement l'air du même avis qu'elle. Là, sur ce tronc d'arbre, avec le fantôme d'Henrietta serré tout contre lui, lui aussi jugeait apparemment que ça ne pourrait pas marcher.

— Non, dit-il comme en écho, ça ne marcherait pas.

Elle fit glisser la bague de son doigt et la lui tendit.

Elle aimerait toujours Edward, et Edward aimerait toujours Henrietta, et la vie n'était qu'un enfer.

— C'est une très jolie bague, Edward, lui dit-elle avec un petit tremblement dans la voix.

— Je serais content que tu la gardes, Midge. Ça me ferait plaisir.

Elle secoua la tête :

— Je ne pourrais pas.

L'ombre d'un sourire amer vint flotter sur les lèvres d'Edward :

— Je ne l'offrirai à personne d'autre, tu sais.

Tout cela se déroulait sur le mode amical. Il ne savait pas – il ne saurait jamais – ce qu'elle ressentait. Le paradis sur un plateau... et le plateau s'était brisé et le paradis lui avait filé entre les doigts, à moins, bien sûr, qu'il n'ait jamais été là ?

Cet après-midi-là, Poirot reçut sa troisième visite.

Il avait déjà eu droit à celles de Veronica Cray et d'Henrietta Savernake. C'était maintenant au tour de lady Angkatell. Elle arriva, ses pieds menus effleurant à peine les gravillons de l'allée, l'air aussi immatérielle qu'à l'accoutumée.

Il lui ouvrit. Et elle suspendit un instant son vol, le temps de lui dédier un sourire enchanteur.

— Je suis venue vous voir, annonça-t-elle.

Une fée octroyant une faveur à un simple mortel n'eût pas agi avec plus de simplicité.

— C'est trop de bonté, Madame.

Il la fit entrer au salon. Elle se posa au bord du canapé, avec toujours ce même sourire aux lèvres.

« Elle n'est plus de la première jeunesse, songea Poirot. Elle a des cheveux gris, des rides sur le visage... et pourtant, elle ensorcelle son monde... et elle l'ensorcellera toujours... »

— Je voudrais que vous fassiez quelque chose pour moi, déclara lady Angkatell dans un souffle.

— Oui, lady Angkatell ?

— Pour commencer, il faut que je vous parle... de John Christow.

— Du Dr Christow ?

— Oui. Il me semble qu'il est grand temps de mettre un point final à cette affaire. Je pense que nous nous comprenons, n'est-ce pas ?

— Je ne suis pas sûr de saisir le fond de votre pensée, lady Angkatell.

Elle le gratifia d'un nouveau sourire éblouissant et posa sa main diaphane sur la manche de son veston :

— Cher Monsieur Poirot, vous jouez sur les mots. La police va chercher le propriétaire de ces empreintes digitales, elle ne les trouvera pas et, en fin de compte, se verra contrainte et forcée d'enterrer cette affaire. Mais, voyez-vous, je crains que *vous*, vous ne l'enterriez pas.

— C'est exact, je n'enterrerais jamais cette affaire, répondit Poirot.

— C'est bien ce que je craignais. Et c'est pourquoi vous me voyez ici. C'est la vérité que vous voulez, n'est-ce pas ?

— Bien évidemment, c'est la vérité que je veux !

— J'ai dû mal m'exprimer. Ce que j'aimerais savoir, c'est très précisément *pourquoi* vous ne voulez pas qu'on enterre tout ça ? Ce n'est pour vous ni une question de prestige... ni le désir de voir un assassin se balancer au bout d'une corde (c'est une mort tellement déplaisante... j'ai toujours trouvé ça... tellement *médiéval*). C'est, à mon avis, tout bonnement parce que vous

voulez *savoir*. Vous voyez où je veux en venir, n'est-ce pas ? Si vous appreniez la vérité... si on vous *disait* la vérité... peut-être... je veux en tout cas le croire... peut-être vous en satisferiez-vous ? Sauriez-vous vous en satisfaire, monsieur Poirot ?

— Vous me proposez de me révéler la vérité, lady Angkatell ?
Elle hocha la tête.

— Vous la connaissez donc, cette vérité ?
Elle ouvrit de grands yeux :

— Oh, oui, et depuis longtemps. *J'aimerais* vous la dire. Et nous pourrions ensuite nous mettre d'accord pour... eh bien... pour en rester là.

Elle lui sourit :

— Marché conclu, monsieur Poirot ?

Poirot dut faire sur lui-même un effort considérable pour répondre :

— Non, Madame, marché non conclu.

Il aurait voulu... il aurait tant voulu qu'on enterre tout ça, qu'on n'en parle plus jamais, rien que pour faire plaisir à lady Angkatell.

Celle-ci resta silencieuse un moment. Puis elle haussa les sourcils.

— Je me demande, dit-elle. Je me demande si vous vous rendez vraiment compte de ce que vous faites.

XXVIII

L'œil sec et grand ouvert dans le noir, Midge tournait et retournait sa tête sur l'oreiller. Elle entendit une porte s'ouvrir, puis des pas dans le corridor, qui passèrent devant sa chambre et poursuivirent leur chemin. C'était la porte d'Edward, les pas d'Edward. Elle alluma sa lampe de chevet et regarda la pendulette posée sur la table de nuit. 3 heures moins 10.

Edward, passer devant sa porte et descendre l'escalier à une heure aussi indue... Bizarre.

Ils étaient tous montés se coucher tôt, à 10 heures et demie. Mais elle n'avait pas réussi à s'endormir. Et elle était restée recroquevillée au fond de son lit, les paupières brûlantes, les tempes battantes, les nerfs à vif, tenaillée par une douleur que rien, lui semblait-il, ne viendrait jamais apaiser.

Tous les coups de l'horloge qui sonnait en bas, elle les avait entendus. Le hululement des chouettes devant sa fenêtre, elle n'en avait pas perdu une miette. Son désespoir avait atteint son zénith à 2 heures du matin. Elle s'était alors dit : « Je n'en peux plus... j'en ai assez... je n'en peux vraiment plus. Et puis il y a demain qui va venir... et puis ensuite après-demain. Des jours et des jours qui n'en finiront jamais... »

Dire qu'elle s'était elle-même bannie d'Ainswick, de ce cher et merveilleux Ainswick qui aurait pu être tout à elle...

Mais plutôt le bannissement, plutôt la solitude, plutôt une vie morne et sans intérêt qu'une vie au côté d'un Edward hanté par le fantôme d'Henrietta. Jamais jusqu'à ce jour, jusqu'à cette promenade à travers bois, elle ne s'était doutée qu'elle recelait de telles réserves de jalousie.

Après tout, Edward ne lui avait jamais dit qu'il l'aimait. De l'affection, de la tendresse, il ne lui avait jamais promis davantage. Ces limites, elle les avait admises. Et ce n'est qu'en prenant conscience de ce que serait sa vie auprès d'un Edward

au cœur et à l'esprit en permanence occupés par Henrietta qu'elle avait compris que cette affection ne lui suffirait pas.

Edward, passer devant sa porte, descendre le grand escalier... C'était bizarre... très bizarre. Où allait-il ?

Son malaise grandit. Malaise qui se surajoutait à celui que lui causait maintenant le seul fait de se trouver au *Vallon*. Qu'est-ce qu'Edward pouvait bien faire en bas aussi tard – ou bien n'était-il pas plus juste de dire aussi tôt ? Est-ce qu'il serait sorti, par hasard ?

Elle ne put bientôt plus supporter de rester en place. Elle se leva, enfila sa robe de chambre et, une lampe de poche à la main, ouvrit sa porte et sortit dans le corridor.

Il faisait très sombre, tout était éteint. Midge tourna à gauche et arriva en haut de l'escalier. En bas, tout était également plongé dans l'obscurité. Elle descendit rapidement et, après un instant d'hésitation, donna la lumière dans le hall. Tout était silencieux. La porte d'entrée était fermée, le verrou mis. Elle alla tourner la poignée de la porte de service, mais elle était verrouillée, elle aussi.

Edward n'était donc pas sorti. Où pouvait-il bien être ?

Soudain, elle leva la tête et renifla.

Une odeur, une très légère odeur de gaz.

La porte matelassée de l'office était entrouverte. Elle entra. Une faible lueur filtrait de la cuisine par la porte de communication grande ouverte. L'odeur de gaz était beaucoup plus forte.

Midge courut jusque dans la cuisine. Edward était couché sur le sol, la tête dans le four à gaz, le bouton poussé au maximum.

Midge n'avait jamais eu les deux pieds dans le même sabot. Son premier geste fut de relever le store. Comme la fenêtre lui résistait, elle s'entoura le poing d'un torchon et fracassa la vitre. Puis, retenant sa respiration, elle s'agenouilla, tira, poussa, parvint à extraire la tête d'Edward du four et coupa le gaz.

Il était inconscient et respirait bizarrement, mais elle savait qu'il n'avait perdu connaissance que depuis peu. Il venait sans doute à peine de sombrer. Le courant d'air qui soufflait du carreau cassé à la porte ouverte dissipait rapidement les vapeurs

de gaz. Midge traîna Edward plus près de la fenêtre pour qu'il reçoive l'air en plein visage. Puis elle s'assit et, l'attirant à elle, l'entoura d'un bras ferme.

— Edward...

Elle prononça son nom, doucement d'abord, puis avec un désespoir grandissant :

— Edward, Edward, *Edward*...

Il s'agita, grogna, ouvrit les yeux, la regarda et balbutia :

— Le four à gaz...

— Je sais, mon chéri, mais pourquoi... *pourquoi* ?

Il frissonnait maintenant, les mains froides et inertes.

— Midge ?

Son ton exprimait à la fois l'étonnement et le... oui, le plaisir.

— Je t'ai entendu passer devant ma porte. Je me suis posé des questions... Alors, je suis descendue.

Il poussa un soupir qui semblait venir de très loin.

— C'était le meilleur moyen d'en finir, marmonna-t-il.

Puis il ajouta, ce qu'elle ne comprit pas avant de se souvenir des propos de Lucy la veille du drame :

— À la News of the World !

— Mais, Edward, pourquoi, *pourquoi* ?

Il leva sur elle un regard d'une vacuité si absolue qu'elle en fut épouvantée :

— Parce que j'ai toujours été un bon à rien. Un raté. Un incapable. Les hommes comme Christow font des choses. Ils réussissent et les femmes les admirent. Moi, je ne suis rien, je ne suis même pas tout à fait vivant. J'ai hérité d'Ainswick, j'ai des rentes qui me donnent de quoi vivre, sinon, j'aurais déjà sombré. Pas fichu de poursuivre une carrière, même pas fichu d'être un écrivain passable. Henrietta n'a pas voulu de moi. Personne ne veut de moi. L'autre jour, au *Berkeley*... j'ai cru... Mais c'est toujours la même histoire. Toi non plus, je ne t'intéresse pas, Midge. Même pour Ainswick, tu ne voudrais pas de moi. Alors, j'ai pensé qu'il valait mieux en finir une bonne fois pour toutes.

— Chéri, mon chéri, tu ne comprends pas. C'était à cause d'Henrietta... Je croyais que tu l'aimais toujours autant.

Les mots se précipitaient dans sa bouche.

— Henrietta ? murmura-t-il d'un air vague, comme s'il évoquait un lointain souvenir. Oui, je l'ai beaucoup aimée...

Et, comme venu d'encore plus loin, elle l'entendit murmurer :

— Il fait si froid...

— Edward... mon chéri.

Elle le serra dans ses bras. Il lui sourit :

— Tu es si chaude, Midge... si chaude...

Oui, pensa Midge, c'est ça, le désespoir. Quelque chose de glacial, un froid et une solitude infinis. Elle n'avait jamais compris jusqu'à présent que le désespoir était froid. Elle l'avait toujours imaginé brûlant, véhément, violent. Mais non. *Voilà* ce que c'était, le désespoir : un abîme sans fond d'obscurité glacée, de solitude intolérable. Et le péché de désespoir, dont parlaient les prêtres, était un péché froid, qui consistait à se couper de tout contact humain, chaleureux et vivant.

— Tu es si chaude, Midge, tu es si chaude..., répéta Edward.

Et soudain, avec une fière et joyeuse assurance, elle se dit : « Mais voilà de quoi il a *besoin*... voilà ce que je peux lui donner ! » Ils étaient tous froids, ces Angkatell. Même Henrietta avait en elle quelque chose du feu follet, de cette froideur immatérielle et insaisissable qui courait dans le sang des Angkatell. Qu'Edward continue donc à aimer en Henrietta un rêve inaccessible. Ce qu'il lui fallait vraiment, c'était une présence, de la chaleur, de la stabilité. Une compagnie quotidienne, de l'amour et des rires.

« Ce qu'il faut à Edward, c'est quelqu'un qui fasse flamber le feu dans son foyer, se dit-elle. Et *moi*, je suis celle qui peut le faire. »

Edward leva les yeux sur Midge. Elle était penchée sur lui et il pouvait voir la chaude couleur de sa peau, sa bouche généreuse, son regard franc et ses cheveux noirs qui dégageaient son front et cascadaient sur ses oreilles.

Henrietta, il ne l'avait jamais vue que comme une projection du passé. Dans la femme accomplie, il n'avait fait que chercher à retrouver la gamine de dix-sept ans dont il était tombé amoureux. Mais en Midge, maintenant, il avait l'étrange impression de découvrir une femme en évolution, un être

humain dans sa continuité. Il voyait l'écolière avec ses cheveux tirés en arrière pour former deux nattes – ces mêmes cheveux noirs qui encadraient son visage actuel, et il voyait exactement à quoi elle ressemblerait quand ses cheveux noirs seraient devenus gris.

« Midge est réelle, se dit-il. La seule chose réelle que j'aie jamais connue... » Il sentait sa chaleur, sa force... Elle était solide, vivante, *réelle*. « Midge est le roc sur lequel je peux construire ma vie. »

— Midge, ma chérie, je t'aime tant, ne me quitte jamais...

Elle se pencha sur lui. Il sentit la chaleur de ses lèvres sur les siennes, il se sentit enveloppé, protégé par son amour. Le bonheur fleurissait dans le froid désert où, toute sa vie, il avait vécu seul.

Soudain, Midge éclata d'un petit rire tremblé :

— Regarde, Edward, un cafard est venu nous contempler. Tu ne trouves pas que c'est le plus *mignon* des cafards ? Je n'aurais jamais cru que je pourrais aimer un cafard à ce point !

Et d'un ton rêveur, elle ajouta :

— Comme la vie est étrange ! Nous voilà affalés sur le carrelage d'une cuisine qui sent encore le gaz, entourés de cafards, avec l'impression d'être au paradis.

Il murmura, songeur :

— Je pourrais passer là le restant de mes jours...

— Nous ferions mieux d'aller dormir. Il est 4 heures du matin. Comment diable allons-nous expliquer à Lucy ce carreau cassé ?

Par bonheur, Lucy était extraordinaire, se dit-elle. Rien de plus facile que de lui expliquer n'importe quoi.

Décidée à la battre sur son propre terrain, Midge entra dans la chambre de lady Angkatell à 6 heures du matin. Elle lui exposa les faits dans toute leur crudité :

— Cette nuit, Edward est descendu mettre la tête dans le four à gaz. Heureusement, je l'avais entendu et je l'ai suivi à la trace. J'ai cassé un carreau parce que je n'arrivais pas à ouvrir la fenêtre.

Lucy, force fut à Midge d'en convenir, se montra merveilleuse.

Elle sourit gentiment, sans manifester la moindre surprise :

— Midge chérie, tu as un tel sens pratique. Je suis certaine que tu seras toujours d'un grand réconfort pour Edward.

Après le départ de Midge, Lucy resta allongée pour réfléchir. Puis elle se leva et se rendit dans la chambre de sir Henry, qui pour une fois n'était pas fermée à clef :

— Henry.

— Lucy, très chère, voyons ! Le coq n'a pas encore chanté !

— Je sais, mais écoutez-moi, Henry, c'est très important. Il faut absolument que nous fassions installer une cuisinière électrique et que nous nous débarrassions de ce four à gaz.

— Pourquoi ? Il nous donne pleine satisfaction, non ?

— Bien sûr, mon bon. Mais c'est le genre d'objet qui donne des idées aux gens, et tout le monde n'a pas la présence d'esprit de cette chère Midge.

Sur quoi, elle s'esquiva. Sir Henry se rendormit en grommelant. Plus tard, il se réveilla en sursaut d'une sorte de demi-sommeil agité. « Ai-je rêvé, se demanda-t-il, ou Lucy est-elle venue me parler de four à gaz ? »

En sortant de chez lui, Lucy était allée dans la salle de bain placer une bouilloire sur le réchaud. Il y a toujours des gens qui adorent prendre une tasse de thé au saut du lit. Enchantée d'elle-même, fière du devoir accompli, elle retourna s'étendre sur son lit, satisfaite de la vie en général et de son propre bon sens en particulier.

Edward et Midge à Ainswick... l'enquête terminée. Elle irait de nouveau parler à M. Poirot. Un brave petit bonhomme, au fond...

Et tout à coup, une inquiétude soudaine lui traversa l'esprit. Elle s'assit, tout droite, dans son lit. « Je me demande, se dit-elle, si elle a pensé à ça. »

Elle sauta du lit, fila dans le corridor jusqu'à la chambre d'Henrietta, commençant la conversation, comme à son habitude, bien avant de se trouver à portée de voix :

— ... et il m'est soudain venu à l'esprit, ma chérie, que tu avais peut-être oublié ça.

— Bon sang, Lucy, marmonna Henrietta d'une voix embrumée de sommeil, les oiseaux ne sont même pas encore levés !

— Oh, je sais, mon chou, il est follement tôt, mais nous avons eu une nuit assez agitée... Edward avec le four à gaz et Midge avec le carreau cassé... Ce qui fait que, en repensant à ce qu'il faudra dire à M. Poirot et tout ça, je...

— Excuse-moi, Lucy, mais tout ce que tu dis là, c'est du charabia pour moi. Ça ne peut pas attendre ?

— C'est à propos de l'étui, ma chérie. Je me demandais si tu avais pensé à l'étui.

— L'étui ? répéta Henrietta en s'asseyant dans son lit, soudain complètement réveillée. Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'étui ?

— Comme tu le sais, le revolver d'Henry était dans son étui. Et cet étui, on ne l'a pas retrouvé. Évidemment, il est possible que personne n'y pense... mais d'un autre côté, quelqu'un pourrait y penser...

Henrietta se leva d'un bond :

— On oublie toujours un détail... C'est ce qu'affirme la sagesse populaire. Et elle a bien raison !

Lady Angkatell retourna dans sa chambre.

Elle se remit au lit et se rendormit aussitôt.

Sur le réchaud de la salle de bain, l'eau de la bouilloire se mit à frémir, puis à bouillir, à bouillir à gros bouillons...

XXIX

Gerda roula jusqu'au bord du lit et s'assit.

Elle avait moins mal à la tête, maintenant, mais elle était tout de même contente de ne pas être partie pique-niquer avec les autres. C'était apaisant... c'était presque... réconfortant de se retrouver seule pour un petit bout de temps dans la maison.

Bien sûr, Elsie avait été très gentille... très, très gentille... au début, surtout. Pour commencer, on l'avait obligée à prendre son petit déjeuner au lit et on lui avait monté des plateaux. Chacun s'employait à lui réserver le fauteuil le plus confortable, à lui soulever les pieds, à lui interdire le moindre effort.

Tout le monde lui avait manifesté une infinie commisération. Son veuvage... la perte de ce pauvre John... Elle s'était recroquevillée sur elle-même, vautreée avec gratitude dans cette brume protectrice. Elle ne voulait plus ni penser, ni sentir, ni se souvenir.

Mais, à chaque jour qui passait, elle sentait l'échéance approcher... Il lui faudrait bientôt vivre de nouveau, décider quoi faire, où habiter. Elsie montrait déjà des signes d'impatience. « Oh, Gerda, ne sois pas si empotée ! »

Tout redevenait comme avant, il y avait si longtemps, avant que John ne l'arrache à cette existence. Ils la trouvaient tous lente, maladroite et stupide. Il n'y avait plus personne pour lui dire, comme l'avait fait John : « Je m'occuperai de tout. Je m'occuperai de toi. »

Sa tête lui faisait mal. « Je vais aller me faire une tasse de thé », se dit-elle.

Elle descendit dans la cuisine et mit une bouilloire sur le feu. L'eau allait bouillir quand on sonna à la porte.

C'était le jour de sortie des domestiques. Gerda alla ouvrir. Elle fut stupéfaite de voir l'élégante voiture d'Henrietta garée au bord du trottoir, et Henrietta elle-même devant la porte.

— Tiens, Henrietta ! s'exclama-t-elle. Entrez. Ma sœur et mes enfants ne sont malheureusement pas là, mais...

Henrietta l'interrompit :

— Tant mieux ! Je voulais justement vous voir seule. Dites-moi, Gerda, *qu'avez-vous fait de l'étui !*

Gerda s'arrêta net. Son regard reprit soudain son expression vide, hébétée :

— De l'étui ?

Elle ouvrit une porte à droite dans le hall :

— Entrons ici. C'est peut-être un peu poussiéreux. Nous n'avons pas eu beaucoup de temps, ce matin...

Pressante, Henrietta l'interrompit :

— Écoutez, Gerda, il faut me le dire. À part l'étui, tout est en ordre... Ça ne fait pas un pli. Il n'y a pas l'ombre d'un détail qui permette de remonter jusqu'à vous. Le revolver que vous aviez jeté dans le fourré, près de la piscine, je l'ai trouvé. Et je suis allée le cacher dans un endroit où vous n'auriez matériellement jamais pu aller le mettre... et il porte des empreintes qu'on ne pourra jamais identifier. Il ne reste donc plus que l'étui. Il faut que je sache ce que vous en avez fait.

Elle s'arrêta, priant le ciel que Gerda ne mette pas des siècles à réagir.

Pourquoi éprouvait-elle ce sentiment d'urgence vitale, elle n'en avait aucune idée. Elle n'avait pas été suivie, elle en était sûre. Elle avait pris la route de Londres, s'était arrêtée dans un garage pour faire le plein et leur avait raconté qu'elle se rendait à Londres. Puis, un peu plus loin, elle avait coupé par des chemins de campagne jusqu'à la grand-route du sud.

Gerda la regardait toujours fixement. Ce qu'il y avait de plus insupportable chez Gerda, se dit Henrietta, c'était sa lenteur.

— Si vous l'avez toujours, Gerda, il faut me le donner. Je trouverai bien le moyen de m'en débarrasser. C'est l'unique détail compromettant, le seul qui permette de faire le lien entre la mort de John et vous. Vous *l'avez*, oui ou non ?

Après un long, un interminable silence, Gerda hocha lentement la tête.

— Vous ne vous rendiez pas compte que c'était une folie de l'avoir conservé ? s'écria Henrietta, incapable de faire taire plus longtemps son exaspération.

— Je l'avais oublié. Il est en haut, dans ma chambre...

Puis elle ajouta :

— Quand la police est arrivée à Harley Street, je l'ai coupé en morceau et je l'ai mis dans le sac où je range mes travaux de cuir.

— Ça, au moins, ce n'était pas une idée idiote, admit Henrietta.

— Je ne suis pas aussi stupide que tout le monde le croit, maugréa Gerda.

Elle porta soudain la main à sa gorge.

— John ! s'écria-t-elle d'une voix brisée. *John !*

— Je sais, mon petit, je sais.

— Non, vous ne pouvez pas savoir. John n'était pas... il n'était pas...

Elle regarda Henrietta, l'air soudain pitoyable :

— Tout n'était que mensonge... tout ! Tout ce que je croyais qu'il était. J'ai vu son expression quand il a suivi cette femme, ce soir-là. Veronica Cray. Bien sûr, qu'il l'ait aimée autrefois, longtemps avant notre mariage, ça, je le savais. Mais je pensais que c'était fini... fini... fini...

— C'était de l'histoire ancienne, confirma Henrietta avec douceur.

Gerda secoua la tête :

— Non. Elle est venue ici en prétendant qu'elle n'avait pas revu John depuis des années... mais j'ai lu l'expression sur le visage de John. Il est parti avec elle. Et moi, je suis montée me coucher. J'ai essayé de lire... de lire le roman policier que John avait commencé. Et John ne revenait toujours pas. Alors, j'ai fini par sortir...

Le regard tourné vers l'intérieur, on aurait dit qu'elle revivait la scène :

— C'était la pleine lune. Je suis allée jusqu'à la piscine. Il y avait de la lumière dans le pavillon. Ils étaient là... John et cette femme...

Henrietta poussa une espèce de grognement douloureux.

Gerda, elle, s'était métamorphosée. Elle avait perdu son air habituel de courtoisie un peu impersonnelle. Implacable, son visage n'exprimait plus qu'une absence totale de repentir :

— J'avais toujours eu confiance en John. J'avais toujours cru en lui comme en Dieu lui-même. J'avais toujours estimé qu'il était l'homme le plus noble que la terre ait porté. J'avais toujours estimé qu'il était la quintessence de tout ce qui est beau et noble en ce bas monde. Et tout ça n'était que *mensonge* ! Il ne me restait plus rien. Moi qui... moi qui le vénérais !

Henrietta l'observait, fascinée. Car là, devant elle, se dressait ce qu'elle avait deviné, ce qu'elle avait pressenti, ce qu'elle avait recréé — ce « morceau de poirier » auquel elle avait insufflé la vie. Là se dressait l'Adoratrice... symbole de la dévotion aveugle, désabusée, redoutable, soudain renvoyée à son aveuglement.

— Je n'ai pas pu le supporter, continua Gerda. Il fallait que je le tue ! Il le *fallait*... Vous comprenez, Henrietta ?

Elle avait énoncé cela sur le ton de la conversation banale, d'un ton presque amical.

— Je savais qu'il faudrait que je prenne tout un tas de précautions, poursuivit-elle, parce que les policiers sont très malins. Mais je ne suis pas aussi bête qu'on l'imagine. Si on est très lent, si on a l'air perpétuellement hébété, les gens décrètent que vous ne comprenez rien à rien — et souvent, mon Dieu ! comme on peut se moquer d'eux sous cape ! Je savais que je pouvais tuer John sans être le moins du monde inquiétée parce que j'avais lu dans ce roman policier que la police était parfaitement capable de déterminer avec quelle arme avait été tirée — ou non — une balle. Cet après-midi-là, sir Henry m'avait appris à charger un revolver et à tirer. Je prendrais donc *deux* revolvers. Je tuerais John avec l'un, que je cacherais aussitôt, et je me laisserais surprendre avec l'autre. On commencerait donc par penser que c'était *moi* qui l'avais tué, et puis on découvrirait qu'il ne pouvait en aucun cas avoir été tué avec le revolver que j'avais à la main, ce qui fait qu'en fin de compte, on en arriverait à la conclusion qu'après tout, ce n'était pas moi qui avais fait le coup !

Elle hocha la tête d'un air de triomphe :

— Mais j'avais oublié le truc en cuir. Il était dans le tiroir de ma chambre à coucher. Comment appelez-vous cela ? Un étui ? La police ne va quand même pas s'intéresser à ça *maintenant* !

— Ça n'aurait rien d'impossible, répliqua Henrietta. Vous devriez me le confier, je l'emporterais avec moi. Quand vous en serez débarrassée, vous n'aurez plus rien à craindre.

Elle s'assit. Elle se sentait soudain infiniment lasse.

— Vous n'avez pas l'air dans votre assiette, dit Gerda. J'étais justement en train de faire du thé...

Elle sortit et revint avec une théière, un petit pot de lait et deux tasses sur un plateau. Le pot étant trop plein, le lait avait débordé. Gerda posa le plateau et remplit une tasse qu'elle tendit à Henrietta.

— Oh, fit-elle, consternée. Je me demande si l'eau a vraiment bouilli.

— C'est parfait comme ça. Allez chercher cet étui, Gerda.

Après avoir hésité, Gerda sortit enfin. Henrietta se pencha sur la table et posa la tête sur ses bras croisés. Elle était si fatiguée, si abominablement fatiguée. Mais sa tâche était maintenant quasiment accomplie. Gerda serait tirée d'affaire, comme John avait voulu qu'elle le soit.

Elle se redressa, écarta les cheveux de son front et tendit la main vers sa tasse de thé. Un bruit soudain lui fit lever la tête. Pour une fois, Gerda avait fait vite.

Mais c'était Hercule Poirot qui se dressait sur le seuil.

— La porte d'entrée était ouverte, déclara-t-il en s'approchant de la table, alors, j'ai pris la liberté de m'introduire dans la maison.

— Vous ! s'exclama Henrietta. Mais comment êtes-vous arrivé jusqu'ici ?

— Quand vous avez si subitement quitté le *Vallon*, j'ai tout de suite compris où vous alliez. J'ai loué une voiture rapide et je suis venu directement ici.

— Bien sûr, soupira Henrietta. J'aurais dû m'y attendre.

— Vous ne devriez pas boire ce thé, conseilla Poirot en lui prenant la tasse des mains et en la remettant sur le plateau. Un thé qui n'a pas été fait avec de l'eau bouillante n'est jamais très buvable.

— Quelle importance peut bien avoir un détail aussi futile qu'une histoire d'eau bouillante ?

— Tout a son importance, insista doucement Poirot.

Un bruit dans son dos annonça l'arrivée de Gerda. Elle tenait un sac à ouvrage à la main. Elle regarda tour à tour Poirot et Henrietta.

— J'ai bien peur d'être un personnage éminemment suspect, Gerda, s'empressa de dire Henrietta. M. Poirot a pris la peine de me suivre comme mon ombre. Il pense que j'ai tué John... mais il n'arrive pas à le prouver.

Elle parlait avec une lenteur calculée, dans l'espoir que Gerda comprendrait la situation, qu'elle ne se trahirait pas.

— Désolée, marmonna Gerda distraitement. Voulez-vous du thé, Monsieur Poirot ?

— Non, merci, Madame.

Gerda s'assit à côté du plateau. Et, suivant en cela son immuable habitude, entreprit d'un ton morne à se répandre en excuses :

— Je suis tellement navrée que tout le monde soit sorti... Ma sœur et les enfants sont allés pique-niquer. Comme je ne me sentais pas très bien, ils m'ont laissée à la maison.

— Je compatis, Madame.

Gerda prit une tasse de thé et la but :

— C'est si compliqué, voyez-vous... Tout est tellement compliqué... Avant, vous comprenez, John s'occupait de tout, veillait sur tout, et maintenant, John n'est plus là... John n'est plus là..., répéta-t-elle d'une voix faiblissante.

Pitoyable, hébété, son regard allait de l'un à l'autre :

— Je ne sais pas quoi faire sans John. John s'occupait de moi. Il prenait soin de moi. Maintenant que je l'ai perdu, j'ai tout perdu. Et les enfants... Ils me posent des questions, et je suis incapable d'y répondre correctement. Je ne sais pas quoi dire à Terry. Il n'arrête pas de demander : « Pourquoi est-ce qu'on a tué papa ? » Un jour, bien sûr, il découvrira pourquoi. Il faut toujours que Terry *sache*. Ce qui m'étonne, c'est qu'il demande toujours *pourquoi*, jamais *qui* !

Elle sembla perdre l'équilibre, vaciller sur son siège. Ses lèvres avaient bleui :

— Je ne me sens... pas très bien... si John... John...

Poirot contourna la table et alla tenter de la remettre d'aplomb dans son fauteuil. Mais rien n'y fit. Sa tête tomba en avant. Poirot se pencha, lui souleva les paupières, puis se redressa.

— Une mort douce, relativement sans douleur, déclara-t-il.

Henrietta ouvrit de grands yeux :

— Le cœur ? Non...

Puis, très vite, elle comprit :

— Il y avait quelque chose dans le thé. Il y avait une cochonnerie dans le thé. Du poison qu'elle y avait mis elle-même... C'est la manière qu'elle avait choisi d'en finir ?

Poirot secoua lentement la tête :

— Oh, non, c'est à *vous* que c'était destiné. Il s'agissait de *votre* tasse.

— Destiné à moi ? répéta Henrietta, incrédule. Mais j'essayais de l'aider !

— Ça ne changeait rien à l'affaire. Vous n'avez jamais vu un chien pris au piège ? Il montre les dents à quiconque essaye de le toucher. Cette femme ne voyait qu'une chose : vous connaissiez son secret, donc, vous deviez mourir, vous aussi.

— Et vous m'avez obligée à reposer ma tasse sur le plateau... Vous vouliez... vous vouliez qu'elle...

Poirot l'interrompit, placide :

— Non, non, Mademoiselle. Je ne *savais* pas qu'il y avait quelque chose dans votre tasse. Je savais seulement qu'il *pouvait* y avoir quelque chose. Et, votre tasse étant sur le plateau, elle avait autant de chances de boire la vôtre que la sienne... si on peut parler de chance dans ce cas particulier. Pour ma part, je considère que c'est pour elle une délivrance. Pour elle... et pour deux enfants innocents.

Puis il ajouta gentiment :

— Vous êtes très fatiguée, n'est-ce pas ?

Henrietta hocha la tête. Puis elle l'interrogea :

— Quand avez-vous deviné ?

— Je ne sais pas au juste. Qu'il y ait eu mise en scène, je m'en étais rendu compte sur le moment. Mais j'ai mis du temps à comprendre que cette mise en scène était signée *Gerda*

Christow... que si l'attitude de Gerda était théâtrale, c'était précisément parce qu'elle jouait un rôle. Il y avait là un mélange de simplicité et de complexité qui me déconcertait. J'ai découvert assez vite que c'était contre *votre* ingéniosité que j'avais à lutter, et que votre entourage s'était fait votre complice dès qu'il avait compris où vous vouliez en venir.

Poirot se tut un instant, puis demanda :

— Pourquoi teniez-vous tant à en arriver là ?

— Parce que c'était ce que John m'avait demandé ! Voilà ce que signifiait ce : « Henrietta ». Tout était dit en un mot. Il me demandait de protéger Gerda. Vous comprenez, il l'aimait, Gerda, bien plus qu'il ne le savait lui-même. Plus que Veronica Cray. Plus que moi. Gerda lui *appartenait*, et John aimait ce qui lui appartenait. Il savait que s'il y avait quelqu'un qui pouvait protéger Gerda des conséquences de ce qu'elle venait de faire, c'était moi et personne d'autre. Et il savait que je ferais tout ce qu'il me demanderait, parce que je l'aimais.

— Et vous vous êtes aussitôt attelée à la tâche, commenta sombrement Poirot.

— Oui, la première idée qui m'est venue, ç'a été d'arracher le revolver des mains de Gerda et de le laisser tomber dans la piscine. Ça compliquerait déjà le relevé des empreintes. Quand j'ai découvert après ça qu'il avait été tué avec un autre revolver, je suis partie à sa recherche, et j'ai tout de suite mis la main dessus, parce que je savais bien dans quel genre d'endroit Gerda devait l'avoir caché. Je n'ai devancé que de justesse l'inspecteur Grange et ses hommes...

Après un silence, Henrietta reprit :

— Je l'ai gardé dans mon fourre-tout en attendant de pouvoir l'emporter à Londres. Une fois là-bas, j'ai filé jusqu'à mon atelier où, d'ici à ce que l'occasion se présente de le rapporter au *Vallon*, je l'ai caché dans un endroit où je savais que la police ne le trouverait pas.

— Le cheval d'argile, murmura Poirot.

— Comment le savez-vous ? Oui, je l'ai fourré dans un sac de toilette, j'ai construit autour une armature de fil de fer et j'ai plaqué de la glaise sur l'ensemble. Après tout, la police ne

pouvait pas se permettre de détruire une œuvre d'art, n'est-ce pas ? Qu'est-ce qui vous a fait deviner où il était ?

— Le fait que vous ayez choisi un cheval. J'ai vu l'association d'idées. Vous aviez inconsciemment pensé au cheval de Troie. Mais les empreintes... Comment vous êtes-vous arrangée pour les empreintes ?

— Un vieil aveugle qui vend des allumettes dans la rue. Il n'a jamais su ce que je lui ai demandé de tenir un instant pendant que je cherchais de la monnaie !

Poirot la tint un instant sous le feu de son regard :

— C'est renversant ! Vous êtes une adversaire de taille, Mademoiselle, une des plus redoutables que j'aie jamais affrontées.

— C'était épuisant de s'efforcer d'avoir toujours une longueur d'avance sur quelqu'un comme vous !

— Je le crois sans peine. J'ai commencé à entrevoir la vérité, voyez-vous, quand je me suis rendu compte que le plan ne s'articulait pas de manière à détourner les soupçons d'une personne en particulier mais au contraire à les faire porter sur *tout le monde*... tout le monde excepté Gerda Christow. Toutes les pistes nous *éloignaient* d'elle. Vous avez monté cette histoire d'Ygdrasil pour attirer mon attention sur vous et vous rendre suspecte. Lady Angkatell, qui avait parfaitement compris vos intentions, s'est amusée à envoyer successivement le pauvre inspecteur Grange dans toutes les directions. Elle l'a lancé sur les traces de David, sur celles d'Edward, sur elle-même.

« Oui, il n'y a qu'une solution pour qui veut blanchir le vrai coupable. C'est de suggérer que la culpabilité est ailleurs tout en prenant bien soin de ne jamais la localiser exactement. Voilà pourquoi toutes les pistes *s'annonçaient* prometteuses avant de tourner court et de n'aboutir à rien.

Henrietta jeta un regard sur la silhouette pitoyable recroquevillée dans le fauteuil.

— Pauvre Gerda ! dit-elle.

— C'est en ces termes que vous l'avez toujours évoquée ?

— Je crois que oui. Gerda aimait farouchement John, mais elle ne voulait pas l'aimer pour ce qu'il était. Elle lui avait érigé un piédestal et l'avait paré de toutes les vertus : grandeur,

noblesse et générosité. Mais lorsqu'on vous déboulonne votre idole, *il ne vous reste rien*.

Elle se mordit les lèvres et se tut un instant. Puis elle reprit :

— Mais John valait mieux qu'une idole sur un piédestal. C'était un être vivant, un être vrai. Il était généreux, plein de chaleur et de vie, et c'était un grand médecin... Oui, un *grand* médecin. Et il est mort, et le monde a perdu un très grand homme. Et moi, j'ai perdu le seul homme que j'aimerai jamais.

Poirot lui posa la main sur l'épaule dans un geste d'une grande douceur :

— Mais vous êtes de celles qui peuvent vivre avec une épée dans le cœur... qui, même ainsi, peuvent encore marcher et sourire...

Henrietta leva les yeux. Le sourire dont il venait de parler tremblait sur ses lèvres auxquelles il infligeait un pli amer :

— C'est un peu mélodramatique, vous ne trouvez pas ?

— C'est parce que je suis étranger et que j'aime me gargariser de grands mots.

— Vous avez été très bon avec moi, dit brusquement Henrietta.

— Parce que j'ai toujours eu beaucoup d'admiration pour vous.

— Monsieur Poirot, qu'allons-nous faire ? Je veux dire... à propos de Gerda.

Poirot attrapa le sac à ouvrage et le retourna. Il s'en échappa des lambeaux de daim marron et des lanières de cuir fantaisie. Il y avait aussi quelques morceaux de cuir marron et brillant, plus épais. Poirot les rassembla :

— Je prends l'étui. Quant à cette pauvre Mrs Christow, elle était à bout, la mort de son mari avait été plus qu'elle n'en pouvait supporter. On rapportera que dans un moment d'égarement, elle s'est suicidée.

— Et personne ne saura jamais ce qui s'est réellement passé ? demanda lentement Henrietta.

— Une personne et une seule, à mon avis, en sera avisée. Le fils du Dr Christow. Je pense qu'il viendra me voir un jour pour que je lui dise la vérité.

— Mais vous ne la lui direz pas ! s'écria Henrietta.

— Si. Il faudra bien que je la lui dise.

— Oh, non !

— Vous ne comprenez pas. Pour vous, il est insupportable de faire souffrir quelqu'un. Mais pour certains esprits, il y a plus insupportable encore... c'est de *ne pas savoir*. Il y a quelques instants, vous avez entendu cette malheureuse créature nous dire : « Il faut toujours que Terry *sache*. » Pour un esprit scientifique, la vérité passe avant tout. Si douloureuse soit-elle, on peut toujours regarder la vérité en face, et s'en faire une règle de vie.

Henrietta se leva :

— Voulez-vous que je reste, ou ferais-je mieux de partir ?

— Il vaudrait mieux que vous partiez, je crois.

Elle hocha la tête. Puis elle murmura, davantage pour elle-même que pour lui :

— Où vais-je aller ? Que vais-je faire... sans John ?

— Vous parlez comme Gerda Christow. Vous saurez très bien quoi faire et où aller.

— Vous croyez ça ? Je suis si fatiguée, Monsieur Poirot, si fatiguée...

C'est avec une infinie douceur qu'il lui répondit :

— Allez, mon enfant. Votre place est parmi les vivants. Moi, je vais rester ici, avec la morte.

XXX

Au volant de sa voiture qui la ramenait à Londres, Henrietta était poursuivie par l'écho des deux phrases qu'elle avait prononcées : « Que vais-je faire ? Où aller ? »

Ces dernières semaines, elle les avait vécues dans un perpétuel état de tension et de fièvre, sans jamais connaître un instant de repos. Elle avait eu une tâche à accomplir, une tâche impérative, dernière volonté de John au moment de mourir. Mais maintenant, c'était terminé... Avait-elle réussi ? Avait-elle au contraire échoué ? Il était permis de se poser la question, de peser le pour et le contre. Mais, de quelque côté que penche la balance, elle en avait fini. Et le contrecoup ne s'était pas fait attendre : l'abattement la touchait de plein fouet.

Elle repensa à ce qu'elle avait dit à Edward, ce soir-là, sur la terrasse... le soir de la mort de John... le soir où elle était allée jusqu'à la piscine, où elle était entrée dans le pavillon et où elle avait délibérément, à la lueur d'une allumette, dessiné Ygdrasil sur la table de métal. Résolue, tout entière à l'accomplissement de ce qu'elle considérait comme un devoir sacré, elle n'avait pas encore eu le loisir de s'effondrer et de verser toutes les larmes de son corps – de pleurer *son* mort. « Je voudrais tant pouvoir éprouver du chagrin de la mort de John », avait-elle dit à Edward.

Et pourtant, à ce moment-là, elle n'avait pas craqué. Elle n'avait pas laissé la douleur la submerger.

Mais maintenant, elle était libre de souffrir. Maintenant, elle avait tout le temps qu'il fallait.

« John... John... », murmura-t-elle tout bas.

Une sombre révolte s'empara d'elle : « Pourquoi... mais pourquoi n'est-ce pas moi qui ai bu cette tasse de thé ? »

Conduire l'apaisait et lui redonnait provisoirement des forces. Mais bientôt, elle serait à Londres. Bientôt, elle mettrait la voiture au garage et retournerait dans son atelier vide. Vide,

puisque John n'y viendrait plus jamais la tyranniser, en faire l'exutoire de ses colères, l'aimer plus qu'il ne désirait l'aimer, lui expliquer avec feu la maladie de Ridgeway... lui parler de ses triomphes et de ses désespoirs, de Mrs Crabtree et de St Christopher.

Et tout à coup, comme si le voile noir qui obscurcissait son cerveau se levait, elle pensa : « Mais bien sûr. C'est là que je dois aller. À St Christopher. »

Étendue sur son étroit lit d'hôpital, la vieille Mrs Crabtree examina sa visiteuse de ses petits yeux chassieux et pétillants.

Elle était exactement telle que John la lui avait décrite. Henrietta en éprouva une sensation de chaleur soudaine, un regain de courage. Ça, c'était bien réel... Ça, c'était une chose qui perdurerait ! Ici, pour un temps, elle retrouvait John.

— Pauv'doctor. Terrib', pas vrai ? disait Mrs Crabtree.

Sa voix exprimait la délectation tout autant que le regret, car Mrs Crabtree adorait la vie ; or, les morts brutales, et tout particulièrement les meurtres et les morts en couche, représentaient pour elle les plus belles broderies de la tapisserie de la vie.

— Se faire descendre comme ça ! Si c'est pas une pitié ! Ça m'a retourné les sangs, je vous jure, quand j'ai entendu ça. J'ai lu toute l'histoire dans les journaux. L'infirmière m'a refilé tous ceux qu'elle a pu mettre la main dessus. Pour ça, elle a pas été chienne, faut être juste. Eux non plus, ils y sont pas allés de main morte : on a eu droit aux photos et tout et tout. La piscine et tout le bataclan. Sa femme à la sortie de l'enquête, la pauv'malheureuse. Et cette lady Angkatell que la piscine lui appartient. Des tas de photos. Un vrai sac de nœuds tout ce truc, pas vrai ?

Henrietta ne fut pas choquée par ce ravissement macabre. Elle y prit au contraire plaisir dans la mesure où elle savait que John y aurait également pris plaisir. Pour lui, tant qu'à mourir, il aurait préféré que la vieille Mrs Crabtree y trouve matière à s'exciter plutôt qu'à renifler et à écraser une larme.

— Tout c'que j'souhaite, c'est qu'on attrape çui qu'il a fait l'coup et qu'on le pende, continua Mrs Crabtree, vindicative. Les pendaisons, ils les font plus publiques comme dans le temps...

et moi, j'suis pas d'accord. J'ai toujours eu dans l'idée que j'aurais aimé aller en voir une. Et pour voir pendre çui qu'il a tué le docteur, z'imaginez pas la vitesse que j'y aurais couru ! Un vrai salopard, çui qu'il a fait ça. Parce que des comme le docteur, y en a pas des mille et des cent. Et malin comme un singe, qu'il était avec ça ! Ah ! on s'embêtait jamais, avec lui ! Il te faisait tordre, que t'aies le cœur à rire ou pas.

Une petite lueur grivoise brilla au fond de ses yeux :

— Y a des fois, il vous disait de ces trucs ! J'aurais fait n'importe quoi pour le docteur, parole d'honneur !

— Oui, répondit Henrietta, c'était un homme remarquable. Un grand homme.

— Ils jurent toujours que par lui, dans c't hôpital, pour ça oui ! Les infirmières toutes autant qu'elles sont. Et ses malades, alors, là, j'vous dis pas ! Quand il venait de passer entre les lits, on l'sentait qu'on allait se rétablir.

— Alors, vous allez vous rétablir.

Les petits yeux perçants s'embrumèrent :

— J'en suis pas si sûre, ma p'tite dame. J'ai ce jeune à lunettes maintenant, qui vous dit pas les choses en face. Rien à voir avec le Dr Christow. Il rit jamais, lui ! Le Dr Christow, c'était un numéro... toujours une bien bonne à vous raconter. Il m'en a fait baver, des fois, avec ses traitements ! « J'en ai ma claque, docteur, j'en peux plus », que je lui disais. « Vous rigolez, Mrs Crabtree, qu'y me répondait. Vous êtes forte comme un bœuf, et coriace comme pas deux. Et comment, que vous pouvez le supporter ! On va entrer tous les deux dans l'histoire de la médecine, vous et moi, vous allez voir ce que vous allez voir ! » Et il vous embobinait comme ça tout du long. Pour le docteur, j'aurais fait n'importe quoi ! Il vous demandait beaucoup, mais on avait dans l'idée qu'on pouvait pas le laisser choir, si vous comprenez ce que je veux dire.

— Je comprends très bien, répondit Henrietta.

— Je vous demande pardon, mon petit, mais z'êtes pas la femme du docteur, par hasard ? demanda Mrs Crabtree en l'examinant de ses petits yeux perçants.

— Non. Juste une amie.

— Je vois.

Henrietta pensa qu'elle avait vu, en effet.

— Et z'êtes venue pourquoi, si j'peux me permettre ?

— Le docteur me parlait beaucoup de vous... et de son nouveau traitement. Je voulais savoir comment vous alliez.

— Je fais marche arrière... voilà comment je vais.

— Mais vous n'avez pas le droit de faire marche arrière ! s'écria Henrietta. Vous devez guérir.

Mrs Crabtree se força à sourire :

— J'ai aucune envie de lâcher la rampe, croyez pas ça !

— Eh bien, alors, luttiez ! Le Dr Christow disait que vous étiez une lutteuse.

— Il disait vraiment ça ?

Mrs Crabtree resta silencieuse un instant, puis reprit lentement :

— J'sais pas qui c'est qui l'a tué, mais c'est une fichue ordure ! Des comme lui, y en avait pas des masses.

Le visage d'Henrietta se crispa. Mrs Crabtree lui lança un regard pénétrant :

— Faut pas se laisser abattre, mon petit... Il a eu de belles funérailles, au moins ? ajouta-t-elle.

— Oui, de très belles funérailles, répondit obligeamment Henrietta.

— Ah ! qu'est-ce que j'aurais pas donné pour y être !

Mrs Crabtree soupira :

— Le prochain coup que j'irai, j'crois bien qu'ce sera aux miennes.

— Non ! s'écria Henrietta. Vous n'avez pas le droit de vous laisser aller. Vous venez de dire que le Dr Christow avait décrété que, vous et lui, vous alliez entrer ensemble dans l'histoire de la médecine. Eh bien, vous devez continuer toute seule. Le traitement n'a pas changé. Vous devez avoir du courage pour deux... Le tournant dans l'histoire de la médecine, vous devez l'opérer toute seule... pour lui.

Mrs Crabtree la regarda à traversées paupières baissées :

— C'est pas des mots un peu trop grands, tout ça ? J'ferai de mon mieux, ma p'tite dame. Je peux pas vous en promettre plus.

Henrietta se leva et lui prit la main :

— À bientôt. Je reviendrai vous voir, si vous le permettez.

— Oui, faites. Ça me fera du bien de parler un peu du docteur.

La petite lueur grivoise se ralluma au fond ses yeux :

— Un sacré bonhomme, par quelque bout qu'on le prenne, le Dr Christow.

— Oui. C'est exact.

— Vous morfondiez pas, ma p'tite dame... Ce qui n'est plus n'est plus. Ce qu'on a perdu, on peut jamais le ravoir.

Mrs Crabtree et Hercule Poirot, chacun dans son langage, disaient la même chose...

Henrietta regagna Chelsea, remisa la voiture au garage et retourna lentement à l'atelier.

« Et voilà, se dit-elle, j'y suis. Voilà l'instant que je redoutais. L'instant où j'allais me retrouver seule... Cette fois, ça y est, plus question de reculer, plus question d'esquiver. Maintenant, la douleur est là, avec moi. »

Qu'avait-elle dit à Edward ? « Je voudrais tant pouvoir éprouver du chagrin de la mort de John. »

Elle se laissa tomber dans un fauteuil et écarta ses cheveux de son visage.

Seule... vidée... sans ressort et sans but. Ce vide... ce vide épouvantable...

Des larmes lui montèrent aux yeux et coulèrent lentement sur ses joues.

Éprouver du chagrin, se dit-elle, éprouver du chagrin de la mort de John. Oh, John... John...

Les souvenirs... tous les souvenirs qui remontent à la surface... et puis soudain, le souvenir de cette voix... de sa voix, lourde de reproches :

« Si je mourais, la première chose que tu ferais, avant même de sécher tes larmes, ce serait de te mettre à sculpter une bonne femme en deuil ou une quelconque allégorie de la douleur. »

Elle s'agita, mal à l'aise. Pourquoi ce souvenir lui était-il venu à l'esprit ?

La douleur... la douleur... une silhouette voilée... aux contours à peine perceptibles... à la tête encapuchonnée.

En albâtre.

Elle la voyait déjà... grande, élancée, douleur muette, révélée seulement par l'aspect funèbre du vêtement.

Douleur transparaissant de l'ineffable translucidité de l'albâtre.

« Si je mourais... »

Et tout à coup, les vannes cédèrent et le désespoir la submergea.

« *Voilà ce que je suis !* se maudit-elle. John avait raison. Je suis incapable d'aimer... incapable d'éprouver un chagrin vrai... un chagrin profond, viscéral. C'est Midge, ce sont les gens comme Midge qui sont le sel de la terre. »

Edward et Midge à Ainswick.

C'était ça, la réalité... la force... la chaleur humaine.

« Mais moi, songea-t-elle, je ne suis pas un être complet... Je ne suis pas un tout. Je ne m'appartiens pas. J'appartiens à quelque chose qui est extérieur à moi. La douleur, je suis incapable d'y céder, de m'y abandonner. Ma douleur, il faut que je la prenne à bras-le-corps et que je la transmue en figurine d'albâtre... »

Pièce n°58. « La douleur ». Albâtre. Henrietta Savernake...

Et elle ne put que murmurer tout bas :

— John, pardonne-moi, pardonne-moi, parce que, vois-tu, c'est plus fort que moi.

FIN